

Traité des erreurs populaires sur la santé / [D.T. de Bienville].

Contributors

Bienville, D. T. de.

Publication/Creation

La Haye : Pierre-Frederic Gosse, 1775.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/dfgssaum>

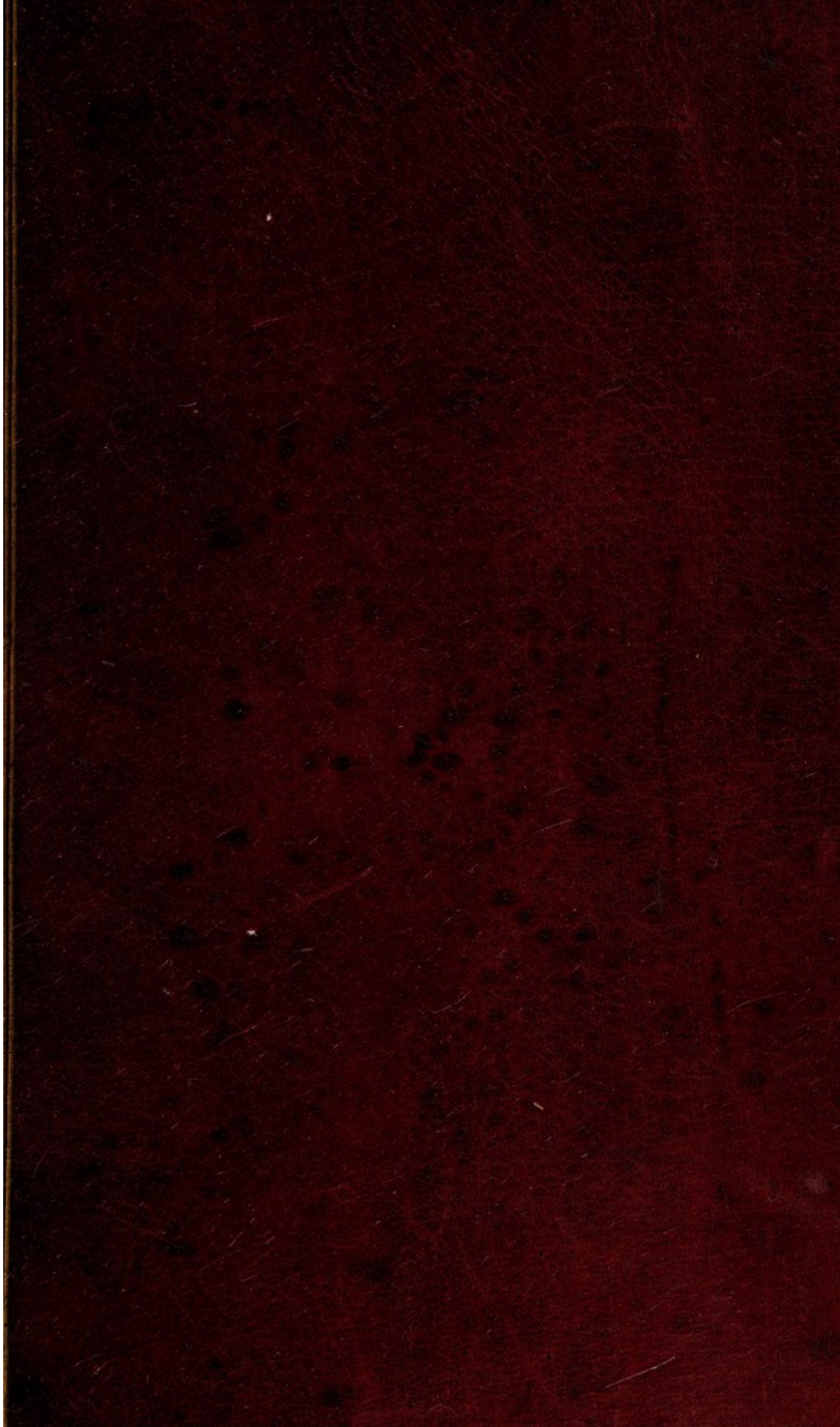
License and attribution

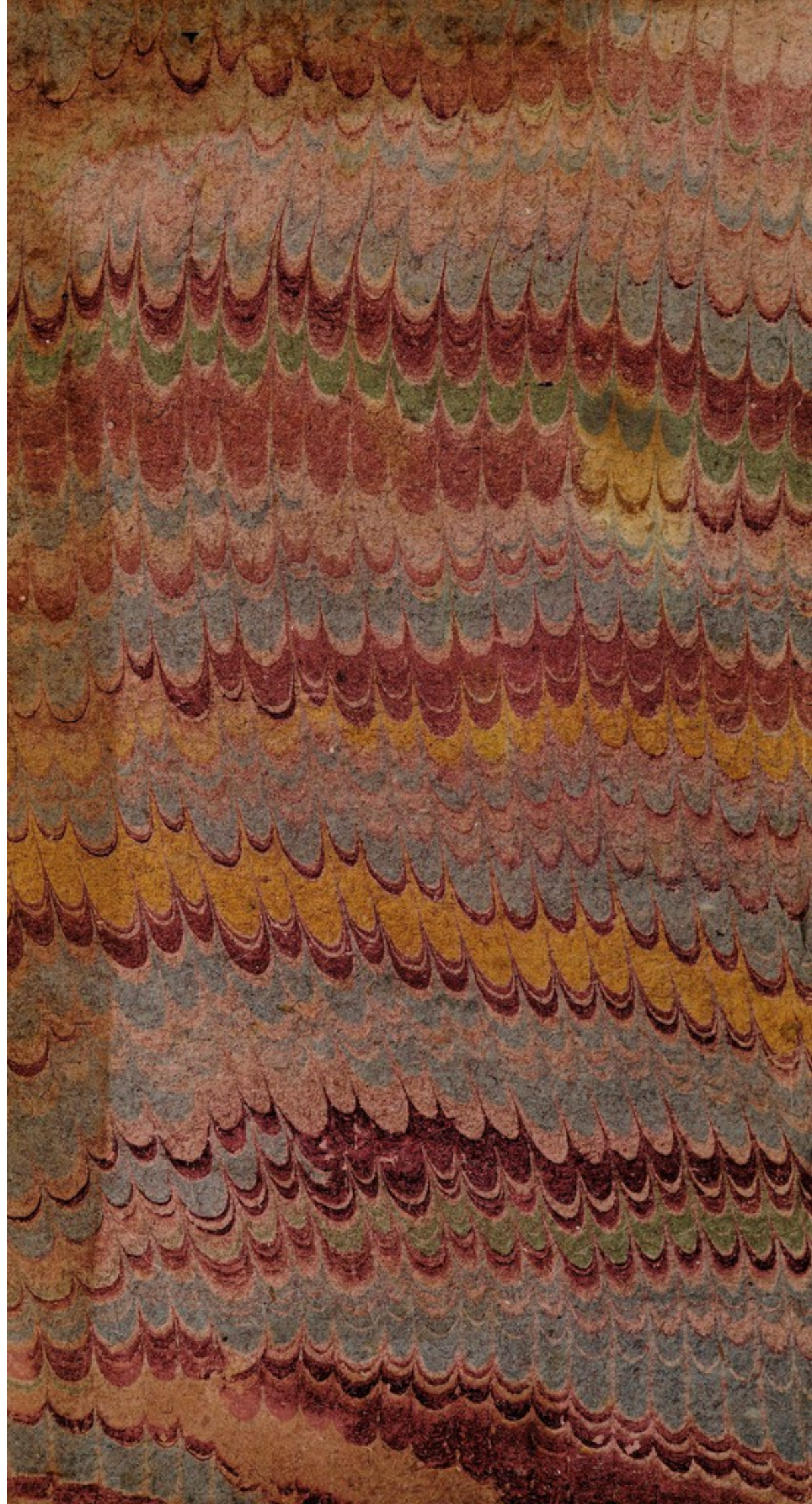
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



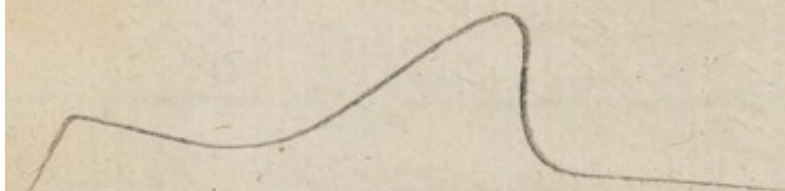





IV. 6. 1. 13734/8.11

A-XLI

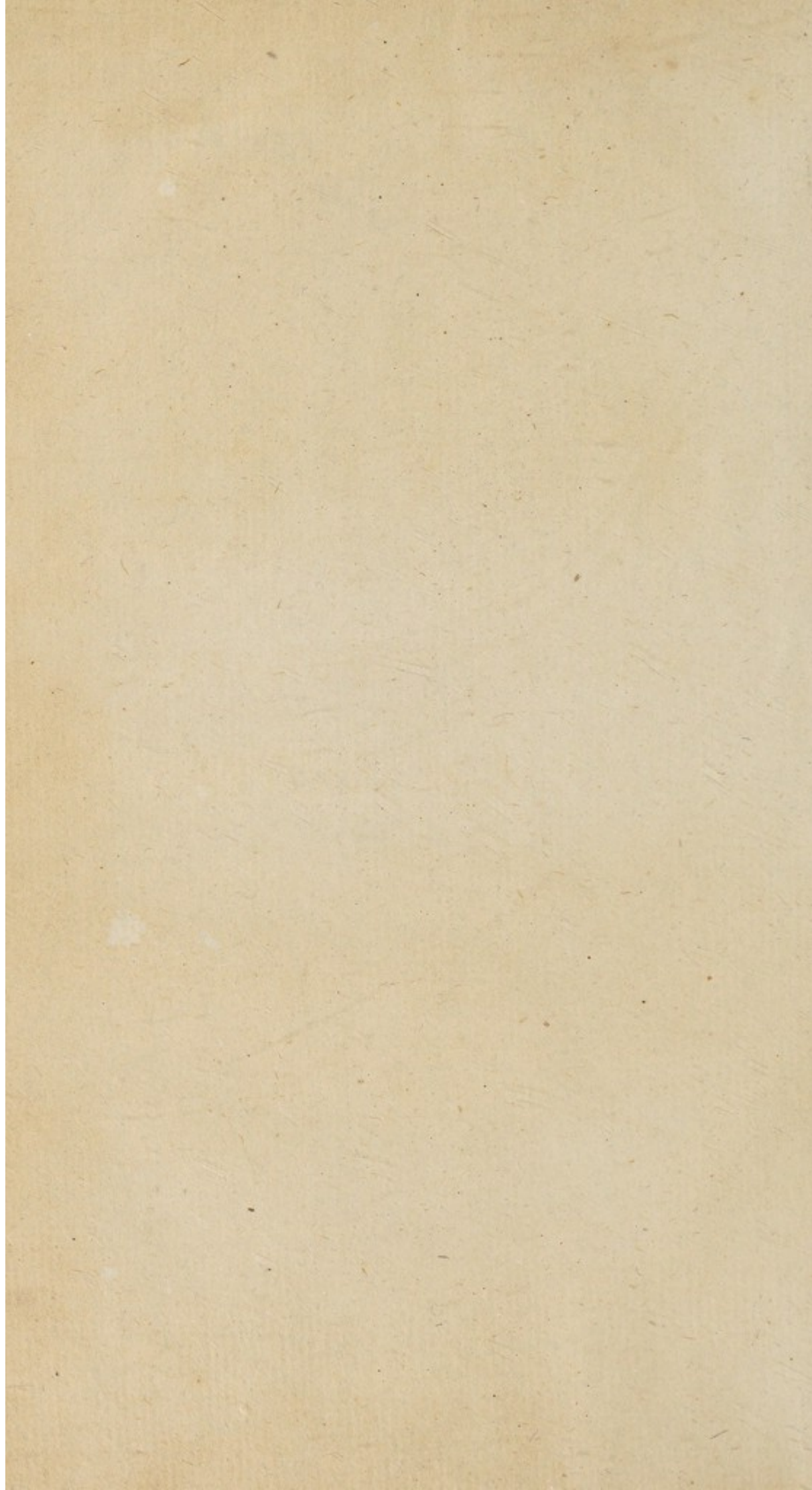
18/2





Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30504351>



TRAITÉ

D E S

ERREURS POPULAIRES

SUR LA SANTÉ.

THE

D. B. S.

FRANKS' PUBLICATIONS

JULY 1871



TRAITÉ
DES
ERREURS POPULAIRES
SUR LA SANTÉ.

P A R

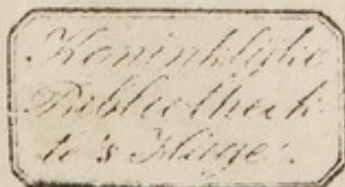
Mr. J. D. T. De BERNIERE,

Docteur en Médecine.



A L A H A Y E,
CHEZ PIERRE FREDERIC GOSSE,
Libraire de la Cour.

M. D C C. L X X V.





A SON ALTESSE ROYALE

MADAME

LA PRINCESSE D'ORANGE

ET DE NASSAU

ME PRINCESSE DE PRUSSE

PAR

MADAME

Je vous prie de recevoir
avec plaisir les
remerciements que
vous m'avez fait
faire par votre
excellence pour
les secours que
vous m'avez
donnés pour
mon voyage
en Prusse
et de vous
assurer de ma
haute estime






A SON ALTESSE ROYALE

M A D A M E .

LA PRINCESSE D'ORANGE
ET DE NASSAU,

NE'E PRINCESSE DE PRUSSE,
&c. &c. &c.

M A D A M E,

 A voix des hommes ordi-
naires est trop foible pour
vaincre les préjugés du
peuple: c'est à ceux qui fixent
ses regards sur leur Grandeur qui
en impose, & son admiration sur
leurs vertus qui le persuadent,
à qui le succès d'une entreprise

si difficile, est ordinairement réservé.

Qui peut mieux remplir ce grand objet que VOTRE ALTESSE ROYALE? Au milieu de ce peuple que l'éclat des diadèmes n'ébloüit pas, elle reçoit constamment de tous les états qui le composent, des hommages bien plus sincères que ceux que la servitude fait rendre aux piés des thrones. Oui, Madame, vous regnez sur un peuple Roi, parce que vous possédez éminemment ces qualités précieuses, des quelles seules il s'est toujours fait gloire de reconnoître l'empire.

C'est par ces puissantes armes, si semblables à celles dont se sert votre Auguste époux, que vous formez l'un & l'autre avec l'Etat que vous protégez, une union inaltérable, qui dans l'Histoire du monde, mettra les Hollandois au dessus des plus heureuses Nations, & vous placera au niveau des Princes les plus fortunés.

Ce Traité des erreurs populaires que j'ai l'honneur de mettre sous la protection de votre Altesse Royale, inspire toutes les vertus dont elle donne sans cesse des leçons par ses exemples. L'accueil qu'elle daigne lui faire en constatera l'utilité; mes vœux sont satisfaits; ma reconnoissance

est sans bornes, ainsi que le très
profond respect avec lequel je
suis

MADAME

De Votre Altesse Royale.

*Le Très humble & très
obéissant Serviteur.*

J. D. T. DE BIENVILLE,
*Docteur en Médecine de
l'Académie de Leyde.*

A la HAYE,
ce 7 Mars
1775.

*Noms des Auteurs cités dans cet
Ouvrage.*

A.

AÉTIUS.

AMATUS LUSITANUS.

ARCULANUS.

ARISTON.

ARISTOTE.

ASCLÉPIADES.

B.

BACHOT. (*Gaspard*).

BAGLIVI.

BAILLOU. (*Guillaume*).

BALLONIUS.

BEHRENS. (*Conrad Baribold*).

BELLINI.

BENIVENIUS.

BOELE.

BONNET.

BRASSAVOLE (*Musa*).

C.

CARDAN.

CELSE.

6 NOMS DES AUTEURS

CICERON.

CUMMIUS. (*Herman*).

D.

DIOSCORIDE.

DONATUS. (*Marcellus*).

F.

FERNEL.

G.

GALLIEN.

GAUTIER. (*Jacques*).

GRYLLUS.

H.

HILDANUS. (*Fabricius*).

HIPOCRATE.

HOFFMAN. (*Frédèrik*).

HORSTIUS. (*Grégoire*).

I.

JOUBERT. (*Laurent*).

L.

LAZERME.

M.

MAKENSIE.

MERCATUS.

MONTAGNE.

MUSGRAVE. (*Guillaume*).

CITÉS DANS CET OUVRAGE. 7

N.

NEUTER. (*George Philippe*).

O.

OVIDE.

P.

PECHLIN. (*Nicolas*).

PLINE.

POME.

Q.

QUESNAY.

QUINTILIEN.

R.

RAYMOND.

RIVIERE.

RONDELET.

S.

SCHENKIUS.

SENEQUE.

SENNERT.

SMITH.

STALPART. (*Van der Wiel*).

T.

TULPIUS. (*Nicolas*).

THÉOPHRASTE.

Z.

ZACUTUS. (*Lusitanus*).



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

CHAPITRE	I. <i>Des Erreurs de l'éducation.</i>	Pag. 23
CHAPITRE	II. <i>Du peu de Connoissance de soi-même.</i>	57
CHAPITRE	III. <i>Des Erreurs occasionnées par l'exemple.</i>	90
CHAPITRE	IV. <i>Des mauvaises habitudes.</i>	99
CHAPITRE	V. <i>Des Erreurs sur les Médecins.</i>	117
CHAPITRE	VI. <i>Des Remèdes.</i>	164
CHAPITRE	VII. <i>Des maladies salutaires.</i>	191
CHAPITRE	VIII. <i>Et dernier Des Boissons.</i>	224

Fin de la Table des Chapitres.



DISCOURS ¹ PRÉLIMINAIRE.

Sur les erreurs en général & le
Plan de cet Ouvrage.

LA présomption étant une source féconde d'erreurs, on ne sera point surpris que ce vice étant aussi commun parmi les hommes, les Erreurs y abondent aussi à un point que les amis même de la Vérité peuvent à peine la distinguer du mensonge. Mais quand on a fait une fois cette distinction, & qu'on entreprend de désabuser les autres, comme on s'est désabusé soi-même, c'est alors qu'on éprouve que la Vérité aujourd'hui, pour être reçue, a besoin de tous ces vains ornemens, dont on s'est servi dans des tems moins corrompus pour étayer, & faire adopter l'imposture. Si l'Erreur est funeste à raison de l'importance de l'objet qui nous intéresse, on conviendra aisément, combien nous

devons déplorer toutes celles qui regardent la santé. Ce bien, sans lequel nous ne pouvons jouir d'aucun bien, est sans cesse en butte aux écarts de notre imagination & de celle des autres; nos sens même dans lesquels la Vérité est si essentiellement empreinte, rendus infidèles par les prestiges des passions, nous trompent & nous dérobent, sans cesse, à nous mêmes réduits à voir aussi mal par nos propres yeux, que par ceux des autres.

La Raison, ce rayon éternel de la Divinité, au lieu de s'être développée avec l'âge, a été ordinairement enveloppée de tout ce qui pouvoit l'affoiblir ou la cacher, ou l'anéantir; au lieu de nous apprendre à raisonner, nous nous apercevons, mais trop tard, que le plus beau tems de notre vie s'est passé à apprendre à déraisonner. La Réflexion nous tirant par quelque heureux hasard du tourbillon; tristes & confus de nos préjugés, nous cédon's à l'expérience, & nous voyons enfin, souvent quand nous ne sommes plus en état de bien juger, que nous avons mal jugé toute notre Vie. Alors cette triste raison n'est plus que la foible lueur d'un flambeau, qui n'éclaire que pour faire voir les horreurs d'un sépulcre, mais qui ne jette point as-

sez de lumière, pour en éclairer ni l'Architecture, ni la pompe, ni les issues. Tels sont la plupart des hommes pour leur santé; ils ne la voyent ordinairement que pour frémir de l'avoir perdue, & ils ne la connoissent que par le contraste désolant des maux qu'ils endurent. Pendant qu'ils en jouissent, ils en raisonnent en aveugles, & quand ils l'ont perdue, ils continuent, à en raisonner encore & même souvent avec des aveugles. Que la voix d'un homme dans la fleur de son âge & languissant des suites d'une maladie qu'il s'est procurée par les erreurs de sa conduite; que cette voix, dis-je, est éloquente pour faire l'éloge de la santé, & des sages mesures que l'on prend pour la conserver! Il n'est plus temps de plaisanter quand nous sommes frappés des mêmes coups, dont la crainte légitime chez les autres, n'avoit excité que nos railleries. Alors nous faisons le triste compte de tant d'erreurs, auxquelles la force du préjugé & une bouillante jeunesse nous avoient livrés, nous commençons à croire que l'affaire de notre santé, ainsi que toutes celles qui se traitent dans le monde, mérite un emploi continuel de notre raison, & même, plus qu'aucune autre, tous les efforts de nos facultés.

Une des principales sources de nos erreurs à ce sujet, se trouve dans notre Education. On nous dispose de bonne heure à l'oïsvité, par le peu d'exercice qu'on accorde à la jeunesse; à la mélancolie, par la contrainte & la tristesse dont on mêle tous ses exercices; à la crainte, par la sévérité pédantesque; à la peur, par les fables monstrueuses avec lesquelles on gâte l'imagination; à la colere, par les refus injustes & capricieux des petites faveurs qu'on demande; à l'intempérance par l'excès de la diette, ou par une indulgence meurtrière; aux préjugés, par l'empire avec lequel on parle à l'esprit; enfin à toutes les passions, par la contagion victorieuse de l'exemple. Au sortir d'une Education aussi vicieuse, on s'élance dans le monde avec un Esprit tout étonné des objets qui viennent se présenter en foule & dans le tourbillon desquels on se précipite & s'abandonne sans jugement. Ainsi voit-on le pilote battu d'une tempête dont la violence ne lui laisse d'autre mesure à prendre que celle de se livrer à la merci des Vents & des flots.

Le premier usage que fait l'homme de sa liberté est donc de la perdre, en se livrant en esclave à tout ce qui l'environne. La raison

ne lui prêtera ni son appui ni son flambeau ; car on ne lui a pas même appris , ni ce que c'est , ni les privilèges augustes dont l'Etre suprême l'a doüé , ni l'usage qu'il en devoit faire. On lui a ordonné de penser , d'agir , de juger ; mais l'a-t-on jamais formé à penser , à agir , à juger de lui-même & par lui-même. Il faut donc nécessairement qu'il abuse de tout , puis qu'il est incapable de juger de rien.

*Crede mihi miseros prudentia prima relinquit
Et Sensus cum re, consiliumque perit.*

Le premier abus tombera sur lui-même. Sa propre nature lui est inconnue ; tous les systèmes philosophiques sur cette matière ont troublé sa raison , sans l'avoir jamais éclairé au point de lui inspirer le noble desir de s'éclairer encore plus.

Devenant de jour en en jour un objet plus défiguré aux yeux de la raison , il craindra bientôt de jeter les regards sur sa propre existence ; & de tous les êtres , il trouvera sans doute que le sien est le plus desagréable & le plus douloureux à pénétrer. Il en détournera donc absolument la vue ; & pour s'y soustraire

avec plus de certitude, il promenera son imagination sur tous les objets qui sont hors de lui. Il connoitra Dieu métaphisiquement sans l'aimer ni le craindre; divisera, analisera les Eléments, sans connoître leur influence, mesurera les Cieux & la terre, sans songer au rang qu'il tient lui-même dans la chaine des êtres, pesera l'eau & l'air, sans pouvoir rendre raison de la mesure essentielle des liqueurs qui circulent dans ses veines; il démontrera le Méchanisme du Mouvement, & sera incapable de dire comment & par quelle règle sa sçavante main se meut pour tracer des lignes; enfin il rendra raison de tout, excepté de sa propre nature.

On conçoit déjà qu'une telle Education est par elle-même une source sans cesse renaissante d'une infinité d'erreurs funestes à notre santé. Quand est-ce donc que les hommes ouvriront les yeux sur de tels désordres? Quand est-ce que d'un commun accord, instruits, & trop instruits par leur fatale expérience, ils chercheront sérieusement à préserver leur postérité de ces écueils contre lesquels il semble que l'humanité va se briser & se confondre? Quand est-ce que la Mythologie infame fera

place dans nos premières écoles à l'histoire des relations augustes de l'homme avec Dieu, l'histoire de la fable, à celle de la vérité: l'Eloge des scélérats célèbres, à celui de la vertu; la connoissance des Systèmes & des hypothèses à celles des opérations qui résultent de la juste disposition de nos organes? Serait-il donc moins intéressant & moins amusant pour ce jeune homme d'apprendre pourquoi, & par quels moyens il expire & il inspire, que de lui remplir la tête de mille choses rebutantes & inutiles dont la mémoire se charge à regret & par force, & qui seront infailliblement effacées pour jamais de l'esprit, quand il sera le maître de n'y plus penser?

Ne prendrait-il pas plus d'intérêt à sçavoir comment son cœur se meut, qu'à observer les mouvements des astres, la circulation de son sang, la contraction & extension de ses muscles, l'histoire merveilleuse de la transpiration, la sympathie & l'antipathie prodigieuse qui regnent parmi les êtres qui doivent fournir à sa nourriture, & à son accroissement; & la même sympathie & antipathie de ces êtres avec lui-même; enfin toutes les issues physiques de la vie & de la mort? Voilà des objets qui occuperoient

agréablement & utilement la jeunesse & qui disposeroient nécessairement les hommes à être sains & vertueux. Ces occupations ne nuicroient en aucune manière au tems qu'on doit donner aux autres Sciences. Au contraire je me persuade que celle-cy, je veux dire la science de Dieu & de soi-même, tant morale que physique, rendroit l'acquisition des autres plus certaine, plus prompte & plus facile; d'ailleurs cette éducation seroit dans l'ordre naturel des choses; car est-il bien glorieux de sçavoir l'histoire de toutes les familles d'une Ville, & d'ignorer celle de sa propre maison? Que diroit-on d'un patriote, d'un Hollandois par exemple, qui seroit une Bibliothèque vivante de tous les faits importants qui se sont passés dans l'Europe, & qui n'auroit pas le mot à dire sur tant de faits & jamais mémorables de l'Auguste Maison de Nassau & d'un nombre infini d'illustres & courageux citoyens qui ont scellé de leur sang la paix & l'heureuse liberté dont il jouit.

Ce ridicule est celui de la plus part des hommes qui n'en sentent pas assez la conséquence. Joserois même dire, qu'ils la sentent si peu, qu'ils sont presque disposés à trouver

ridicules, ceux qui insistent sur un abus si essentiel & si général.

Il faut cependant convenir que cette plainte est moins fondée dans le siècle où nous vivons. La liberté philosophique qui se tient dans les véritables bornes, n'excite plus les railleries humiliantes qui découragent le Génie, ou l'irritent au point de ne plus daigner éclairer ses semblables. On ne persécute plus ces hommes extraordinaires que des siècles moins instruits eussent rendus l'objet de la haine des ignorants. Le langage de la raison est devenu moins revoltant; & si on ne suit pas encore tous ses préceptes, on les admire & on ose célébrer ceux qui sont vraiment avoués pour les avoir adoptés. Heureux pronostique pour nos enfants, si ce goût se soutient & se multiplie, surtout en purgeant celui de l'irréligion, qui défigure nos plus belles connoissances, & en diminuant de jour en jour le crédit insolent de ces arts vains & dangereux qui énervent l'ame & détruisent les inclinations vertueuses.

L'irréligion est une maladie qui règne presque jamais dans le monde; mais jamais aussi ne lui a-t-on opposé plus de remèdes. Ceux de Mr. J. de

Pinto, dans son Précis des arguments contre les Matérialistes; sont d'une vérité & d'une énergie que je n'ai trouvée encore dans aucun autre; ses arguments victorieux, pressés les uns sur les autres, ne s'en présentent pas avec moins de clarté; une preuve fait désirer l'autre qui s'offre à l'instant; ainsi toujours soutenu par un nouvel intérêt, on arrive à la fin de cet important ouvrage sans murmurer de voir le terme de son plaisir; car outre qu'on est forcé d'avouer qu'il n'a rien laissé à désirer sur le sujet qu'il traite, on est agréablement surpris de se retrouver le même goût pour le lire & le relire encore; il seroit à souhaiter que tous les gens d'esprit en fissent un usage aussi honorable pour eux & aussi utile à la société; cela nous ameneroit bientôt le tems après lequel Mr. de PINTO aspire, & ou il espère que les remèdes qu'il a proposés seront inutiles; & qu'on sera même surpris de ce qu'on en ait eu besoin autrefois. Heureux le siècle, heureux les hommes à qui il ne sera plus nécessaire de prouver qu'il y a un Dieu & qu'ils ont une ame,

Il est donc clair que cet abus qu'on fait de l'esprit dèsqu'il a secoué la méthode tyrannique

des Maîtres, pour se porter à tout ce qui est hors de nous, devient une source féconde d'erreurs sur la santé. Il en est une troisième aussi féconde & aussi funeste que les deux autres, c'est la force de l'exemple qui perfectionne & enracine les préjugés, de manière que les démonstrations les plus victorieuses & les expériences les plus frappantes deviennent trop souvent des secours infructueux & trop foibles, pour les surmonter. Ces préjugés funestes qui doivent leur naissance à l'exemple, enfantent une quatrième source d'erreurs, qui est l'habitude, de la force & de l'empire de laquelle les philosophes anciens & modernes ont cru ne pouvoir donner une idée plus énergique, qu'en la nommant une seconde Nature. Ils ont regardé même les mauvais effets qui en résultent, comme des objets qu'ils devoient attaquer avec autant de ménagement que de délicatesse, & se sont, plus d'une fois, trouvés réduits à les laisser entièrement subsister, pour éviter de plus grands desordres. Aussi tous leurs écrits sont remplis des raisons les plus pressantes pour détourner les hommes de ce penchant trop naturel à contracter des habitudes. Ils ont été même jusqu'à blâmer celles du bien, quand elles étoient trop constantes. Socrate, le plus sobre & le plus tempérant des

Philosophes, pouvoit impunément braver ceux qui se piquoient d'un estomac capable de supporter beaucoup de vin.

Hoc quoque virtutum quondam certamine
magnum,

Socratem palmam promeruisse ferunt, Cor.

Val. Eleg. 1.

Le Censeur des Romains, le sage Caton, ne perdoit rien de sa Vertu ni de sa Santé en se livrant quelque fois aux délices des vins d'une table fastueuse.

Narratur & prisce Catonis, sæpè mero ca-
luisse Virtus, Horat. Liv. 4. od. 21.

Et enfin Cyrus ne se glorifia pas moins d'avoir vaincu son frère à table, que de l'avoir surpassé en courage dans les Combâts.

Nous voyons quelque fois & nous portons envie à ces tempéraments heureux que rien ne déranger parcequ'ils n'ont fait habitude de rien.

*Voilà donc les quatre sources principales de nos erreurs sur la santé; elles feront aussi le
sujet*

sujet des quatre premiers Chapitres de cet Ouvrage. De ces sources impures ont découlé nécessairement bien des maux qui ont enfanté les justes desirs ou de s'en garantir ou de les réparer. De-là sont venus l'art de guérir & les remèdes. On ne sçauroit dire si ces deux choses, si excellentes par elles-mêmes, & si nécessaires au nombre presque immense des infirmités dont l'humanité est accablée, n'ont pas occasionné en différens tems & dans bien des circonstances, beaucoup plus de mal que de bien. C'est ce qui paroitra sans doute à tous ceux qui auront quelque légère teinture de l'histoire de notre art ; que de santés délabrées qui n'eussent jamais été telles sans des donneurs de régime ; & que de gens lentement empoisonnés par des remèdes, qui eussent vécu sainement & longtems s'ils avoient supporté des indispositions légères qui sont inséparables de notre existence ! Ainsi les erreurs auxquelles on est sujet par rapport aux Médecins & aux remèdes, étant d'une importance très considérable pour la santé, ils donneront aussi une ample matière aux cinquième & sixième Chapitres. Dans le septième j'examinerai les erreurs dans lesquelles on tombe ordinairement par rapport aux maux quelque fois salutaires qu'on a l'imprudence de guérir, enfin dans un huitième

me & dernier Chapitre, je traiterai des abus qu'on peut faire des boissons.

Je ne demande point de grace pour les imperfections & même les fautes qui pourront se trouver dans cet ouvrage; la nouveauté de la matière (a) que je ne crois point avoir encore été

(a) Je ne connois que deux Auteurs qui aient écrit sur ce sujet: le premier & le plus ancien est Laurent Joubert Médecin du Roy, dont l'ouvrage a été imprimé à Lyon en 1626. par les soins de Mr. Gaspard Bachot, qui y a beaucoup ajouté. Il a pour titre, *erreurs populaires touchant la Médecine, & régime de santé*; je ne crains point d'assurer qu'on n'y trouvera rien, ou du moins très peu de choses, qui réponde au bût que L'Auteur paroissoit d'abord s'être proposé. JACQUES PRIMEROSE, Bourdelois, dix-huit ans après, a fait imprimer à Amsterdam un ouvrage en Latin portant le même titre, de *vulgi erroribus*, mais bien plus satisfaisant. Zacutus Lusitanus, en fût si charmé, qu'il adressa une Lettre au Libraire JEAN JANSSEN pour accélérer l'impression de ce petit ouvrage, qu'il trouve digne des plus grands éloges. Bien loin de diminuer l'estime qu'on en doit faire, j'avoueraï franchement, que, si j'avois pû me le procurer plutôt, j'aurois donné à plusieurs endroits de cet ouvrage, un ordre & une marche bien plus intéressante; mais je dirai aussi avec la même vérité,

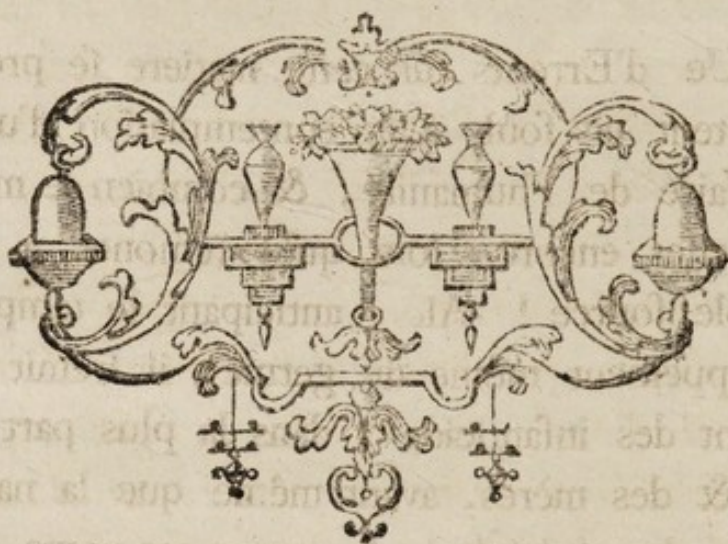
été offerte au public sous des points de vue aussi intéressants, me conciliera sûrement la faveur des gens honnêtes & des vrais amis de l'humanité; c'est de ceux là seuls que je recherche l'approbation, & dont les conseils me seront toujours précieux, toutes les fois qu'ils voudront bien m'en honorer. Qu'ils regardent ce travail comme un essai de mes foibles forces que je ne me laisserai point de perfectionner par l'étude & par l'observation; je ne crains pas qu'aucun Médecin prenne occasion de me haïr à cause de quelques Vérités malheureusement deshonorantes pour nôtre art, & qui n'ont que trop fourni des prétextes de l'avilir & le rendre par là trop souvent inutile au salut de tant d'infortunés

que je traite de beaucoup d'objets intéressants, dont cet Auteur n'a pas dit un mot; on en jugera par la division de son traité en 4 Livres, dont le premier regarde les Médecins & tous ceux qui se mêlent d'exercer cet art. Le second, les erreurs sur quelques maladies & leurs signes diagnostiques, le 3me, la maniere de vivre des malades, & de ceux qui se portent bien. Le 4me, enfin, les abus dans l'usage de quelques remèdes. Ceux qui me feront l'honneur de me lire, trouveront que ces objets sont la moindre partie de mon traité.

nés; en ne cachant point ces *Vérités* facheuses, j'en deviendrai d'autant moins suspect lorsque j'offrirai le tableau des avantages réels & inestimables que procure cet art sublime, quand on le considère dans toute sa pureté. Dans les images différentes que j'ai à offrir, mon intention n'est assurément pas de caractériser personne. Les Médecins de qui j'ai l'honneur d'être plus particulièrement connus, savent quel respect & quelle déférence j'ai pour tous ceux qui portent honorablement ce titre, & avec quel honneur & quelle franchise je parle d'eux dans toutes les occasions où qui se présentent d'elles-mêmes, ou que j'ai la généreuse adresse de faire naître. J'ai aussi la consolation de savoir que plusieurs me rendent justice à tous ces égards & qu'ils sont bien convaincus que je suis incapable de chercher à procurer mon avancement par ces petits moyens vils & cachés, par ces propos équivoques ou réservés, par ces silences & ces gestes plus insultants & plus dangereux que la parole, par ces jactances indécentes qui, bien loin d'inspirer de la confiance, devroient la détruire pour jamais, puis qu'elles portent le témoignage le plus certain de l'incapacité de ceux qui s'en rendent coupables.

Enfin je me flatte que les Chirurgiens ne s'offenseront point de quelque traits qui m'échapperont peut être contre ceux qui osent s'hazarder dans cette haute profession. Il faudroit que je fusse bien peu digne de porter le nom de Médecin si je n'avois de ceux qui embrassent particulièrement cette branche si importante de l'art de guérir, les idées les plus avantageuses. Ignorerois-je donc que les Secrets les plus impénétrables de la nature se dévelopent sous la main du Chirurgien qui observe & fait observer? C'est le rapport de ses observations, & l'action de l'expérience qui fournit journellement à notre art les secours les plus actifs & les plus certains. A quelle autre partie de la Médecine qu'à la Chirurgie, peut on justement attribuer la gloire de l'avoir purgée d'une infinité d'erreurs, dont les noms ne sont plus connus dans les fastes de son histoire que pour en montrer de plus en plus le ridicule, & constater les gradations étonnantes qu'elles ont procuré à la perfection de l'art? Qui donc oseroit faire peu de cas de la Chirurgie, n'en tireroit que le triste avantage de mettre au grand jour sa profonde ignorance sur la partie la plus essentielle de la Médecine. Comment est-il donc possible que dans un siècle aussi éclairé que le nôtre & aussi fé-

cond en Médecins & Chirurgiens célèbres , il ait jamais existé des combats de supériorité entre des hommes dont l'étude est la même & dont les connoissances & les lumières sont nécessairement & sans cesse reversibles de l'un à l'autre, confondues dans le même objet & tendantes au même but.



T R A I T É D E S ERREURS POPULAIRES S U R L A S A N T É.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Des Erreurs de L'Éducation.

QUe d'Erreurs sur cette matiere se présentent en foule à la contemplation d'un ami éclairé de l'humanité, & combien se multiplient-elles encore, lors qu'il remonte à leur véritable source ! Alors anticipant le temps du développement même du germe, il frémit, en trouvant des infanticides, dans la plus part des peres & des mères, avant même que la nature leur ait donné le droit de porter ces noms.

Que de personnes ont défiguré d'avance les linéaments de ces germes, qu'une malheureuse fécondité fait ensuite éclore avec les tristes apapages des êtres imparfaits ! Que de jeunes gens ont prophané de bonne heure cet esprit Créateur que L'Auteur de la Nature avoit répandu en eux pour vivifier des Etres qu'ils ont à peine la force d'animer ! Ici ce sont des filles téméraire-

ment estimées nubiles, & trop éloignées encore de toutes les perfections organiques, qu'exigent les victimes qui peuvent légitimement être présentées à l'autel de l'himen. J'en vois d'autres qui, par une mauvaise éducation ou des maladies de langueur, trainant à peine leur propre existence, n'auront jamais le pouvoir de favoriser celle des Êtres possibles qu'elles renferment dans leur sein. Ici ce sont des jeunes gens que le développement artificiel des passions a rendus précoces, mais qui auront le sort de ces flammes, qui à force d'être trop subtiles, n'échauffent & n'enflamment rien des objets sur lesquels elles se promènent.

Là se présentent en foule des sujets accablés sous le triste héritage des maladies de leurs pères, où languissants par les vices d'une éducation excessive. Par tout je ne vois que des êtres foibles, qui présentent mille obstacles à cette voix du Créateur : *Croissez & multipliez.* Quelle perspective affligente pour l'humanité que cette décadence de l'Espèce, dont on trouve les principes dans ceux qui doivent la multiplier, sans exister encore eux-mêmes; de sorte que par la position actuelle des hommes, au lieu d'espérer la destruction de ces principes destructeurs, on est forcé d'en prognostiquer encore, & en plus grand nombre, & d'une nature plus capable d'anéantir l'humanité.

Mais pour ne point paroître m'éloigner de mon sujet, tirons le rideau sur ce grand nombre de Causes Eloignées de tant de germes détruits, mal développés, étouffés, mutilés. Si au moins, lorsqu'on s'apperçoit du développement & de l'existence d'un nouvel être, bien loin de s'opposer encore à la perfection de son accroissement, par mille moyen meurtriers que l'ignorance, les préjugés ou les passions enfantent, si on s'intéressoit avec autant de sincérité que d'intelligence à conserver ce dépôt précieux que la nature a confié & qu'on ne néglige jamais impunément.

C'est ici que les mères ou celles qui sont destinées à l'être doivent prêter toute leur attention. Qu'elles sachent qu'une femme fécondée, devient un Etre intéressant pour la Nature entière, un Etre respectable & infiniment respecté. Qu'elles commencent donc au moins alors à se respecter, à s'intéresser à elles-mêmes. Qu'elles se persuadent que toutes les passions du corps & de l'ame vont se communiquer à une Etre encore trop tendre pour en supporter les secousses les plus légères. Qu'elles sachent que ce qui ne sera pour elles qu'un ébranlement presque insensible, pourra être un coup de foudre pour le tendre fruit qui est éclos dans leur sein. Ainsi dès qu'une femme peut soupçonner qu'elle est

enceinte ; dès qu'elle s'aperçoit qu'elle porte un Etre vivant , elle doit changer , à l'instant même , toutes ses affections , les diriger uniquement sur le dépôt sacré dont elle est chargée. Ici commence l'éducation , ici se posent les fondemens de la ruine ou de la perfection du nouvel Etre ; mais que d'erreurs à détruire sur un objet aussi important ! Les détails en font immenses , il suffit heureusement d'entrer dans les plus essentiels. La fréquentation des personnes attaquées de maladies contagieuses , est une source très commune , quoi que peu sensible , des avortemens , ou des maladies du fœtus ; ces contagions même auxquelles on s'imagine ne plus être sujet , parceque très communément on n'en effuye les cruels effets qu'une seule fois dans la vie ; quand elles ne sont plus à craindre pour la femme fécondée , ont-elles perdu leur activité pour empoisonner & éteindre un être qui n'en est que trop susceptible ? Que d'exemples de fœtus ainsi putréfiés qui ont ou donné la mort , aux imprudentes mères , ou ont au moins changé les fleurs de leurs riante jeunesse en des langueurs & des angoisses qui les ont suivi jusqu'au tombeau. Je pourrois en citer plus d'un exemple ; mais outre qu'on peut les lire dans les fastes de la Médecine , ancienne & mo-

derne, & dans ces Collections académiques suffisamment répandues & trop abondamment citées dans nombre d'ouvrages de Médecine de nos jours.

Les matières que j'ai à traiter, sont trop abondantes pour que je grossisse l'exposition des faits par des observations qui, certainement, n'ajouteroient rien à leur réalité. Ce sera aussi le plan que je continuerai dans toute la suite de cet ouvrage, afin de ne point passer les bornes que je me suis prescrites, & que son peu de volume puisse l'aider à être mis entre les mains de tout le monde.

Erreurs dans les passions. Qui ignore la sensibilité du fœtus, & l'irritabilité du tendre tissu de ses nerfs? Ces Causes qui lui sont propres ne l'exposent que trop à des Convulsions, souvent insensibles à la mere, mais dont elle s'aperçoit quelquefois. Que deviendra-t-il donc, si à ces causes propres & attachées à sa foible texture, la mère ajoute tant de causes étrangères qui se multiplient par le cours libre qu'elle accorde à ses passions? Les violentes le déchirent, ou le mutilent; les lentes le font périr de langueur.

Erreurs dans le régime. Elles sont grossières, opiniâtres, & si communes, qu'il n'est presque personne qui ne puisse en rendre compte. Excès dans le manger; abus des liqueurs; appétits dé-

pravés qui portent la corruption dans la masse des humeurs; où nage, se nourit, où croit une tendre plante qui y fera bientôt ou étouffée par leur densité, ou déchirée par leur qualité irritante, ou dissoute par leur causticité. Que d'écoulements dont on ne fait pas semblant de s'apercevoir; que d'expulsions de faux germes qu'on traite avec indifférence & qui cependant devraient être des avis bien pressans pour se conduire dans la suite avec plus de modération! Que d'avortemens qui se succèdent constamment les uns aux autres, & dont un seul, à mon avis, devrait être plus que suffisant pour fixer la légèreté & l'étourderie de la femme la moins conséquente! J'ai été témoin de quatre chutes d'embryons; d'un avortement, d'une couche à terme mais malheureuse dans une jeune femme. Après de tels événemens, il a fallu encore toute l'autorité de son mari, enfin rendu raisonnable par ces malheurs redoublés, pour s'assujettir à des précautions qui l'ont rendue mère d'un fils qui se porte bien; c'est sans doute le cas de se soumettre à son Médecin; & j'oserai assurer que l'entrée du mariage pour de jeunes gens sans expérience, est l'état de la vie le plus critique, & celui où on doit le plus se livrer à son Médecin, sans aucune réserve; j'ajoute que cette pré-

caution augmenteroit le nombre des citoyens à un point difficile à calculer.

Erreurs dans les excuses qu'on allégué pour ne point changer son régime. Me suis je donc faite moi-même, dit une jeune femme qui ne veut se gêner en rien? Est ce ma faute si je suis foible? Je ne fais cependant aucun excès. Excuses frivoles; si vous êtes foible on peut vous fortifier; si la masse des humeurs est pervertie, il est des moyens pour les altérer & les remettre dans l'état ou elles doivent être; si vous êtes trop abondante même en bonnes humeurs, on peut les diminuer, sans rien oter à l'éclat de cette belle santé qui vous trompe, en vous persuadant qu'il n'est pas possible que rien en vous, ni de vous, contribue aux facheux accidens que vous essuyez sans cesse. Je conviens que les parents ne sont pas toujours la cause coupable de ces tristes événements. Il est des causes accidentelles qu'on ne peut prévoir, & dont il faut qu'on soit la victime, malgré toutes les précautions qu'on peut prendre. Il est aussi des maladies qui sont propres au fœtus si nous en voulons croire certains Auteurs, ce à quoi je n'adhérerois pas entièrement, si on en excepte les convulsions qu'Hipocrate a reconnu lui être naturelles. Il y a aussi des maladies contagieuses dont nous concevons aisément

qu'il peut être atteint; mais si on compare le nombre de ces maladies propres ou accidentelles au fœtus, à celui des accidens qu'il effuye soit par la mauvaise santé des parens, soit par leurs mauvais régime, soit par leurs passions, soit enfin par leur imprudence; on conviendra que le dernier nombre doit surpasser infiniment le premier. C'est aussi ce dont nous sommes très convaincus par une fatale expérience. Trop souvent spectateurs inutiles des maux que nous avons prévus, & prognostiqués en vain, & par les signes caractéristiques qui les annoncoient, & par le peu de docilité qu'on avoit pour les avis qu'on s'imagine toujours que nous outrons; nous avons très communément le chagrin de ne pouvoir y porter aucun remède; les exemples tragiques en sont frapans. C'est la terreur du moment dont la légèreté devient bientôt victorieuse; on se flatte toujours qu'on sera privilégié, dans un sort qui est inévitable dans les mêmes circonstances.

Mais enfin supposons que l'enfant arrivé très heureusement à terme & avec tous les caractères qui annoncent un Etre vivant, & parfaitement disposé à vivre, que d'erreurs vont encore menacer sa vie naissante dans les premier, second, & troisième période!

Les enfans livrés à la vie sans avoir le moindre pouvoir de vivre par eux-mêmes, tombent à la merci des mains souvent meurtrières. De combien d'opinions courent-ils les risques d'être les victimes infortunées ! Etres vivans sans avoir l'avantage de vivre, presque purement passifs, leur yeux ne voyant point, ou du moins presque point ; leur oreilles n'entendent point ; leurs muscles n'ont pas le pouvoir de se contracter ni de s'étendre ; leur fibres tendres & facilement irritables, ne sont capables que de mouvemens irréguliers & de sensations douloureuses. Une mère, une nourrice tue un enfant en le fixant avec trop de vivacité, en l'allaitant avant de s'être reposée de la secousse d'une violente passion, en le réveillant sans discrétion, en lui faisant présenter ou souffrir des odeurs fortes quoique agréables, en permettant des embrassemens trop ordinairement funestes, & tant de moyens trop familiers dans un siècle aussi vicieux que le nôtre, par les quels ces petits corps tout-à-fait spongieux, sont si facilement imbibés des exhalaisons empoisonnées qui sortent de ceux que les approchent. Vices scrophuleux, vices scorbutiques, vices qu'un homme honnête nomme toujours avec peine & dont les libertins font un jeu, vices composés de tous les vices qui forment des

fantés misérables ; tout cela est si commun aujourd'hui, que l'on doit toujours trembler pour ces tendres objets de tant de caresses que l'usage, la politesse autorisent, mais que la bonne raison & la vraie tendresse devroient absolument proscrire.

Erreurs dans l'air qu'ils respirent ; dans la nourriture qu'on leur donne ; tout cela doit être proportionné à la tendresse des organes qui vont en être pénétrés entièrement. Que de précautions négligées à ces d'eux égards, font cause de tant de tempéraments purement factices ! Comment des enfans naturellement foibles n'en feront-ils pas victimes ; quand des tempéraments robustes doivent bientôt passer à un état de langueur & de foiblesse à cause de ces négligences.

Erreurs dans la propreté qu'on doit à ces Etres commençans. Ils veulent être lavés, netoyés, frotés, tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt avec une chose, tantôt avec l'autre ; chaque Nation, à ces différents égards, a ses propres usages ; & j'aoute que chacun dans chaque Nation a aussi ses préjugés. Ensuite viennent les modes qui en font d'éducation & de santé, font de grands maux à l'humanité, avant qu'elle prenne le courage de les proscrire. Tout ce que l'expérience m'a fait connoître à ce sujet, c'est que tous les extrêmes sont dangereux. Le chaud

& le froid, les aromates avec lesquels on prend leur fortifier la peau, les forts déterfifs & incififs avec lesquels on entreprend de les nettoyer, les spiritueux ou les odoriférants qu'on employe; en un mot tout ce qui n'est point aussi simple que la Nature, leur est nuisible, à proportion qu'il en est plus ou moins éloigné. Si on vouloit entrer dans le détail de toutes les erreurs que l'on commet journellement sur cette matière, on ne finiroit jamais. Je me contente de les indiquer, & d'exhorter fortement ceux qui sont dans l'état du mariage, de consulter dans ces cas, non les gens à système, ou à la mode; mais ceux qui, se faisant un devoir d'obéir à la Nature, peuvent sincèrement les éclairer sur les moyens en usage les plus raisonnables, & qui par conséquent méritent la préférence; car ce qui convient à un enfant robuste, fait périr un enfant foible, & *Vice versa*. Il faut aussi consulter les saisons & les climats, les différents états de leur peau, soit essentiels soit accidentels; leurs maladies, sur tout des gardes dociles & vraies. Combien ce point est-il essentiel! Elles font semblant d'écouter nos conseils avec respect, & quand nous avons le dos tourné, tout va suivant leur opinion, leur humeur, leurs caprices. Un apprentissage pour
C
les

les gardes de femmes en couche & des enfants, ne mériteroit pas moins l'attention de la société, que celui des sages - femmes. Il est encore des pays où celui-ci est trop négligé.

Erreurs dans les habillements qu'on leur donne; des maillots qui les inquiètent, les pressent, & s'opposent au développement de leur foibles organes; des bandes qui les serrent, & les mettent à la torture, ou gênent toutes leurs fonctions. On leur ôte l'usage des membres, & on est cruellement insensible aux cris du jour & de la nuit qui demandent grace, & qu'on a la dureté de ne point écouter. Quand ils sortent du maillot, on les fait passer à une nouvelle torture. Corps de baleine qui les estropient & dévoyent les liqueurs de leurs canaux naturels; machines inventées par des Artistes perfides, des vils complaisans du luxe, & des ennemis de la Nature qu'ils ignorent, ou à la quelle ils ont le sot orgueil de vouloir faire violence. Cette taille, qu'on admire, seroit bien plus élégante, si elle n'eût point été corsée, baleinée &c. &c. Tant de tailles qui font pitié, exciteroient notre admiration, sans toutes les inventions qui ne sont bonnes que pour estropier. Cet enfant est contourné, contrefait; il faut pourtant bien y remédier; j'en conviens avec vous, & au plutôt possible.

Otez lui ce corps qui le meurtrit, qui serre son estomac, qui enfonce le bout tendre de ses côtes; qui en force les liaisons; qui étrangle les muscles, en dévoyant tous les sucs nourriciers.

Peut-être que la Nature sera encore assez forte pour le redresser d'elle-même; laissez lui en tout le soin; & vous, prenez seulement celui d'un bon régime. Jusques à quand les peuples barbares, heureux de n'avoir point connu jusqu'à ce jour notre barbarie à ce sujet, nous donneront-ils des leçons inutiles sur un objet si important? Leur voix devrait être éloquente puisqu'elle est soutenue par l'expérience la plus heureuse. Où voit-on des hommes généralement beaux & robustes; où trouve-t-on des femmes d'une taille exacte & avantageuse, si ce n'est parmi les Nations qui n'ont point connu le maillot, ni les bustes, ni les bandes, ou qui, ayant le malheur de les connoître, ont eu la sagesse de les proscrire? Combien de personnes sages évitent les souliers & même les bas, jusqu'à un certain âge, & ne défendent les extrémités qu'avec des chaufsettes?

Erreurs dans le repos qu'on leur accorde. Ils sont gênés, étouffés, souvent enfoncés dans la plume, & le visage caché sous une épaisse couverture. La Nature est donc bien forte pour résister

à des moyens si cruels, qu'on employe pour l'éteindre.

Quand est-ce qu'on laissera ces petits êtres en liberté dans un lit léger? Ils y crient parceque ils sont dans les chaînes; ils y étouffent; ils demandent la vie; vous la leur refusez. Pour les adoucir & les calmer, vous les étourdissez; vous les enivrez en les berçant le jour & la nuit; & quand, malgré tout cela, ils vous font encore appercevoir leur existence, vous les agitez vivement; vous les faites sauter; & après leur avoir troublé la tête; vous renversez tout l'ordre des mouvements intestins, & détournez l'influx du suc nerveux. C'est ainsi que vous leurs procurez des vomissements & des convulsions; souvent même vous les estropiez. Que de bossus & de boiteux dans le monde, qui n'eussent jamais été tels, si leurs petite Nature avoit été en liberté, dans la veille & dans le sommeil. Ce dernier qui leur est si nécessaire, est sans cesse troublé. Il en est d'eux comme des malades, chez lesquels nous défendons le bruit & l'entrée des amis. C'est un article sur le quel nous ne sommes presque jamais obéis.

On doit donc les coucher sur un petit lit, tel qu'il soit, où il n'y ait point de plume, où il ne puissent se blesser, où enfin ils soient en liber-

té. Ce lit doit être disposé de façon qu'ils ne puissent rien fixer, surtout d'éclatant ou de lumineux. Ils sont susceptibles de toutes les impressions : le bruit, la lumière, le changement subit de l'atmosphère, tout les étonne ; & tout peut les confondre.

Erreurs dans leur nourriture ; beaucoup sont privés de celle à laquelle la Nature leur a donné un droit sacré. On le viole sans inquiétude & sans remords ; cet abus est devenu un usage qu'il seroit presque indécent de vouloir attaquer. La punition néanmoins ne suit que trop souvent de bien près les moqueries qu'on a l'habitude d'en faire.

Le lait des mères & des nourrices est la substance la plus propre à subir toute sorte de mutations par les émanations des corps étrangers, & par les digestions naturelles, & par les passions de l'ame.

Que de maladies donc nécessairement conséquentes à un aliment dont la bonté dépend de tant de causes naturelles & occasionelles. Le lait des animaux est moins sujet à ces variations. Ils ont cependant des moments terribles où leur lait est dangereux ; car outre la passion nécessaire qu'ils tiennent de l'Auteur de la Nature, pour la multiplication de leur espèce, qui doute qu'ils

n'en ayent d'accidentelles & de très fortes ?

Heureux les enfants privilégiés qui sont nourris par des femmes saines, robustes, & sans passion, & qui peuvent supporter une nourriture aussi forte. Car il est à remarquer que les enfants trop délicats en périssent. Tout est relatif à cet égard ; & les erreurs se commettent suivant les différentes circonstances qui exigent autant de précautions dont on ne fait pas de cas. Puis donc que le lait de la mère, est la nourriture destinée & préparée par la Nature même pour l'enfant, & que les observateurs ont remarqué que ce lait, quoique moins bon que celui d'une autre, lui est cependant plus profitable, au moins généralement parlant, ne seroit-il pas plus avantageux pour celui qui en est privé de ne point courrir les risques d'un lait étranger ? Il est même des cas, & ils sont plus nombreux qu'on ne pense, où on seroit mieux de les livrer tout de suite à une nourriture préparée avec l'eau & le pain. Il est certainement des enfants pour lesquels il n'y a pas d'autres moyens de vivre. Tels sont tous ceux des femmes attaquées de maladies chroniques, de scorbut &c. Cela mériteroit, ce me semble, un peu plus d'attention. Leur santé apparente, en venant au monde, fait illusion sur les infirmités réelles de la mere. Mais cet en-

fant de si belle espérance, est bientôt voué à la mort.

Erreurs dans le temps & la quantité de leur nourriture; on les suffoque à force de lait, ou de bouillie, malgré les cris & les efforts qu'ils font pour les repousser; on y revient à toute heure; & il est étonnant que de la manière dont on en agit à ces deux égards vis-à-vis de la plus part des enfans, il y en ait un qui y résiste. La Nature les a produits au monde, mais je crois que l'Auteur de la Nature fait sans cesse de nouveaux prodiges pour déffendre leur foible vie contre tant de persécuteurs. Où est l'homme robuste qui, avec les excès & répétitions de nourriture, ne ruineroit, en peu de temps, son estomac? On voit des meres, des nourices, des gardes d'enfans qui non contentes de les gorger autant qu'ils veulent, ont encore la cruauté de les éveiller pour les remplir de nouveau. Qu'elle est donc la folie de prétendre qu'un estomac tendre, & dont la tunique est encore si facile à forcer, à déchirer, à paralitiser, puisse se prêter à un régime sous lequel sucomberoit, en peu de tems, l'estomac le plus vigoureux?

Erreurs dans le changement de nourriture qu'exigent leurs différents ages. On continue trop long temps le lait, ou on les sevre de trop bonne

heure, ou on les fait passer trop rapidement & sans préparation d'une espèce de nourriture à l'autre. On n'a aucun ménagement, ni pour leur tempérament, ni pour leurs dispositions actuelles, ni pour l'air nouveau qu'ils vont respirer ni pour les personnes auxquelles ils vont être livrés. Que de choses à dire là-dessus, dans le détail desquelles on ne peut entrer, sans se résoudre à écrire des Volumes, que tous ceux & celles qui en ont le plus de besoin, ne voudroient pas prendre la peine de lire ! Mais par tout on trouve des Médecins instruits qui peuvent éclairer sur les abus ; & les endroits où on n'en trouve point, sont aussi ceux où les abus n'existent pas.

Une femme de la Campagne sçait mieux sa leçon sur tout ce qui concerne le bien-être de son enfant, que les femmes les plus sçavantes des villes ; son lait, brisé & divisé par le travail, n'est ni trop dense, ni trop abondant, il sera donc plus convenable ; & elle ne cherchera point à se décharger d'un fardeau, fruit ordinaire de l'oïveté & des nourritures trop fortes.

Erreurs sur la propreté qu'on leur doit, & les tems où il faut principalement l'exercer. Cet enfant pleure, souffre, s'agite ; lavez-le, nettoyez-le, changez lui ses langes ; & vous le verrez

Bientot tranquille ; mais on prend ses propres commodités & non la sienne. On néglige de le changer quand les cris témoignent ses besoins, ou on les change sans nécessité & dans des moments où le repos lui conviendrait le mieux. C'est sur tout après le manger qu'il est important de ne point l'inquiéter.

Erreur dans les moyens de les divertir ; on les fait sauter horriblement ; on crie, on chante, on les étonne par des gestes impertinents & ridicules ; on les chatouille pour les exciter à rire ; d'une sotte mere, ou d'une sotte nourrice qui s'est fatiguée à ce manège on les passe dans les mains d'autres sottes qui recommencent la scène. On leur montre mille objets au dessus de la force de leur vue, capable d'en changer pour toujours les justes reflexions ; enfin je m'imagine quand je vois un tendre nourrisson ainsi balotté, d'une main à l'autre, apercevoir un petit chien, livré pour jou-jou à une troupe d'enfants qui le font périr de langueur à force de le manier, de le caresser & de le tourmenter.

Ce n'est point par des moyens bruyants qu'on recrée les enfants ; & encore moins qu'on les apaise. On les étourdit sans les calmer ; quand leurs petits sens sont un peu revenus, alors ils recommencent des plus belles ; plusieurs ont enfin

recours aux narcotiques pour les faire reposer. Ce moyen barbare n'est encore que trop en usage; qu'on sache cependant que l'eau toute simple de pavor leur donne au moins des convulsions, & peut souvent les empoisonner.

Erreurs dans la précipitation avec laquelle on leur fait faire usage de leurs membres; on veut qu'un enfant marche avant qu'il ait des os pour se soutenir; on vient à son secours par des lisières, dont voici les cruels effets. Les Vertèbres s'affaiblissent; l'épine se tourne; les Epaules se haussent; les Viscères se compriment; de là tant de maladies actuelles ou futures qu'on appelle accidents, malheurs, mais qui ne sont que des suites nécessaires de tant de Causes volontaires des parents, des nourrices, des gardes opiniâtres dans leur fantaisies, violentes dans leurs préjugés & absolument incapables d'entendre raison.

Erreurs dans le traitement des maladies. La plus grande est de se persuader qu'ils n'ont pas besoin de Médecins. On s'adresse à des guérisseurs d'enfans, qui donnent des remèdes qui réussissent quelquefois, mais qui les plus souvent tuent. Il n'est point d'âge cependant qui demande autant d'attention, de lumières & d'expérience, pour en suivre les maladies, ou pour les prévenir; je ne puis que louer la conduite

de quelques gens éclairés qui exigent tous les jours une visite du Médecin pour leurs enfans sains ou malades : cette dépense, pour ceux qui sont en état de la faire, est sans doute la mieux entendue & la plus nécessaire. Quelle tranquillité en effet pour les parents d'être assurés de la vigilance d'un homme intelligent sur la conservation des plus chers objets de leur tendresse ! Les acides dans les premières voyes & dans les humeurs, sont les causes les plus ordinaires de leurs maladies. Cette Thèse, posée par Hipocrate, démontrée par les Sydenham & les Bourhave, n'ose presque plus s'avancer avec décence, depuis que des Auteurs, dont quelque uns ont mérité la célébrité, ont prétendu prouver par l'analyse chimique, que les acides des humeurs sont un être de raison. Ils le sont en effet dans l'analyse chimique, mais ils ne sont que trop réels dans les liqueurs des gens foibles & principalement des enfans. Ils sentent l'aigre au point que l'odorat en est offensé. leur halaine annonce les aigreurs qui dominent dans leur estomac ; & leur sueur, celles qui régnent dans leurs humeurs. Il seroit bien temps que les opinions fissent place à la bonne raison, sur tout, dans des choses que l'expérience rend aussi sensibles. On guérit presque tous

les enfans avec un régime & un mélange bien combiné d'absorbans, de savoneux, qui, par une opération douce, corrige les acides sans irriter les nerfs des viscères; presque toutes leurs maladies, si on en excepte les chroniques, se guérissent ou se préviennent par ces deux moyens. Pour quoi donc ne pas convenir tout bonnement que presque toutes leurs maladies ont pour cause les acides. J'avoue que le plus grand nombre de ceux qui les traitent en paroissent convaincus; mais ils usent de moyens mauvais ou impuissans. Les absorbans dont on se sert, corrigent peu les acides & restent en masse sur l'estomac, par conséquent ils font peu d'effet sur la seconde digestion & sur la bile: les volatiles alkalis qui devroient être bannis pour toujours de la pharmacie des enfans, crispent & resserrent leurs viscères & perfectionnent par conséquent les obstructions auxquelles il est intéressant de remédier; enfin on rend leur dentition difficile par des hochets superbes qui durcissent les gencives, ainsi que les cristaux; ou qui outre ces mauvais effets, corrompent encore les sucs salivaires & gastriques; c'est ce que font très sûrement tous les hochets & les jou-jou de métaux, qui toujours composés d'alliage, communiquent insensiblement leurs poisons à l'enfant qui doit s'en amuser.

par tout ce que je viens de dire , on peut conclure à combien d'erreurs il faut qu'un enfant échape avant d'arriver à l'âge où il peut marcher & où ses dents ont la force de broyer les alimens. La gloutonerie alors est le vice des enfans, leurs fantaisies & leurs caprices sont leurs boureaux; on s'empresse à favoriser les uns & les autres; bon-bon, friandise, pâtisserie de toute espece, qui irritent son appétit & ses petites passions, en chargeant son estomac. Refus proportionnés au nombre des sottises complaisances qu'on a eu, qui les aigrissent, ou les attristent. Moleste dans laquelle ils ne peuvent croître ni se fortifier. Tout ces préjugés sur l'Education subsistent encore & généralement & fortement, quoi qu'il n'y ait presque personne qui ne convienne que ce sont des préjugés; si on vouloit une fois être bien persuadé que la bonne habitude de l'ame, non moins que celle du corps dépend absolument, d'une bonne règle dans la nourriture & le juste emploi des choses non naturelles; (a) je pense que le desir général qu'on a de voir un jour, ses enfans

(a) Melior reddetur anima recto dietæ usu Hipocræte *Liv. I. de diet. paragr. 34.* A la fin du même paragraphe. Si sanum fuerit corpus, animi temperamentum sapiens existit.

sans honnêtes, l'emporteroit enfin sur toutes les erreurs auxquelles leur éducation est sujette; il est cependant vrai, aumoins généralement, que les impressions reçues dans l'enfance & soutenue jusqu'à un certain âge décident de ce que nous serons dans le monde bons ou mauvais, actifs ou paresseux, bornés ou intelligents, utiles à la société ou son fardeau. Tout cela se prend premièrement dans la nourriture & se fortifie par la bonne ou mauvaise Education; ainsi que les parents qui essuyent de certains defastres humiliants ne s'en prennent pas tant au sort, mais s'accusent eux-mêmes: ce n'est point la destinée qui a fait cela; c'est la nourriture variée, abondante, échaufante qui a corrompu le sang de cet enfant & ses mœurs; ce sont les fausses tendresses, les mauvais exemples, les méchancetés spirituelles applaudies, l'amour du faste & du Luxe célébré, la probité indigente avilie & méprisée; voilà ce qui l'a rendu gourmand, friand, mal dangereux dans la société, dépensier, vain, fastueux, dur, bas dans le malheur, & capable de tous les moyens flétrissans pour réparer la mauvaise fortune qui peut bien étonner pour un moment les hommes vertueux, mais qui ne les accable jamais. D'après ce canevas de réflexions, sur la conséquence de la première nourriture des en-

sants & de leur Education, quels sont les parens honnêtes qui n'auront pas à trembler sur la moindre négligence qu'on peut y apporter.

L'Enfance est une cire pour recevoir toutes les impressions, & un diamant pour les conserver, quand elle les a une fois reçues. Tirez maintenant la conséquence.

Il est question de rendre les enfants forts, vertueux; sans santé il sont malheureux & inutiles: robustes sans vertu, ils sont des bêtes féroces. Tout ce qui contribue à la santé, dispose premièrement à la vertu. Examinons donc les erreurs qui attaquent le principe physique dont le moral doit en suite tant souffrir. La délicatesse de l'âge dispose facilement à la mollesse & justifie presque aux yeux des gens raisonnables, tout ce qu'on fait pour la favoriser & l'entretenir. De là ces soins de garentir les enfants des injures de l'air, de les couvrir ou découvrir à proportion de la rigueur des saisons, les échauffer, le jour & la nuit, par des moyens réservés aux seuls valétudinaires. On les rend si sensibles aux variations de l'air, qu'on est, pour ainsi dire, forcé de les soustraire pendant une partie de l'année à cet élément si nécessaire à une bonne santé, & qui dans ses plus grandes fureurs ne blesse que ceux qui se sont accou-

coutumés à le craindre. Les Lacédémoniens pouvoient se bien porter au milieu des glaces & des neiges sans autres vêtements que ceux qu'exige la pudeur, tandis qu'un Grec efféminé couvert de fourures n'auroit osé en essuyer les plus légères rigueurs; un Maltois supporte, tête nue, les ardeurs brulantes du soleil, tandis que dans l'appartement le plus frais, nous respirons avec peine pendant quelques jours de nos étés très modérés. Tout cela vient de l'habitude; le soldat qui a fait la guerre pendant quarante ans, a essuyé tous les airs & les climats, & de plus encore toutes leurs incommodités dont le commun des hommes a pu se garantir, se retire à soixante ans & jouit encore vingt ans & plus d'une vaste vieillesse. Point de ville qui ne nous fournisse de tels modèles; ils sont bien capables d'encourager à s'acoutumer à une vie dure & laborieuse.

Chacun, sans contredit, doit suivre l'usage du pays où il vit pour la forme des habillements, mais non pour leur tiffure & leur nombre; moins vous couvrez cet enfant, plus vous le rapprochez de son état naturel qui est de ne point être couvert. Selon un Philosophe, tous les êtres créés ont reçu de leur Auteur les vêtements qui leur conviennent, aux hommes ain-

si qu'à bien d'autres animaux il a donné la peau, à d'autres les coquilles, aux arbres l'écorce &c. Ce sentiment est net; mais j'en trouve l'application un peu outrée; puisque de tous les êtres, l'homme est le seul qui soit déchu de l'état naturel. La condition est humiliante & facheuse; il faut cependant nous y soumettre; & pour nous en consoler, nous devons, autant qu'il est possible, nous rapprocher de ce premier état. C'est précisément ce que nous ferons, en nous vétissant aussi légèrement qu'il est possible de le supporter; & nous nous persuaderons aisément que nous pouvons supporter les habillements les plus minces, si nous faisons réflexion que des hommes comme nous vivent presque sans vêtements, dans des climats moins modérés que le nôtre. 20. Que nous exposons aux rigueurs des saisons les parties les plus délicates de notre corps & celles dans lesquelles les humeurs circulent avec plus de peine. Nos petits maîtres vont au vent & à la pluie sans chapeaux; nos femmes à prétentions, sans autre bonnet que leurs cheveux, & une gaze sur la gorge qui la voile plus tôt quelle ne la défend de l'air.

Le bras presque nud, si on excepte un gant assez délié pour en laisser voir la beauté & la tournure, ou pour en cacher adroitement les dé-

faits; une chaussure qui ne fut jamais destinée à défendre les jambes ou les pieds du froid; Enfin si la taille n'est pas avantageuse ou qu'elle commence à s'épaissir, alors une chemise & l'épaisseur d'une soie suffiront à cette femme délicate & valétudinaire, dont tous les appartements sont calfeutrés, échauffés à se trouver mal, & où elle est ensevelie les trois quarts de sa vie, accablée sous des fourures & mollement enfoncée dans le duvet. Autant en dirai-je de ces élégants, fidèles imitateurs de tous les foibles des femmes, sans avoir une seule de leurs vertus; Ces exemples dont nous sommes les témoins, doivent plus nous frapper, que ceux que nous pourrions citer des étrangers. C'est aussi par eux que je voudrois persuader aux hommes de s'accoutumer à moins redouter l'air, ses variations & ses rigueurs. César, l'Empereur Sévère, Annibal, alloient au milieu des injures de l'air; les bras la poitrine, & la tête nue. J'ai vu de nos guerriers imiter ces grands Héros. Je conseillerai donc à tout le monde de se vêtir comme on l'est dans les assemblées, & dans les Cours. C'est là où la tête est découverte, & la taille dégagée de tous les habillements qui pourroient la grossir. Si on se tenoit chez soi de même & éloigné du feu, que de rhumes, que de fluxions, que

d'accidents rayés du catalogue des infirmités humaines! Mais c'est un bonheur qu'on ne doit pas si-tôt espérer.

Je connois une Dame de quatre-vingt-sept ans, qui ne s'est jamais chauffée, n'a jamais porté d'habillemens chauds, & qui a élevés ses enfans dans la chaleur & les fourures. Elle les a ainsi privés de l'héritage de sa belle santé, bien plus précieux que les richesses qu'elle doit leur laisser. Une autre peu sensible au plus grand froid, & qui porte en Août & en Janvier les mêmes habits, élèveroit ses enfans dans la même mollesse, si mes conseils n'avoient le droit d'être écoutés. Que feront donc les pères & meres, qui sont persuadés par une fausse expérience qu'on doit avoir la tête & les extrémités bien couvertes, & le corps triplement vêtu; puis que ceux qui ont expérimenté les effets salutaires d'une conduite opposée, donnent avec autant d'aveuglement que d'opiniâtreté dans les mêmes abus?

Erreurs dans le manger. Les enfans ont deux vices à cet égard, qui s'opposent également à leur accroissement, & par conséquent à leur faire un bon tempérament. Ils sont gourmands & frians; ils mangent trop vite & par ce moyen, ils ne se nourrissent, pas; ils mangent à la fois

& souvent sans appétit, différentes choses auxquelles ils sont invités par la seule friandise; de-là tous les accidents qui les désolent jusqu'à l'âge de puberté, & souvent au-delà. Il faut, dit-on, les accoutumer à manger de tout; cela est vrai successivement; mais dans un seul repas, ce tout les rend malades. On les dispose certainement à des maladies souvent mortelles; matière à de grandes réflexions pour des parens sages. Car il en est d'assez insensés pour ne point se corriger, même après la perte de toute leur famille. Un nouveau né les en console encore pour peu d'années, au bout desquelles il meurt victime des mêmes écarts, & des mêmes préjugés. Je ne parle qu'après avoir vu. Leur boisson n'est pas plus réglée; les eaux chaudes qui affoiblissent leur digestion, des liqueurs fermentées qui crispent leurs fibres, & produisent l'atonie dans tous les viscères.

Erreurs dans leurs exercices. On devrait les leur permettre avant le repas, & les obliger au repos, mais à un repos agréable & amusant, quand leur estomac est plein. C'est tout le contraire; des mains des maîtres, ils passent au dîner avec une tête fatiguée de l'humeur, de la crainte. Quelle disposition pour digérer heureusement! du diner, ils volent à des jeux qui sont

toujours violents, & par conséquent nuisibles par une perspiration forcée, & ensuite subitement arrêtée, & par la digestion troublée qui a peine à se rétablir, & par les petites passions qui viennent affaillir l'ame, & toujours conséquentes à la contrainte qu'on va leur faire essuyer, & à l'œil du Maître qui les flatte ou les menace.

Erreurs dans leur sommeil. Ou on les fait veiller quand ils devroient être au lit, ou on trouble leur sommeil quand ils dorment, ou on leur accorde un second sommeil qui détruit les bons effets du premier, dans lequel la nature a pris ce qui lui convenoit; le surplus l'acable. Je voudrois qu'on accordât 10 heures de lit aux enfans jusqu'à l'âge de discrétion; le moins les trouble; le plus les appesantit.

Erreurs dans l'éducation morale. On voudroit leur former l'esprit avant le corps. Ignore-t-on que jamais celui-là ne soit le premier, sans accabler l'autre. Un enfant à quatorze ans qui sçait lire, écrire, parler quelques langues par le seul usage, a bien employé son temps. Mettez le alors aux langues sçavantes, aux sciences abstraites, à tout ce qu'on appelle connoissances qui nous font valloir dans le monde; il en acquérera plus dans deux ans, qu'un autre en douze. Car si on l'a élevé jusqu'à quatorze en cultivant continuelle-

ment son esprit sans le contraindre, il aura une aptitude étonnante pour les sciences, & sur-tout pour celles qui seront de son choix. Car alors il apprendra par goût; & la passion lui fera facilement vaincre des obstacles qui à bien d'autres paroîtroient insurmontables. Qu'en arrivera-t-il? L'acroissement & les forces du corps ne seront point retardés par l'effort de l'esprit; parceque cet effort sera naturel & plutôt une récréation de l'ame qu'un travail. Jugeons en par nous mêmes. Je m'occupe six heures de suite, & sans me fatiguer à une matière qui m'intéresse; une demie heure d'étude désagréable me fatigue le corps & m'altère l'esprit, souvent pour tout le jour. Mais cette éducation ne feroit pas le compte de bien des gens. On calcule l'état d'un homme dès le ventre de sa mère. A peine est-il né que tous les ressorts s'étendent pour le conduire à ce but: bongré malgré, il faut qu'il y arrive; voilà l'unique & malheureuse cause de tant d'Emplois ou médiocrement ou indignement exercés. Il n'y a pas d'homme à qui la Nature n'ait donné quelque talent particulier. Mais qu'il en est peu à qui il soit accordé de faire valoir ce talent de la Nature! Concluons encore une fois de tout ce que je viens de dire que les enfants ont bien

des ennemis à vaincre , avant d'arriver à l'âge de discrétion ; aussi les trois quarts en font-ils les victimes. C'est une triste vérité qui n'a plus besoin de démonstration ; quand est-ce qu'on en tirera des conséquences pratiques pour le bonheur & la conservation de l'humanité ? On ne s'en occupe point assez , & on ne fait pas attention que l'espèce diminue tous les jours. C'est un conte , me disoit dernièrement quelqu'un ; il y a une portion essentielle de vie dans la Nature qui est toujours la même. Accordons l'hypothèse. Mais cette portion que nous diminuons par notre propre faute dans notre espèce , peut être distribuée aux insectes qui nous dévorent. Alors elle sera encore essentiellement la même dans la Nature , sans qu'il y ait parmi les hommes autant de vie qu'il pourroit & devoit y en avoir.

Concluons encore que les erreurs qu'on peut commettre dans l'éducation morale étant plus funestes à la santé que celle de l'éducation physique , il est très étonnant que la plupart des parents s'en occupent si peu. Pourquoi tant d'inquiétudes sur vos vieux jours pour accumuler des trésors sur la tête de cet enfant chéri ? Occupez vous de votre vivant à l'enrichir de sagesse & de mœurs ; & si vous y avez réussi , fermez les yeux tranquillement , persuadé qu'avec

la dixième partie de votre fortune il vivra plus riche & plus fortuné que vous ; c'est ce dont on aura encore long-temps peine à se persuader. Quintilien a peint & déploré cet aveuglement avec son éloquence ordinaire. Ensuite Montagne avec sa noble naïveté a pénétré dans les détails. Locke les a imité & enrichi ; un Auteur moderne les a défigurés.

L'expérience la plus consommée, & puisée dans l'usage de toute les sociétés, un fond naturel de probité, un attachement raisonné à la religion, voilà trois qualités sans lesquelles un homme ne réussira jamais à traiter même spéculativement de l'éducation morale. Nous sommes empoisonnés de fausses éducations, comme nous le sommes de prétendus donneurs d'éducation.

57
CAPITRE DEUXIEME.

Du peu de Connoissance de soi-même.

DE toutes les connoissances humaines, il n'en est point de plus recommandable ni de plus généralement récomandée que celle de soi-même; c'est ce donc tout le monde convient. Rien de plus ordinaire que d'entendre dire, même par les plus ignorans; premièrement, connois toi toi-même; c'est néanmoins de toutes les connoissances, celle dont on fait aujourd'hui le moins de cas.

Un Monarque intelligent connoit toutes les parties de son vaste empire, en divise les ressorts, en balance tous les mouvements; mais il ignore d'où part un accès de colere qui le met pour un instant au rang d'un homme très ordinaire. Il ne peut rendre raison d'une colique prête à le renverser de son trône, & souvent il ignore jusques aux noms des troubles les plus légers qui menacent de désoler son existence.

Ce Général a gagné vingt batailles dans lesquelles il eût pu obtenir une fin digne de sa renommée; une débauche dont il n'a pas connu

la conséquence le fait mourir, comme un homme de la lie du peuple, & lui fait regretter amèrement de n'avoir pas été la proie d'un boulet de canon.

Ce sçavant connoît tout le globe dont il a même entrepris de mesurer l'étendue ; un mal au doigt, que son jardinier auroit sçu connoître & guérir, termine, en peu de jours, ses voyages intéressants & sa vie sçavante.

Un homme de lettres prend, pendant quinze ans, des poudres qu'il ne connoît point, pour une maladie qu'il connoît encore moins ; & une Académie célèbre qui a gémi de son aveuglement, trouve, après sa mort, qu'il ne la doit qu'au poison lent contenu dans ces poudres.

Enfin une femme d'esprit rassemblant chez elle des hommes du plus rare génie, parle tous les jours à son Médecin des infirmités de sa chienne, & prend habituellement à son insçu, & sans sçavoir pourquoi, les fameux grains de vie.

Ces exemples ne sont pas rares ; voilà sans doute une erreur bien déplorable & j'ose dire flétrissante pour l'humanité ; étudier, s'intéresser à tout ce qui est hors de soi, s'ignorer & se négliger soi-même, tel est le lot des trois quarts & demi des hommes.

Il est évident que si on pouvoit remédier à ce dégoût qu'on a si généralement pour la connoissance de soi-même, on trouveroit par là l'antidote de presque tous les maux qui nous désolent, & on rendroit à l'humanité une existence plus longue, plus ferme & plus agréable. Car si le plus grand nombre a cette connoissance qui ouvre la porte à une infinité d'autres aussi agréables qu'utiles, il seroit facile d'éclairer, de soulager même le plus petit qui l'auroit négligé.

On passe, ainsi que je l'ai fait voir dans le Chapitre précédent, les 18 ou 20 premières années de sa vie à apprendre un peu de latin & de grec, à diviser & figurer un discours, à résoudre un problème, & faire un argument en forme.

Je voudrois que, sans avoir négligé les choses, on eût sur-tout instruit ce jeune homme à se juger lui-même. Au lieu d'avoir tous les vices qu'on peut avoir déjà acquis à cet âge, il en auroit toutes les vertus, il seroit religieux; car il sçauroit, autant qu'il est possible aux intelligences bornées, toutes les relations augustes de son être avec l'Etre suprême; tempérant, car il connoitroit physiquement à combien de désordres la Nature humaine est exposée par les vices contrai-

res ; bon citoyen , puisqu'il seroit évidemment convaincu de la nécessité de l'ordre & des effets excellents qui en résultent pour la félicité publique, essentiellement liée avec la sience ; tranquille & honnête dans ses passions, dont on l'auroit sans cesse formé à user avec cette modération, qui les rend si délicieuses pour celui qui en connoit les justes bornes.

Enfin il auroit appris à juger & par là même se trouveroit en état de faire les progrès, les plus rapides dans les sciences plus brillantes & moins utiles. En effet le jugement est la science de toutes les sciences ; mais cependant celle de très peu de sçavants, qui selon Sénèque apprennent & savent parler les langues de ceux qui les ont précédés, sans avoir le temps de penser ni de parler par eux-mêmes. Tel a lu tous les Auteurs anciens & modernes & est en état d'en rapporter les plus beaux traits, qui n'a pas encore pensé à en juger, ou eu la capacité de le faire. Sa mémoire sans doute est chargée d'une infinité de connoissances ; mais son esprit est vuide de jugement. Il n'est pas question de parler, continue Sénèque, mais il faut gouverner c'est à dire juger. *Non est loquendum, sed gubernandum.*

Ce Sçavant qui a perdu sa santé, dès sa jeunesse, par des études forcées & qui dans un âge

plus mûr continue à la ruiner encore par des veilles mal dirigées; envoyez-le commander une armée, rémédier aux troubles d'une Ville ou d'une Province; employez-le enfin dans les extrémités facheuses où une tête bien organisée & utilement meublée vaut mieux que des soldats. Ne vous attendez point à trouver en lui un Archimède capable d'étonner & confondre les ennemis, par les inventions les plus extraordinaires, ni un Socrate brave, tranquille & intelligent dans les combats, ni un Cicéron apaisant la sédition de Rome, ni un Caton maintenant la liberté Républicaine, au milieu des factions les plus importantes, ni un Lucullus, passant rapidement de la contemplation philosophique à la tête d'une armée, où il montre plus d'habileté & plus de jugement, que les Généraux qui avoient porté les armes & commandé dès leur jeunesse (a). Les anciens Perses étoient bien persuadés que la connoissance de soi-même étoit le principe de toutes les autres, & l'unique fondement d'un Gouvernement heureux en toute chose.

Ainsi celui qui par le droit du sang devoit un jour les gouverner étoit, à l'âge de 14 ans, déposé entre les mains de 4 Gouverneurs, qui en

(a) Essais de Montagne.

TRAITÉ DES ERR. POPUL.

répondoient à l'Etat & n'avoient d'autre emploi que celui de le rendre religieux; vrai dans tous ses jugemens, maître de ses passions, & brave: je pense que celui qui devoit l'instruire à être brave, étoit fort inutile; car la bravoure a-t-elle jamais manqué à un homme religieux, vrai, & maître de ses passions? Il est aussi digne de remarque que dans le nombre de ceux qui étoient préposés à une éducation aussi précieuse, on n'y voit point de Médecins. On en trouve la raison dans l'histoire même de ces anciens peuples. Le Prince dont on commençoit l'éducation de l'esprit à quatorse ans, avoit, à cet âge, le corps formé, & jouissant d'une santé robuste. On ne soupçonnoit pas que dans la suite, elle pût éprouver aucune variation dans un homme, qui n'avoit d'autre efforts à faire que de se bien connoître, & de se rendre vertueux. En effet, c'est entrer alors dans une carrière de santé qui bannit pour jamais les variations & les tristes vicissitudes, qu'exigent les secours de l'art. De tempérant par éducation, on continue à l'être par raison; & les passions développées & arrêtées dans leur justes bornes, ne laissent point à l'ame ces impressions douloureuses qui fatiguent le corps, ou ces desirs vains qui épuisent l'imagination, en jettant tout le système nerveux dans un désordre & une irritation,

qui fait le deshonneur des sciences vaines, & le supplice de ceux qui s'y sont épuisés; ce sont celles qui ont dégradé les mœurs & la santé.

Les Grecs cessèrent d'être sains & vertueux, quand ils devinrent sçavants, dit Sénèque. Tandis que ceux d'Athènes avoient le privilège de donner des Orateurs, des Poètes, des Peintres, des Musiciens & des Sculpteurs; Sparte méprisant la vanité de toutes ces connoissances, & ne faisant cas que de celles qui mènent à la vertu de l'ame & à la santé du corps, donnoient des hommes robustes vrais & généreux, des Législateurs & des généraux invincibles. A Athènes on parloit éloquemment des Dieux; à Sparte on les craignoit. A Athènes on voyoit des Médecins fameux, à Sparte on n'en connoissoit pas le besoin. Là on défendoit avec autant de subtilité, que d'énergie les droits des citoyens; ici les droits sacrés n'étoient jamais violés. A Athènes enfin on exerçoit en mille façons l'esprit & la langue; à Sparte l'ame & le corps. Je laisse à juger lequel de ces deux peuples a été le plus riche en connoissances, & le plus fortuné.

Ce que nous conservons encore de bon & de vrai, nous vient des mœurs Lacédémoniennes: mais combien ce bon & ce vrai sont-ils offusqués par les mœurs Grecques, que nous avons non seule-

ment trop bien conservées, mais sur lesquelles encore nous avons infiniment renchéri: de sorte que nous sommes aujourd'hui plus empoisonnés, que jamais de leur vaines Sciences, de leurs arts inutiles & dangereux, de leurs sophismes & de la corruption de leurs Mœurs.

Il n'est pas possible d'être heureux, sans être vertueux. Je ne crois point qu'il existe au moins réellement une philosophie assez monstrueuse pour nier ce principe. Il n'est pas moins vrai qu'on ne peut être vertueux sans la connoissance de soi-même.

Ainsi un Médecin n'est pas moins fondé qu'un Orateur Chrétien à inviter les hommes à la vertu. Si vous êtes sobre, vous jouirez d'une santé robuste & vous en jouirez long-tems. Si vous êtes juste & vrai, vous aurez la paix avec tout le monde & jouirez de cette heureuse tranquillité, si propre à fortifier la santé. Si par quelques événements extraordinaires auxquels il semble que quelques honnêtes gens sont destinés, on trouble votre repos; ce seront des orages d'une trop courte durée pour troubler essentiellement votre vie. Enfin si vous chérissiez l'ordre, rien ne portera le tumulte dans votre existence. L'empressement avec lequel on se porte à acquérir des connoissances étrangères à celle de soi-même, devient assez commu-

communément le principe d'une mauvaise santé, parce que outre que cette étude est par elle-même très fatigante, on y observe ordinairement une mauvaise méthode, qu'on a puisé dans l'éducation & dans laquelle on continue quand on devient son maître. Dites à cet homme de Lettres, qu'il convient à sa santé qu'il quitte pendant quelques jours les études; cela ne se peut, vous répondra-t-il; je dois finir cet Ouvrage; le public l'attend. Un autre, c'est un discours qu'il doit prononcer tel jour. J'en trouve un troisième plus raisonnable; il consent à tout, & conçoit qu'il pourra penser & méditer plus agréablement encore en se promenant, qu'en restant tristement enfoncé dans son Cabinet. Ce dernier prononcera au jour marqué, avec autant de force que de facilité, un discours qui fera tout entier le fruit de sa méditation. L'autre accablé sous le poids des pensées des autres, qu'il a mal digérées, ou manquera de forces pour parler, ou répétera sans ordre & avec peine des morceaux qui ne sont point de lui. Un habile Comédien peut bien donner de l'ame aux pensées des autres, jusqu'à nous en faire oublier pour un moment les Auteurs: cela se fait à l'aide des interlocuteurs, & parce que nous nous disposons & nous prêtons volontiers au prestige de l'illusion. Mais un Orateur, tel bon Comédien

qu'il puisse être, & tel bien disposé qu'on puisse être en sa faveur, n'en imposera jamais aux connoisseurs, en débitant des oracles qui ne sont pas de lui. S'il a pris tout son discours ailleurs, quel travail pour en charger sa mémoire & quelle honte, quand un mauvais plaisant fera voir l'instant d'après, ce magnifique discours imprimé depuis plus de vingt ans.

Si aux phrases des autres il a eu l'adresse de coudre quelques unes des siennes, il trouvera encore quelqu'un qui décomposera la pièce, & après avoir rendu à chaque Auteur les morceaux qui leur appartiennent, prouvera que ce qui en reste ne méritoit certainement pas ni d'être dit ni d'être entendu.

Comme c'est donc le plus sûr d'étudier par méditation, c'est aussi le plus avantageux pour la gloire de l'homme de Lettres, qui se montre en public, & le plus salutaire pour sa santé, puisqu'il exerce l'esprit & le corps en même tems. Les anciens Philosophes lisoient peu, écrivoient encore moins; mais ils méditoient beaucoup & prononçoient des oracles. On peut sans deshonorer la littérature de nos jours, les proposer pour modèles de connoissances & de méthode pour les acquérir. Bien des valétudinaires qui aiment les sciences, pourroient encore long-temps

Prolonger leurs études & leurs emplois, & soutenir l'éclat de leur renommée, seulement en changeant de méthode, & quelquefois aussi d'objets. Quel livre précieux que celui qui donneroit des règles certaines à ce sujet, & qui feroit, dès la jeunesse même, prendre des moyens d'arriver à des connoissances vaites & utiles logées dans des hommes aussi sains de corps que d'esprit. Cet ouvrage est encore tout entier à désirer, malgré le nombre trop grand de ceux que nous avons déjà sur cette matière. Ici ce sont des faidaïses & des puérilités révoltantes : là des anciens Philosophes ridiculement rhabillés : par tout des excès d'imagination ou d'imitation, qui, bien loin de nous mener au but, nous en éloignent. Ainsi, non seulement on étudieroit sans altérer sa santé ; mais encore on apprendroit une infinité de moyens de la conserver & de la réparer.

Il est humiliant pour les hommes, & fut tout pour ceux qui ambitionnent de s'élever au dessus des autres par leurs connoissances, d'être moins instruits de ce qui leur convient, que les animaux qui leur sont à tous égards si inférieurs. Le chien (a) distinguera dans des milliers de *gramen* celui qui est le plus propre à le gué-

(a) Essais de Montagne.

rir: la chevre sauvage connoîtra dans le *dictame* le beaume qui convient à la guérison de ses bleffures; La tortue trouvera dans l'origan le contre-poison de la vipère; l'aigle fçaura entretenir fa vue perçante par l'usage du fenouil; & l'Eléphant enfin, pour ne pas accumuler tant d'autres exemples, aura l'adresse d'arracher de son corps & de celui de son maître, les traits qu'on leur aura lancé; & ce fçavant homme, Roi des animaux & qui souvent a assez d'orgueil pour s'estimer tel parmi ceux de son espèce, mourra faute des secours souvent bien légers par lesquels il pourroit encore vivre. Pense-t-il donc que les vaines connoissances dont il s'est enrichi empêcheront fa fibre de se dessécher. *Illiterati num minus nervi rigent*, demandoit horace *Epist. 8. 17.*

Concluons donc de tout ceci avec le même poète (a) qu'il n'y a de sage & d'heureux dans ce monde que celui qui a trouvé la sagesse & le moyen de connoître ce qui doit le maintenir dans une bonne santé.

Uno minor est Jove dives.

Precipue sanus.

Pour ce qui concerne la sagesse, ou plutot

(a) lib. 1. *Epist. 1.*

la connoissance morale de soi-même, j'aurai occasion dans la suite d'en dire tout ce qui convient à mon sujet. Il est question dans celui-ci, des erreurs trop ordinaires dans la connoissance physique. Je les réduis à deux principales: ou ne point se connoître dutout, ou se connoître mal; j'aurai peine à prononcer lequel des deux est le plus funeste. Expliquons ces deux propositions.

On ne se connoit point du tout si on ignore absolument les parties dont les liaisons composent l'économie animale; on se connoit mal, si en pouvant nommer ces différentes parties & leurs liaisons, on en ignore les usages. Reprenons: ne point connoître les parties & les liaisons de la composition animale, c'est voyager sans cesse dans des sentiers étroits & raboteux environnés d'abîmes, où un faux pas, l'écart le plus léger, nous fait précipiter. Marcher avec sécurité dans de pareils sentiers, c'est prendre son parti sur la chute immancable qu'on doit faire incessamment; & prendre un tel parti, est le comble de la folie. C'est cependant ce que font la plus part des hommes: aussi leur arrive-t-il de faire, de bonne heure, cette chute funeste, en perdant une santé qui ne revient plus, ou la vie, dans un âge où l'une & l'autre devroient être dans leur plus forte vigueur.

C'est une chose d'expérience, que de cinquante personnes que nous aurons connues, dans une Académie par exemple, à l'âge de dix-huit ans, vingt ans après à peine en pouvons-nous nommer douze ou quinze qui existent encore. Et les cinquante existeroient encore, s'ils avoient appris à se connoître eux-mêmes.

Quoi donc, me dira-t-on, voulez-vous exiger que tous les hommes ou aumoins le plus grand nombre soient ou Phisiciens, ou Médecins? Je répondrai à cela que ce seroit une chose bien à désirer pour la conservation de l'espèce: mais qu'aumoins il n'est pas plus ridicule de proposer dans l'éducation de ceux qui sont nés pour acquérir des connoissances, d'y faire entrer celle-ci, que de vouloir qu'ils soyent géographes, mathématiciens, mythologistes &c. &c.

On ne trouve point ridicule qu'un homme s'instruise d'une infinité de pays où il n'aura jamais rien à faire; qu'il se familiarise avec toutes les divisions des lignes qui composent l'étendue; qu'il loge dans sa mémoire les noms innombrables des Dieux & des Déeses, leurs origine & tous les attributs monstrueux que l'imagination viciée des hommes leur a donnés, & on trouvera étonnant qu'on lui propose de connoître aumoins le mécanisme essentiel de son être;

qu'il se familiarise avec les points & les lignes qui le composent, & qu'il s'occupe sérieusement & de leur origine & de leur usage & de leur destination.

Outre que l'un est beaucoup plus facile que l'autre, poura-t-on disconvenir qu'il ne soit aussi plus raisonnable & plus utile ? Si les Philiciens s'étoient autant appliqués à composer des méthodes & même des jeux pour rendre cette connoissance de bonne heure familière, ainsi que l'ont fait les maîtres, les Rhéteurs, les Mathématiciens, les Géographes, les Musiciens & les Peintres, il est bien certain que les hommes ne feroient pas si neufs, & que beaucoup y feroient fort habiles. La mémoire qui s'en feroit une fois chargée, les retiendrait toujours, parceque les occasions de les y graver de plus en plus existent sans cesse, soit en nous mêmes, soit dans ceux que nous voyons. Il paroît même qu'il existe en nous un penchant très naturel vers cette science. Il est bien fâcheux qu'on l'étouffe dès notre enfance par une foule d'objets trop propres à nous porter tout entiers ailleurs.

Mais enfin nous sommes à cet âge maîtres de nos inclinations & de nos démarches, nous sommes encore assez jeunes pour acquérir de nouvelles connoissances, & profiter encore

long-temps des solides avantages qu'elles procurent. Vous avez assés de tems alors, malgré les fonctions de l'état que vous avez embrassé, pour donner des heures & plusieurs différentes heures à des maîtres de Musique, de Peinture & d'autres arts souvent moins utiles. Croyez-vous, qu'un maître de Philosophie seroit moins amusant & moins intéressant pour charmer le temps de votre loisir ?

Ce morceau d'architecture qui vous étonne ; ces tons mélodieux qui vous enchantent, le coup de pinceau qui vous ravit, ont-ils quelque chose de comparable à cette architecture sublime que vous portez sans cesse avec vous ; aux tons admirables & presque inexplicables de vos fibres, & à ces coups de pinceaux divins qui brillent sur toutes les parties du voile qui couvre ce chef d'œuvre de la nature. Vous raisonnez des uns avec transport, vous devriez rougir de l'ignorance qui vous force à garder sur les autres un stupide & profond silence,

Mais ajoutera-t-on, ces connoissances sont pourtant nécessaires pour figurer dans le monde. Si on fait dépendre la nécessité d'une connoissance des influences nécessaires, qu'elle a sur les agréments que nous espérons en retirer, je soutiens encore qu'il n'y en a point qui nous en procu-

ra plus & qui nous rendra plus intéressans aux yeux des autres que celle de nous mêmes.

Ainsi à tous égards, puisque on ne peut nier, ni la nécessité, ni les avantages sans un aveuglement aussi flétrissant que volontaire, je pense qu'on ne me sçaura pas mauvais gré de commencer non à donner une Méthode, mais à en tracer simplement le plan, pour engager à y prendre goût.

Notre corps est composé de deux sortes de parties; les unes solides; & les autres fluides. Les solides se divisent en parties dures & en parties molles.

Les dures sont les os, les cartilages & les ongles; les molles sont les ligaments & les tendons, les muscles, les membranes, les fibres, les nerfs, les artères, les veines, la chair, la graisse, la peau, la surpeau, qu'on nomme épiderme, les poils & les glandes.

Les os composent toute la charpente de notre corps. Sa partie la plus noble est la tête. Cette boîte osseuse qui ne paroît qu'une seule pièce qui renferme & protège avec force les organes délicats qui nous font penser & agir, est composée de huit pièces différentes engrénées les unes dans les autres, ou étroitement appliquées les unes sur les autres.

La première est l'os du front qui commence à la racine du nez, se termine près de celle des cheveux, où commence une future qui se divise de droit & de gauche en s'engrénant avec les os pariétaux d'une figure quarrée, qui composent les deux parties supérieures des côtés de la tête, au sommet de laquelle ils sont joints par la future sagittale, & s'appliquent inférieurement par une future nommée récailleuse, aux os des tempes, circulaires en haut, & figurant par le bas un petit roc; ce qui leur donne le nom d'os pierreux. C'est dans ce bas que se trouve le conduit osseux de l'ouïe, renfermant quatre osselets nommés à cause de leur figure, marteau; enclume, étrier, orbiculaire.

A la base du crane est appliqué horizontalement l'os sphénoïde; & au milieu de celle du front est l'os ethmoïde qui s'étend jusques à la cavité du nez. L'os qui couvre le derrière de la tête appelé occipital, se termine supérieurement par une suture appelée par sa figure, lambdoïde & inférieurement on y voit un grand trou par où passe la moëlle allongée.

Au visage sont l'os maxillaire supérieur qui forme la plus grande partie de la joue, l'os de la pommette qui en figure la partie supérieure, l'os unguis à-peu-près de la figure d'un ongle, cou-

ché près de l'orbite à l'entrée du nez. L'os du palais situé à sa partie postérieure; le vomer qui forme la partie inférieure de la cloison du nez, & enfin l'os maxillaire inférieur, qui, ainsi que le supérieur, contient quinze ou seize dents, dont quatre sont appelées incisives, deux canines, & dix ou neuf molaires.

La tête est portée principalement par une colonne composée de vingt-quatre vertèbres dont sept forment le col; douze, le dos, qui forment le derrière de la poitrine, dont le devant est composé de vingt-quatre os courbés en demi cercle, & d'un os plat qui en couvre la partie supérieure, & s'étend en angle imparfait jusques au creux de l'estomac où il prend le nom de cartilage xiphoïde; les cinq dernières vertèbres appartiennent aux lombes.

Cette colonne vertébrale va se joindre au bassin, & se repose sur le croupion ou *os sacrum*, qui avec le coccyx forme la partie postérieure. L'os supérieur de chaque côté donne le nom aux os des isles, ou hanches, les inférieurs s'appellent *ischion*; l'os pubis forme le devant du bassin.

Les os des extrémités sont plus nombreux mais aussi plus apparents & par conséquent plus faciles à retenir. L'omoplate qui est plat, triangulaire, commençant à la première côte, & finissant à la septième.

La clavicule est située entre l'omoplate & le sternum.

L'os du bras appelé *humerus* est seul; commence à l'omoplate dans la cavité duquel sa tête est placée, & se termine à l'avant-bras dont les deux os appelés l'un le coude, l'autre le rayon, sont unis en forme de charnière à l'os du bras & se terminent à la main qui est composée de trois parties.

Le poignet, appelé carpe, est composé de quatre os supérieurs & quatre inférieurs très irréguliers. Ils représentent une grote à-peu-près quadrangulaire dont l'attache commence au second os de l'avant-bras. Ils sont restés long-tems sans nom jusqu'à ce que *Lycerus* leur en a approprié d'analogues à leurs figures & à leurs usages.

Après les os du poignet, viennent tous ceux de la main jusqu'aux premières phalanges des doigts. Cette seconde partie de la main, appelée métacarpe, est composée de quatre os; le premier a sa base au second os du second rang du poignet en prenant vers le pouce, & finit à la première phalange du doigt indice. Le second soutient le doigt long, le troisième le doigt annulaire, & le quatrième le petit doigt.

Chaque doigt a trois os appelés phalanges &

ils ne diffèrent que pour la longueur & la grosseur, si on excepte le premier os de la phalange du pouce qui ressemble plutôt aux os du métacarpe qu'à ceux du doigt.

En passant des extrémités supérieures aux inférieures, on trouve à la cuisse un seul os appelé fémur, le plus long & le plus gros de tout le corps, d'une figure cylindrique & un peu courbe au milieu, articulé par en-haut avec l'os innominé, & en-bas avec le tibia, tourné en dehors par le haut, & par le bas en dedans.

Le tibia est un des grands os de la jambe. On en compte deux autres, sçavoir la rotule & le péroné. L'os tibia est triangulaire, articulé par en-haut avec les condyles de la cuisse, & par en-bas va se joindre à la rotule attachée à sa tubérosité par un ligament gros & fort.

L'os de la rotule ressemble à une chataigne & a en épaisseur la moitié de sa surface.

Le péroné est un os long, articulé supérieurement avec la facette inférieure de l'ongle du tibia, & par le bas, en partie par sa face cartilagineuse avec l'échancrure latérale du tibia, & en partie avec le premier os du pied qui est de trois parties comme la main.

La première appelée tarse, est composée de quatre os principaux & de trois petits. La seconde

qui va jusques à la racine des doigts appelée métatarse, à cinq os qui forment ensemble une espèce de grille. On pourroit y compter deux osselets appelés sésamoïdes qui appartiennent au pouce. La troisième commence à la racine des doigts que l'on appelle orteils qui, excepté le pouce qui n'a que deux os, ont chacun trois os ou trois phalanges, mais plus petites que les doigts de la main. On remarque aussi dans leurs articulations des osselets infiniment plus petits qu'au gros orteil.

Les ongles sont des lamelles dures & transparentes, intimement appliquées les unes sur les autres, & prenant leur substance des mamelons nerveux de la peau qui se durcissent, à mesure qu'ils gagnent les extrémités.

Excepté les dents qui sont comme des chevilles enfoncées dans les alvéoles, tous les os se tiennent ou par engrènement, ou par charnière, ou par application.

Les cartilages, moins durs que les os, en garnissent & soutiennent les extrémités, pour en procurer les mouvemens divers auxquels ils sont destinés.

Aux ligaments commencent les parties molles des solides de notre corps. Moins durs que les cartilages, ils donnent aux os un nouvel appui

qui en facilite les mouvemens , ainsi que les tendons, qui font un assemblage très dense de l'extrémité des muscles , qui plus déliés & capables d'extension & de contraction, perfectionnent l'exercice de tous les membres.

Les membranes , composées de fibres ferrées & régulièrement entrelassées , tapissent la surface des os , où elles prennent le nom de périoste , & les cavités intérieures du corps où elles conservent le nom de membranes. Elles font d'un sentiment exquis.

Les fibres font des filets élastiques très fins qui entrent dans la composition des muscles : toujours prêts à se racourcir à la plus légère impression de l'ame , ou du corps , & qui ne s'étendent jamais sans lassitude , ou sans douleur , quoiqu'elles soient par leur nature capables d'une très grande extension,

Les nerfs font des filets longs , poreux , blancs & creux , partant du cerveau & de l'épine & se distribuant à l'infini dans toutes les parties même les plus imperceptibles de tout le corps , où ils donnent le sentiment & le mouvement.

Les artères font deux canaux creux , composés de plusieurs tuniques , qui se reserrent & se dilatent sans cesse , prenant leur origine , l'une dans le ventricule droit du cœur pour porter le sang au poumon ; pour quoi elle est nommée pulmo-

naire; l'autre appelée aorte, distribue le sang dans toutes les parties du corps. Les veines d'un tissu moins solide que les arteres, en font une continuation & rapportent au cœur le sang qu'elles en ont reçu.

La chair est un tissu de fibres, de vaisseaux, & de nerfs.

La graisse est un composé de plusieurs enveloppes qui en ont une commune nommée membrane adipeuse; elles contiennent un suc huileux dont l'usage est en partie d'entretenir la souplesse des muscles.

La peau est une membrane poreuse, élastique, toute composée de fibres, de nerfs & de vaisseaux.

L'Epiderme ou surpeau est un voile extrêmement délié & fin, mais ferré & fort, disposé en petites éminences & lignes spirales, plus épais, où la délicatesse du tact est moins nécessaire, se réparant facilement.

Les poils sont des filets creux, cylindriques, naissant de la graisse des mamelons de la peau, & perçant l'épiderme. Ils acquièrent une longueur très considérable tels que les cheveux. Les glandes sont des petits corps mols, d'une substance granuleuse, qui leur est propre; couvertes d'une membrane & contenant des cavités
pro-

propres à perfectionner la limphe, ou à séparer du sang certaines liqueurs.

Voilà en peu de mots le canevas des connoissances nécessaires de la première composition de notre corps, que j'ai nommé solide.

Il en est une autre qui n'est pas moins importante, ni moins curieuse, qui est celle des fluides. J'entends par fluides toutes les liqueurs qui peuvent entrer dans le sang & s'en séparer. Et par le sang un mélange exact & travaillé de toutes les liqueurs qui circulent dans le corps.

Le chile est le résultat de tous les aliments que nous prenons, & la liqueur première, qui fournit au sang tous les principes dont-il est composé. Il est par conséquent la première production des aliments; blanc, doux & léger, commencé par la mastication, plus travaillé dans l'estomac, & séparé dans les intestins, préparé par les glandes, perfectionné dans le réservoir où il acquiert une légèreté, & une délicatesse qui le fait monter jusqu'à la veine sousclavière gauche, d'où il passe par la veine cave dans le cœur, où il commence son mélange intime avec le sang.

Le sang est un composé d'une infinité de globules rouges & blancs, qui se divisent, & se subtilisent au point, qu'on ne peut se faire d'idée de leur petitesse. Ces globules sont noyés &

portés dans une férosité, & liés par un suc gélatineux, plus ou moins épais.

Toutes les autres humeurs qui paroissent différentes du sang, n'en font que des sécrétions, telles que le suc nerveux; la limphe, la moëlle, la synovie &c. ou des excrétions telles que l'urine, la salive &c. Toutes ces humeurs ainsi séparées, ont des réservoirs propres, d'où après s'être perfectionnées, & avoir servi aux différents usages auxquels elles sont destinées, ou elles réfluent dans la masse du sang, ou elles sortent du corps comme des parties excrémentielles, qui ne feroient propres qu'à en troubler l'harmonie.

Connoître jusqu'au moindre détail de toutes les parties solides & fluides de notre corps telles que je viens d'en indiquer un précis. C'est se connoître mal, si on en ignore les liaisons, les rapports & les usages. Ainsi quelqu'un connoitroit mal la tête d'un homme, s'il ignoroit la construction du cerveau, la division de ses hémisphères, de ses lobes, leur valeur, leur figure, leur surface, & leur tissu, dans qu'elle partie se séparent les esprits animaux, celle où ils se perfectionnent, les artères & les veines qui fournissent à ces esprits & les usages auxquels ils servent dans leur ramifications & leurs immenses contours, les productions admirables de la moëlle qui vont

vivifier jusques aux extrémités les plus éloignées, & remontent en filets innombrables dans le même siège d'où ils sont sortis. &c; toutes les causes au moins principales qui peuvent déranger les actions naturelles ou volontaires qui résultent, ou de leurs bonne conformation, ou de l'entretien de leurs accords. On en doit dire autant de la partie antérieure & inférieure de la tête & des autres viscères, entre lesquels l'Auteur de la Nature a établi une harmonie si intime, que le moindre res-
 fort n'en peut être altéré, sans porter plus ou moins de trouble & de desordre dans l'économie animale.

Tel est en peu de mots le canevas de la con-
 noissance phisique de soi-même, d'où résulte natu-
 rellement celle de son tempérament, sur lequel
 on ne peut se tromper, sans commettre, à cha-
 que instant, les fautes les plus essentielles.

Mon Médecin connoît mon tempérament, di-
 sent presque tous les hommes: ne vaudrait-il
 pas mieux que vous le connussiez vous-même?
 Et si vous vous étiez bien étudié, qui pourroit
 le connoître plus sûrement que vous? C'est une
 science presque toute de sentiment; pouvez-vous
 donc sur une affaire de cette conséquence & que
 tant de circonstances, qu'un Médecin ignore, sont
 si souvent varier, pouvez-vous, dis-je, vous en
 rapporter pleinement à des étrangers? Ceux qui

vous disent, tranquillisez-vous à présent; je connois votre tempérament, feroient bien mieux de vous inviter à vous conduire de façon à vous en faire un bon, à vous en procurer les moyens, & à solliciter continuellement vos propres lumières, pour les éclairer sans cesse sur ce tempérament qu'il est si intéressant qu'ils consultent, qu'ils suivent, & qu'ils ménagent.

Point de jactance dans notre Art; aucun ne demande plus de modestie & de crainte dans son exercice par les variations actuelles qui dérangent les spéculations les plus satisfaisantes, & qui nous ont paru les plus lumineuses. Vous avez été goutteux pendant vingt ans, cette goutte s'évanouit & vous jouissez d'une santé dont vous favez toutes les délices; mais au bout d'un an ou deux, une néphrétique des plus violentes & dont vous n'avez jamais senti la plus légère atteinte vient vous assaillir; les remèdes qu'on va vous administrer pour cette néphrétique qui en ont guéri mille autres, vous couchent en vingt-quatre heures sur le lit de mort. Devoit-on oublier que votre constitution essentielle étoit d'être goutteux, & que dans cette néphrétique vous l'étiez encore.

Je regarde donc non seulement les variations qui dérangent le tempérament comme un obsta-

de très difficile à vaincre; Mais je crois encore que le tempérament même le moins sujet aux variations laisse encore bien des ténèbres à pénétrer, avant de pouvoir en établir le caractère. C'est une affaire presque toute d'expérience & de sentiment; qui pourra mieux en juger que nous-mêmes; & qui peut mieux en distinguer les vraies ou les fausses nuances?

Les règles qu'on peut donner à ce sujet sont certaines en elles-mêmes; mais l'application en est malheureusement si douteuse! On sçait les qualités qui établissent tel ou tel tempérament; mais sçait-on bien à quel degré ces qualités se trouvent dans tel ou tel individu?

C'est donc l'erreur la plus grossière & cependant très générale de n'être point assez attentifs sur nous-mêmes, pour suivre au moins les marques les plus essentielles qui distinguent notre tempérament de celui d'un autre.

Nous en connoissons quatre principaux. 1^o Le bilieux qui résulte de la chaleur & de la sécheresse.

2^o. Le sanguin où dominant le chaud & l'humide.

3^o. Le mélancolique, composé du froid & du sec.

4^o. Le phlegmatique où séreux dans lequel le froid & l'humide paroissent dominer.

Les bilieux se connoissent à leur chair maigre & dure, à la grosseur des veines, à la force & la vivacité du pouls, à la rudesse & la sécheresse de leur peau, & à la quantité de poils noirs dont elle est couverte; leur esprit est vif, & s'agite sans cesse, prompts dans leurs jugements, opiniâtres, impérieux & colères.

Les mélancoliques ont la peau lisse, polie, brune, parsemée de poils noirs. Le pouls est dur & fort, mais lent, avec un peu d'embompoint. Ils sont colères, mais avec réflexion, susceptibles de crainte & de tristesse, & disposés à la vengeance; leurs passions, pour être moins vives, n'en sont que plus à craindre. Car ils ont l'esprit juste, capable d'établir, de concevoir de grands moyens, de vastes projets, & de les exécuter.

Les sanguins ont une peau blanche, semée de poils bruns ou blonds, sur leur teint brillent la fraîcheur & le coloris. Leur pouls est libre, égal & modérément élevé: leurs chairs ne sont ni molles ni fermes, leurs vaisseaux sont larges & éminents; leurs muscles faciles aux mouvements, exemts de fortes passions, incapables de grandes vertus, sociables, bons, gais, francs mais légers.

Les phlegmatiques ont le pouls lent, petit & profond, les veines étroites & enfoncées, la peau blanche, unie & semée de poils blonds ou cha-

tains & fins. Leur chair est molle, grasse & élevée, ordinairement sujets à la pituite & à ses incommodités : paresseux, ils ont beaucoup de passions, lents à concevoir, incapables d'exécuter, & aussi peu propres aux grandes vertus qu'aux grands vices.

Voilà les principes généraux pour distinguer les tempéraments ; mais que deviennent ces principes, quand par leurs conséquences que j'ai suivies exactement, cet homme, par exemple, que j'ai jugé sanguin a, suivant les circonstances, les qualités du bilieux, & dans d'autres, celles du mélancolique & ainsi des autres, *vice versa* ?

Je dois avouer que les confusions de tempérament regnent beaucoup parmi les hommes, & que j'en connois plus, à qui on ne peut en assigner un de caractère, qu'il n'y en a dont on peut dire avec vérité qu'ils sont bilieux ou sanguins, &c. &c. De sorte que je me crois fondé à dire que les tempéraments varient autant parmi les hommes que leur figure, quoique celle-ci soit souvent trompeuse. Plût à Dieu que ceux-là fussent aussi apparents, & faciles à reconnoître ! D'où je conclus encore une fois que l'homme qui éprouve, sans cesse par sentiment, les qualités dominantes de son corps & de son ame, peut seul juger de son tempérament, & en distinguer,

autant qu'il est possible, le caractère essentiel.

Mais alors encore il se connoitra mal, si, en conséquence de ce caractère déterminé, il n'embrasse le genre de vie qui lui est propre. Ce bilingue, par exemple, qui se connoît tel, & qui se livre à tous les métiers échauffans, aux boissons spiritueuses, aux exercices du corps & de l'esprit qui enflamment le sang, se connoît très mal : au moins agit-il comme celui qui ignore absolument son tempérament, & ainsi des autres.

Voilà une erreur des plus funestes ; on se laisse aller, dit on, à son tempérament : c'est à dire qu'on suit aveuglément tout ce qui y est contraire. Ainsi, pour dernier exemple, mais qui sera plus sensible parce qu'il est plus commun ; ce phlegmatique devrait être dans un exercice continuel, pour déplacer & dissoudre ces glaires qui l'incommodent, ces viscosités qui obstruent les viscères, pour fortifier ses muscles qui languissent ; il devrait manger peu, boire encore moins ; & vivre, soit pour le choix, soit pour la quantité, dans la diète la plus exacte.

Mais c'est son tempérament d'être paresseux, gourmand, buveur. Il fuit le travail qui lui est contraire, dit il, parce qu'il le fatigue ; il dort pour digérer ; il s'enfonce dans la mollesse pour engourdir ses douleurs ; il s'abandonne enfin pour

parler avec le vulgaire à son tempérament. Celui-ci est le père de tous: souvent formé par l'art, & l'enfant ordinaire de l'opulence & de l'oïfiveté.

Cherchez des phlegmatiques décidés parmi les ouvriers & les soldats. Vous n'en trouverez pas un seul. Le travail donne des vertus aux tempéraments qui en paroissent le moins susceptibles.

Mais que de pituiteux dans le sein des richesses, dans les palais des grands, & à la suite des cours! Ils n'étoient pas nés avec ce triste tempérament. Il n'est que factice dans le plus grand nombre; mais l'habitude l'a rendu comme naturel. Que de travaux pour le changer, que de sagacité pour en distinguer les anciens principes si tristement défigurés, que de force d'ame dans le sujet pour s'élancer hors de l'abîme! Le projet seul en est effrayant. Des années se passent avant d'en concevoir la nécessité, d'autres leur succèdent avant de pouvoir vaincre sa répugnance: & une vieillesse prématurée arrive où enfin on raisonne bien; mais où les forces manquent pour exécuter.

Ainsi on meurt victime de l'habitude ou plutôt du tempérament artificiel qu'on s'est formé soi-même; il est donc décidé que négliger de con-

noître son tempérament, & les choses qui lui conviennent, est une erreur des plus funestes à la santé; & que de se reposer pleinement sur un autre du soin & de la conduite d'une pareille connoissance, c'est le comble de la stupidité.

CHAPITRE TROISIEME.

des Erreurs occasionnées par l'exemple

L'Exemple est sans contredit le poison le plus général & aussi le plus séduisant de la santé. Il se présente à chaque pas, que nous faisons, & on le prend avec d'autant plus d'avidité, qu'il convient à nos inclinations, & qu'il nous est offert trop souvent sous le voile spécieux d'une autorité qu'on adule, ou qu'on respecte.

Une des grandes raisons qui engagent les hommes à s'autoriser de l'exemple, c'est que plusieurs se persuadent que la Médecine est un enchaînement d'expériences dans lesquelles on a fait choix des plus heureuses pour les adopter, dans les mêmes circonstances; que ce n'est point une science mystérieuse dont les arcanes soient précisément réservés aux disciples d'Esculape; que

tous les hommes de bon sens ont droit d'en raisonner, d'en poser les principes, d'en appliquer les conséquences. Les premiers hommes, ajoutent ils, étoient aussi fortunés que nous dans l'usage des choses propres à conserver la santé & à la réparer. Les exemples de ceux qui les avoient précédé, ou qui vivoient avec eux, étoient l'unique fondement de leur conduite: un malade exposé à la vue des curieux rencontroit ordinairement dans leur nombre un libérateur, ou qui avoit su traiter lui-même avec succès une maladie semblable, où pouvoit rendre compte du remède avec lequel d'autres l'avoient guéri. J'avoue que telle est la véritable origine de la Médecine, & qu'elle s'est maintenue telle jusqu'au siècle d'Hipocrate: malheureusement les hommes ont trop bien continué à se guider sur les mêmes principes, sans faire attention aux imperfections sans nombre qui accompagnent nécessairement l'enfance des choses les plus sublimes & les plus respectables. Ils roulent avec opiniâtreté sur le spécieux dont ils se font un rempart, & gardent ainsi toute la vie leurs inconséquences & leurs maux.

Oui la Médecine est une science sublime & mystérieuse, & ceux qui l'envisagent sous un point de vue si facile, se trompent grossièrement. Mille & mille vies d'hommes qui s'en font unique-

ment occupés, n'ont point suffi encore à en développer tous les mystères. C'est l'avou trisie, mais forcé des gens qui s'y appliquent, & je m'assure qu'il n'en est pas un seul qui ne reculât en entrant dans cette vaste carrière, s'il ne détournait la vue de l'océan sur le quel il s'expose, & ne se faisoit continuellement illusion sur la profondeur de l'abîme qu'il ôse fonder; c'est bien le cas d'être trop persuadé que les exemples ne servent presque plus de rien; la grande diversité des maladies du même genre, la variété de leurs symptômes, les faces nouvelles qu'elles offrent sans cesse, la diversité des sentiments & des pratiques de ceux qui nous ont précédé, l'impossibilité de rassembler toutes les nuances & de comparer avec les Auteurs célèbres, qui ont à juste titre mérité notre confiance; dans lesquels nous trouvons tout dans une lecture indéterminée, & chez lesquels nous cherchons, presque toujours en vain les traits lumineux qui doivent nous guider pour le moment; voilà sans doute des difficultés, mais qui ne font que commencer la liste d'un nombre d'autres, trop immenses pour que j'ose entreprendre de les exposer.

Il s'en suivra au moins qu'il n'est pas indifférent de se conformer à la conduite de telle ou telle personne pour sa santé; puis qu'il faut tant de

lumières acquises & réfléchies, qu'on peut presque toujours douter avec fondement, que ceux qui nous donnent des exemples, soient bien en état de se bien conduire eux-mêmes. Ainsi ceux qui feront jaloux de leur santé, se garderont bien de se mouler sur les exemples des autres; car on peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'en général ils ne valent rien, ou parce qu'ils sont en eux-mêmes mauvais, ou parceque étant bons, ils ne conviennent point aux circonstances dans lesquelles on se persuade qu'on peut les suivre.

C'est ainsi que j'ai vu des hommes prendre le lait à l'exemple de tels & tels à qui il avoit fait beaucoup de bien, être obligés de le quitter parce qu'il leur faisoit beaucoup de mal. L'exemple d'un homme devenu frais & vigoureux par l'usage du bain froid, a coûté la vie à plusieurs qui croyoient pouvoir en user avec le même avantage: témoins ces vieux Sénateurs Romains, dont parle Pline, qui victimes insensées de la mode, alloient par air éteindre les tristes restes d'une chaleur usée, dans l'eau glacée. Tel se rendra fort en buvant de l'eau; un autre se rétablira avec du vin pur; celui-ci avec des boissons moyennes; celui là avec beaucoup de boisson & très peu de nourriture; quelqu'autre en mangeant bien & buvant peu. Qui pourroit expliquer les

différentes combinaisons de toutes ces choses, donneroit sans doute un ouvrage très utile, mais immense. L'occasion seule fournit à la pensée d'un homme sage & expérimenté, celle qui convient pour le moment.

Quelle est donc la folie & l'ignorance de ceux qui prétendent assujettir tout le monde à leur régime. C'est sans doute un grand écueil pour la santé que la société de ces personnes qui ont l'air d'être saines, en menant une vie peu réglée, & qui disent à tout le monde: vivez comme moi, je me porte à merveille. L'exemple est surtout redoutable, si, comme je lai déjà dit, il est donné par une personne en autorité.

Un Prince intempérant tue un grand nombre de ses Courtisans: sans mœurs, il changera tous les visages brillans de la Cour, en faces hypocritiques. &c &c. Les parents gourmands verront naître beaucoup d'enfans, & souvent n'auront pas la consolation d'en voir parvenir un seul à l'âge de discrétion: vicieux, leur exemple funeste les aura énervé avant l'adolescence dans laquelle ils auront la douleur de les voir expirer.

Que les parents sobres & vertueux frémissent en pensant que leur exemple ne suffit point à la conservation de la santé & des mœurs nécessaires à la santé de leur famille, qu'il faut encore être

sur du bon exemple de ceux qui les aprochent & auxquels on est forcé , par bien féance , ou par besoin , d'accorder de la familiarité. Domestiques , Gouvernantes , Précépteurs , amis , maîtres , oh que d'Héloïses séduites & perdues par les Abélards ! Tous doivent concourir avec vous par les bons exemples à la conservation morale & physique de votre famille.

Mais quel sera le sort de ces tendres victimes que vous sacrifiez à des mains étrangères , hors de vos maisons , de votre Ville , avant même que la raison les ait foiblement éclairés sur les relations qui existent entre Vous ? Ils vous perdent avant de sçavoir encore pourquoi ils vous ont donné les tendres noms de pere & de mère. Connoissez-vous bien ceux à qui vous les allez confier ? Avez vous bien calculé toutes les possibilités funestes d'une Education purement mercénaire ? Que d'exemples dont vous ne pouvez pas même vous faire d'idée , feront rentrer , après quelques années , vos enfants dans vos foyers , avec une Education extérieure qui n'est autre chose que le voile artificieux d'une infinité de mauvais germes , que vous verrez éclore suceessivement & se développer avec un excès qui désolera votre vieillesse : chatiment trop juste & très ordinaire du peu de tendresse que

vous avez eu pour eux. Il n'est point de raison qui puisse nous engager à ne point éclairer par nous-mêmes l'Education de notre famille. Les affaires ; prétexte trop ordinaire, mais toujours vain ; en est-il une plus importante pour vous dans le monde , que celle à laquelle se rapportent même malgré vous, toutes les autres affaires que vous avez à y traiter ? Biens, honneurs , distinctions , autorité , crédit : tout cela glisse sur vos têtes pour aller se reposer sur celles des vos enfants. Si toute-fois vous n'avez pas négligé la grande & l'unique affaire, qui étoit de les en rendre dignes par vos propres leçons & vos exemples personnels.

De tous les mauvais exemples, il n'en est point de plus pernicieux que ceux que donnent les Médecins. Un homme qui recommande la tempérance, & mange avec excès, fait croire à bien des gens que toutes ses leçons sont un jargon de Médecine. Tel défend les eaux chaudes, qui ne craint point pour lui-même vingt-cinq tasses de thé dans un après-diner. Un autre ne permet pas même un verre de vin, qui ose en boire une bouteille au chevet de son malade ; celui-ci défend le feu qui brule jour & nuit dans son cabinet : celui là , le tabac, dont il fait excès, sans même y penser ; de sorte qu'on
pour-

pourroit lui dire ce qu'on objecta une fois à un professeur de Paris qui foutenoit avec une chaleur digne de l'Ecole, une Thèse contre l'usage du tabac & qui ne cessoit d'en respirer. Aumoins, lui dit l'argumentant, vous devriez mettre d'accord votre nez avec votre langue. On concevra aisément que ces exemples feront encore bien plus séduisants, s'ils sont appuyés par des raisonnements qui les justifient. C'est un piège dont il ne fera guères possible de se sauver, parcequ'on ne se persuadera pas aisément qu'un homme qui est censé faire une étude continuelle du bien & du mal physique, puisse se tromper pour les autres & pour lui-même.

Ceux qui voudront se donner la peine de parcourir l'Histoire de la Médecine, jugeront combien ces exemples étayés de systêmes spécieux, ont fait de maux dans le monde. Tantôt l'excès du chaud a dévoré l'humanité; tantôt celui du froid l'a doucement anéantie. Nous vivons heureusement dans un siècle où les Médecins ne dédaignent plus d'éclairer les malades sur les causes de leurs maladies & sur les indications qu'elles présentent; & où le plus grand nombre des malades a assez de connoissance, quoique superficielle, pour au moins avoir des doutes, & chercher à pénétrer la véritable valeur des choses

qu'on lui prescrit. En ayant indiqué le mauvais exemple comme une source féconde d'erreurs sur la santé, je ne prétends pas corriger les hommes d'en être les infortunées victimes. Après encore mille siècles révolus, devinssent-ils successivement mille fois plus éclairés que le nôtre ; on verra tout ce qu'on a vu depuis que les hommes existent. La plus part des courtisans suivront les exemples des Princes, les enfants vivront comme leurs parents, les disciples épouseront les inclinations de leurs Maîtres. L'homme enfin restera toujours indolent sur son trésor le plus cher dont il abandonnera le dépôt aux leçons & aux exemples des autres. Trop paresseux pour interroger sa raison presque toujours suffisante à lui procurer les moyens de se conserver.



CHAPITRE QUATRIÈME

des mauvaises habitudes

L'habitude est une seconde nature: excuse très favorable pour tous ceux qui veulent continuer à vivre dans leurs erreurs: excuse à laquelle il semble que les gens les plus raisonnables n'ont rien à répondre. Hipocrate lui-même paroît en avoir été ébranlé. Cependant, dit Cicéron, jamais la coutume ne deviendrait victorieuse de la nature, car par elle-même elle est toujours invincible; mais nous avons laissé dégrader notre ame par des ombres, & des songes remplis de folie, par l'oïfivité, la langueur, l'abattement, victimes infortunées des opinions & de la coutume qui nous amolissent & nous corrompent, de sorte que dans la plûpart des accidents qui troublent nos jours, le tribut de la douleur se paye bien plus à l'habitude qu'à la nature. (a) Un riche

(a) Nunquam naturam mos vinceret, est enim ea semper invicta, sed nos umbris, deliriis, otio, languore, defidia, opinionibus, maloque more delinitum animum infecimus. Ciccr. Tuscul.

a la fièvre, de la même douleur qui ne trouble-
 roit ni le repos, ni le plaisir, ni la danse, ni le
 rigoureux travail du paysan robuste; d'où nous
 pouvons raisonnablement conclure que nos habi-
 tudes & les opinions conséquentes sont les ouvriere
 de nos maux, comme elles le sont du bien dont
 nous jouissons. (*b*) Cela est si vrai, que ceux que
 nous croyons communément heureux par l'opinion
 que nous atachons aux avantages dont ils jouis-
 sent, sont, à les considérer de près, dans une
 véritable indigence. (*c*) Il n'est guère plus possi-
 ble à un malade de quitter ses habitudes qu'à cet
 avare d'être heureux avec son argent. L'un ne
 peut comprendre comment on peut vivre sans
 vins, sans feu, sans femmes, sans mêts recher-
 chés, sans chocolat, sans fourures; l'autre ne
 concevra jamais qu'on puisse détacher une légère
 somme de son trésor pour un besoin raisonna-
 ble, ou pour un acte d'humanité. Tout est
 donc opinion parmi les hommes, & d'un princi-
 pe aussi fragile partent nécessairement des habi-
 tudes vicieuses, sources inépuisables des maux
 phi-

(*b*) Ex quo intelligitur non in naturâ, sed in opinio-
 ne esse ægritudinem. ibidem.

(*c*) In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissi-
 mum est. ibid.

phiques & moraux. Cette opinion, disoit l'Orateur Romain; est d'une nature efféminée & légère, également foible dans la douleur & le plaisir; c'est elle qui, quand elle nous a une fois plongés dans la molesse, ne nous permet plus de souffrir la pique d'une mouche. Heureux si nous avons pris l'habitude de commander à l'opinion! Nous aurions bientôt celle de commander à la douleur. (a) Il n'est point de Philosophe qui n'en ait dit autant; & plusieurs nous ont prouvé la franchise de leurs conseils par leurs exemples.

J'ai connu un grand preneur de tabac qui a essayé avec succès d'y renoncer à l'âge de 70 ans; un autre qui jusqu'à près de soixante, avoit passé pour le plus fort buveur des troupes de France; & qui, dès lors jusqu'à quatre-vingt & quelques années n'a jamais bu que de l'eau froide; j'ai vu encore des gens fortunés pousser la délicatesse à son dernier période, qui tombés dans la disgrâce, sont devenus sains & vigoureux
au

(a) *Opinio est quædam effeminata & levis, nam in dolore magis quam eadem in voluptate, qua cum liquecimus, fluimusque molliæ apud aculeum sine clamore ferre non possumus. Totum in eo est ut tibi imperes. Cic. Tuscul.*

au milieu des incommodités & des privations d'ont on n'auroit auparavant osé leur offrir la plus légère idée; de forte que malgré toutes les autorités contraires, je me persuade qu'à tout âge, non seulement on peut, mais même on doit quitter les habitudes essentiellement mauvaises, & j'ajoute qu'on le fera toujours sans danger, quand on s'y prendra avec les précautions convenables. Ce vieillard qui a l'habitude de boire ses deux bouteilles de vin par jour, courra-t-il quelque danger si en diminuant sur sa portion un verre par semaine, on le réduit enfin à une demie bouteille? Il aura alors la juste mesure qui lui est nécessaire pour le fortifier; le surplus est un excès qui le dessèche. Faut-il donc répéter encore que dans l'ordre naturel on ne meurt que de sécheresse? Cette femme qui boit trente tasses de thé, souffrira-t-elle quelque altération, si on diminue cette dose d'une cuillerée par jour? Au bout de trois mois elle sera arrivée, sans y penser, à la quantité qu'elle peut prendre, sans s'incommoder. Je puis assurer avec vérité que j'ai toujours suivi cette méthode avec succès, que j'ai conduit ainsi beaucoup de personnes qui s'étoient faussement persuadées qu'il étoit & dangereux & impossible de renoncer à certaines habitudes & qui s'en sont absolument défaites, sans

que jamais elles en aient souffert le moindre dérangement. Mais ce qui est principalement la cause des mauvaises habitudes, c'est qu'on ne pèse aucune des actions physiques ni morales. On se laisse aller à toutes les erreurs dans les choses les plus ordinaires de la vie. On se fait des goûts, des penchants, des besoins qui prennent ensuite un ton de la nature, qui nous en impose & nous trompe.

Plus les choses sont ordinaires, plus les erreurs auxquelles elles sont sujettes sont nuisibles & constantes. On mange, on boit sans connoître ni les voyes, ni le but de la nutrition. On agit, on se repose, on veille & on dort, sans sçavoir pourquoi; on respire l'air sans le connoître; on laisse aller son ame à la joye, à la tristesse, à la colère, à la crainte, & à une infinité d'autres excès suivant les occasions, en un mot la plus part des hommes sont conduits comme de vrais automates, suivant les causes mouvantes qui donnent du ressort à leurs facultés corporelles ou spirituelles. Cependant l'homme étant composé d'un corps & d'une ame, & l'intelligence lui étant accordée par l'Etre suprême pour choisir ce qui doit pourvoir au bien-être de l'un & de l'autre, il me semble que tout homme devrait sentir que les moyens pour cela ne sont pas indifférents. Le manger

& le boire sont une nécessité humiliante qui nous met au niveau des animaux les plus vils. Nous en faisons un affaire de plaisir & de faste; & d'un acte ordonné pour réparer nos forces, nous les détruisons ou par l'excès, ou par le mauvais choix, ou par l'avidité avec laquelle nous nous y comportons. La nourriture passe rapidement au gofier & de celui-ci à l'estomac, sans avoir effuyé cette première digestion qui doit se faire dans la bouche. Les muscles languissent, les dents uniquement faites pour broyer, se gâtent & se perdent par l'inaction à laquelle elles sont réduites; ce torrent de liqueurs qui découlent d'une infinité de glandes, s'altère, s'épaissit, obstrue, enflamme & abcède les orifices de ses petits réservoirs: que de maux qu'on pourroit prévenir par une bonne mastication, & que d'agréments on pourroit se procurer! Que le beau-sexe, si jaloux de la fraîcheur de la bouche & de l'éclat de l'émail des dents, sache qu'il n'y a point d'art qui puisse lui procurer l'une ou l'autre. Une nourriture saine, bien broyée, & par conséquent pénétrée des sucs salivaires; voilà le véritable opiat pour la fraîcheur de la bouche & la beauté des dents.

Les aliments ainsi avalés descendent dans l'estomac où différentes liqueurs les attendent pour les diviser encore plus; mais ne rencontrant pas

les premiers fucs avec lesquels ils sont destinés à s'unir, ils les pénètrent difficilement. L'air qu'ils renferment, ne peut se développer. La fermentation qui eut été douce & prompte, d'abord lente & accablante, devient ensuite tumultueuse, sans subtiliser les matières. La chaleur est étouffée, les mouvements musculaires sont irréguliers & impuissants, les artères engourdies, le balancement du diaphragme répond à la respiration qui en est singulièrement dérangée, & l'action pressante des muscles hypogastriques affoiblie.

Qu'on ne soit donc plus surpris de tant de mauvaises digestions, ni de voir tant de personnes cacochimes; le chile qui résulte de tant de desordres peut-il être abondant & bien préparé; & étant porté au sang, quels vices ne communique-t-il pas aux humeurs qui s'en séparent pour sortir ensuite de leurs réservoirs & se mêler à un nouveau chile, qu'ils n'auront plus la force de séparer de la masse de la digestion, ni de le perfectionner? Les biles n'auront point cette amertume capable de dissoudre les glutinosités; on ne trouvera plus dans les fucs pancréatiques cette vertu savonneuse qui aide si puissamment le chile à passer dans les veines lactées; ainsi le chile mal préparé arrivera à son réservoir où il gâtera la limphe qui se dégorge avec tant d'abondance & par tant de Vaisseaux

qui lui sont propres, pour se mêler intimément avec lui, & être ensuite porté perpendiculairement contre son propre poids à la veine sous-cclavière par le canal torachique, & delà dans le cœur, où il communiquera ses premiers vices également capables d'altérer les solides trop sensibles à l'impression des fluides indigestes ou corrompus. Ainsi donc tout ce qui entre dans la composition du sang, eau, huile, sel, salive, *mucus*, bile, limphe, & esprits même; tout participe à cette première erreur de la digestion qui consiste à avaler avec avidité des morceaux qui ne peuvent bien nourrir qu'autant qu'ils sont presque digérés dans la bouche, avant de tomber dans le Ventricle.

De cette erreur il est aisé de se figurer toutes celles dans lesquelles on tombe sur la manière de se nourrir. Ces mets salés & de haut goût, ces boissons généreuses qui jamais ne permettront au chile, quelque mutation qu'il subisse, d'arriver à cette douceur & cette finesse qui le rendra propre à sympathiser avec le sang. De-là tant de maladies qui ne sont que des efforts puissants ou foibles de la nature pour rétablir l'harmonie que nous troublons de gaité de cœur. Sans cesse cette nature bienfaisante combat pour nous, & sans cesse nous allumons en nous-mêmes les gue-

res qui la désolent. L'estomac première victime de notre intempérance devient capricieux, foible, douloureux, & enfin incapable de ressort. Les poumons s'offensent, s'irritent, s'enflamment & se dessèchent. Au défaut du ressort de l'air correspondent toutes les imperfections des mouvements du cœur, d'où naissent les angoisses ou palpitations trop communes & auxquelles jamais d'autre spécifique qu'un régime sage n'aportera de remède, quoi qu'en disent les magnifiques promesses des Empiriques. De-la aussi l'influx irrégulier des esprits qui répondent trop parfaitement aux vices d'un sang, & d'une lymphe incapables de les créer & de les réparer. De-là enfin les ébranlements ou l'atonie de tout le système nerveux. Tels sont en général les tristes effets qui résultent ou de l'avidité, ou de l'excès dans la quantité & la qualité des aliments.

Mais il en est d'autres encore, en supposant que toutes les digestions soient bien faites, sur lesquelles il est important de faire quelques réflexions. Le chile intimement uni au sang par différentes circulations, doit diminuer à proportion de ce qu'il augmente, sans quoi, semblable à un torrent, il romproit les puissantes digues que la nature lui oppose sans cesse. Il ne faut donc négliger aucuns des moyens qui facilitent l'expulsion,

ou d'un superflu des bonnes humeurs, ou des matières qui en réfluant dans la masse, pourroit la corrompre. Les deux principaux que la nature nous indique, sont le repos & le mouvement. Il paroît singulier que deux actes si opposés en apparence puissent tendre au même but. Mais c'est ici encore que les erreurs abondent. Un sommeil doux & paisible dans un homme sain, le purge par une transpiration insensible d'une grande partie du poids qui l'opprime infailliblement, s'il n'en est régulièrement déchargé.

Ce même sommeil procure encore des avantages qui ne sont pas d'une moindre conséquence pour la santé. Il tranquillise l'ame, restaure les esprits, fortifie le corps, & rafraichit toutes les liqueurs destinées à lubrifier les parties. Je ne dirai point en combien de façons on se prive de tant d'effets salutaires qui opèrent une bonne santé. Il faut tant de conditions pour bien dormir. Veiller le jour, se reposer la nuit, entrer au lit avec un corps léger & une ame calme, n'être point trop couvert & garder toujours le même lit. Que tant de gens qui ne dorment point, ou qui dorment mal, fassent à présent le compte de tant de fautes qu'ils comettent à ces différents égards; qu'ils cessent de gronder leur Médecin, parce qu'ils ne dorment point comme

ils le desirent; ce n'est point notre affaire; c'est uniquement la leur. Réglez votre nourriture, vos boissôns, vos exercices, vos passions & l'heure de votre sommeil sur les conseils que nous vous donnons tous les jours; & bientôt vous sentirez les douceurs de ce sommeil que vous nous demandez sans cesse, comme à des Dieux capables de créer une autre nature, & que cependant aucun remède de notre Médecine ne vous procurera jamais.

Le mouvement n'est pas sujet à moins d'erreurs que le repos. Il est naturel à l'homme, puisque tous ses organes sont disposés & proportionnés pour une infinité de mouvements; il lui est par conséquent nécessaire; l'expérience nous apprend que trop de repos appesantit aussi bien les facultés du corps que celles de l'ame, tandis qu'un exercice modéré donne de l'activité aux premières & autant de force que de légereté aux secondes. Il divise les matieres qui formeroient un poids incommode & souvent douloureux sur les ligaments & les muscles, les dispose admirablement à être chassées par la transpiration, & font place à de nouveaux sucs, propres à les lubréfier & à les rafraichir. Mais comme les hommes sont naturellement excessifs, ils se tiennent plus difficilement dans le milieu, à ce sujet qu'à aucun autre. Ce-

lui qui est fatigué par l'exercice, tombe dans l'excès du repos; & l'homme rendu fort par le travail, abuse facilement de ses forces. D'autres se tiennent à un seul exercice qui favorise seulement quelques parties du corps & laisse l'autre dans l'inaction. Ceux ci s'exercent quand il faudroit se reposer, ceux là se reposent quand il faudroit s'exercer; je ne fais par quels conseils, j'ai vu dans certaines villes tant de gens trotter à cheval immédiatement après le diner. C'est l'histoire des enfants qu'on fait cruellement sauter après après avoir mangé la bouillie.

Les mouvements qui n'exercent qu'une partie du corps sont, celui du cheval & tous ceux qu'on exécute sur une chaise: le chant, la déclamation &c. sont aussi de ce nombre. Ceux qui exercent tout le corps sont, la chasse, les armes, la danse, la peaume, la promenade à pied, la boule, le volant, le billard, le colff, &c. Mais qu'on se resouviene qu'il y en a qui conviennent mieux les uns que les autres à certains sujets, & qu'ils doivent toujours être assaisonnés de cette sage modération qui peut seule procurer les merveilleux avantages que nous en attendons. Les trois quarts des maladies viennent d'une transpiration arrêtée. En vain chechera-t-on dans la pharmacie un remède à ce mal; il palliera quelques

inconvéneins, mais le spécifique fera toujours l'exercice proportionné aux circonstances & à l'état du malade. Je ne parle ici que des désordres causés par les excès phisiques. Car quel est l'insensé qui osera promettre des remèdes à la transpiration arrêté par le tumulte des passions de l'ame? C'est ici que notre art se désole, que les malades nous confondent, que leur obstination & leur mauvaise humeur nous désespèrent. L'excès de la colère & de la joye portent les globules & les esprits avec un désordre si violent & si tumultueux, que les viscères gorgés dans un instant, interceptent le mouvement, & nous donnent la mort; l'excès de la tristesse & de la crainte produit la même tragédie, par une opération toute contraire.

Ayons donc de ces vivacités qui donnent de l'énergie à nos actions, sans mériter proprement le nom de colère; tenons-nous en à cette joye que procure une famille bien réglée, un cercle d'amis vertueux, une chaîne naturelle d'actions honnêtes, l'approbation du public qu'il n'est jamais glorieux de mépriser, & sur-tout le témoignage d'une bonne conscience qui fait favoriser les douceurs de la vie & éloigne les horreurs de la mort, qu'elle empêche de troubler le repos du corps & de l'ame. La plus grande erreur de gens

à passions, c'est de ne point vouloir les guérir par les remèdes qui leur sont propres. Ils en cherchent dans notre art, je dois leur dire qu'ils font & seront toujours trompés dans leur attente. Qu'ils opposent passions à passions: c'est le seul spécifique. Que l'homme triste & craintif, ne néglige aucun moyen permis de satisfaire son plaisir & de s'égayer. Voila les seuls fortifiants qui rendront de l'énergie à l'ame, qui releveront le ton & les ressorts des solides & qui animeront la circulation des fluides. Que le colère quitte sa limonade & ses émulsions; mais qu'il évite soigneusement les occasions qui ont accoutumé de lui remuer la bile, qu'il fuyé surtout la société de gens colères comme lui. Le choc est trop violent: une société de gens qu'on est forcé de respecter ou par leur rang ou par leur vertu, une vie bien réglée dans les choses non naturelles font, je crois, les deux plus sûrs moyens pour ne point courir le risque de devenir la victime de cette terrible passion. Pour un homme aussi réglé pour le corps que pour l'ame, il n'y a plus qu'un écueil à craindre, c'est l'intempérie de l'air. Tout le monde sçait que nous réforbons continuellement les parties humides dont cet élément est composé, & qu'elles entrent continuellement dans la composition de notre substance

fiance. Nous faisons choix des aliments, & pour la quantité & pour la qualité & pour le temps; mais l'air est un aliment que nous prenons sans cesse & sans choix. Bon ou mauvais, il s'insinue par une infinité de glandes dans les veines réforbantes, qui en portent les miasmes salutaires ou venimeux dans toute la masse des humeurs. L'air ne doit donc pas nous être indifférent; & il est bon de connoître les principales erreurs auxquelles est sujet l'usage que nous en faisons. L'air est l'ami de ceux qui le bravent, & l'ennemi de ceux qui le craignent. Il caresse le paysan qui vient le saluer au lever de l'aurore, & tue le riche indolent qui lui ferme en plein midi les glaces de son appartement ou de son carrosse.

Ainsi la première erreur sur l'air, c'est de ne point s'accoutumer à ses variétés, puis qu'elles sont inévitables. Un esclave né pour être tel toute sa vie, est bien à plaindre, s'il ne se fait une douce habitude d'obéir aux caprices de son maître. Une autre erreur plus ordinaire, c'est d'ignorer l'effet de l'air. Il remplace, ainsi que la nourriture, ce que nous perdons par la transpiration. Si donc nous perdons plus que nous inspirons, l'épuisement des forces en est la suite. Si nous perdons moins, que de maux proportionnés au degré du peu que nous transpirons! L'air sec &

chaud est par conséquent très dangereux, puis qu'il procure une transpiration abondante, sans restituer presque rien. Un air froid & humide donne beaucoup & ne reprend rien. On connoit donc combien on se trompe lorsque le mauvais tems nous tient renfermés dans nos maisons à une table de jeu, ou au cabinet, tandis que dans les beaux jours, il n'est point d'exercice fatigant au quel on ne se livre, parcequ'ils sont agréables. On doit plaindre aussi la condition des ouvriers dont les travaux augmentent, d'un tiers, dans une saison où ils ont le plus besoin de leur repos, & tous ceux dont l'état exige des mouvements & plus forts & plus long-temps continués dans les chaleurs de l'été.

Si au moins les gens riches prenoient leurs exercices à la première fraîcheur du matin; mais non: c'est presque toujours assez tard pour que tout le baume de la Nature soit dissipé; l'ouvrier, le laboureur, les animaux de toute espèce, l'arbre & le gramen en ont joui; lui seul a préféré la moleste lentement meurtrière de son duvet à ce riche présent du ciel.

Une troisième erreur, c'est de vouloir corriger l'air. J'avoue que cela est quelque fois bien nécessaire, mais ordinairement les correctifs sont plus dangereux que le mal. Que font ces pots-pou-

ris, ces parfums, sinon de porter des vapeurs & le sang à la tête, & d'étonner le système nerveux? Le seul correctif que je connoisse à l'air, c'est de le renouveler dans les temps & les heures les plus convenables. Lorsqu'il fait chaud, attendez la fraîcheur; quand le temps est humide, attendez un rayon de soleil; quand vous ne pouvez trouver aucune de ces circonstances favorables, laissez encore entrer l'air; si mauvais qu'il vous paroisse, il vaudra toujours beaucoup mieux que celui qui regne dans vos appartements. Vous ne vous en appercevez pas à cause de l'habitude; mais qu'un ami de l'air entre chez vous, il en est frappé à l'instant, & souvent n'est pas capable de le supporter.

Une quatrième erreur sur l'air, c'est après l'avoir renouvelé, de fermer portes & fenêtres doublement calfeutrées, pour empêcher qu'il n'en entre d'autre. Oseriez vous bien faire passer une journée à votre chien favori dans une petite boîte hermétiquement fermée? Vous craindriez sûrement de l'incommoder; tirez la conséquence. Croyez moi, ne craignez jamais que dans aucun temps l'air joue dans vos appartements, pourvu que votre corps soit à l'abri de ses impressions directes. Un air sain, soustrait au mouvement, a bientôt perdu ses qualités bienfaisantes.

Que deviendroient ces familles nombreuses , vouées au malheur , souverainement malpropres à cause de leur extrême indigence , resserées dans une seule & petite place , où elles ont peine à se retourner ; si la porte & les croisées mal fermées , les lacunes des murs & des toits mal réparées , ne faisoient continuellement place à un air nouveau qui rafraichit leur déplorable existence ?

Je ne finirois point sur cette matière , comme sur toutes celles que j'ai à traiter , si j'entrois dans les détails. J'ai promis de montrer l'essentiel ; c'est au lecteur intelligent à étendre les conséquences.



CAPITRE CINQUIEME.

Des Erreurs sur les Médecins.

JE ne crois point qu'il y ait d'état dans le monde plus généralement exposé à la critique, que celui des Médecins. Il n'y en a par conséquent aucun, sur lequel les opinions du vulgaire soient plus multipliées & quelquefois plus diamétralement opposées. C'est ce dont on s'est plaint depuis la naissance de l'art.

Deux choses, disoit Hipocrate, (a) donnent occasion de nous blâmer, & même quelquefois de nous avilir. Premièrement l'audace de quelques uns qui exercent la Médecine sans les connoissances essentielles dans un art aussi sublime. Secondement, & plus encore le droit que chacun s'arroge de juger témérairement, & de l'art en lui-même, & de ceux qui l'exercent. Il ajoute (b) aussi qu'en effet il y a beaucoup de Médecins de nom, mais très peu qui soient dignes de ce titre. Il se fâche même au point de trouver mauvais que les loix n'ayent point décerné

(a) Lib. 4 de Art.

(b) Ibidem.

quelque peine pour ceux dont les forfaits dans cet art sont mis en évidence, & qu'ils en soyent quitte pour la perte de leur réputation.

Pline dans la suite en a parlé plus amèrement encore; voici comme il s'exprime: (c) c'est dans ce seul art, qu'on croit sur sa parole un homme qui se dit Médecin; tandis qu'il n'y a point d'imposture dont les suites soyent plus funestes.

Ce qu'il y a de plus facheux encore, c'est qu'il n'y a pas de loi qui punisse une faute essentielle, ni d'exemple qui puisse en imposer à ceux qui osent s'en rendre coupables. C'est pourquoi ils s'instruisent par les dangers auxquels ils nous exposent; & souvent leurs expériences se font aux dépens de notre vie. Ainsi dans tous les états de la société, celui du Médecin a seul le privilège de tuer son semblable avec l'assurance parfaite de jouir de l'impunité.

Ce sont sans doute ces passages si expressifs des Anciens, auxquels je pourrois en ajouter un grand nombre d'autres, qui ont donné lieu à une er-

(c) In hac arte solâ evenit, ut cuicumque se Medicum confitenti statim credatur, cum tamen periculum sit in nullo mendacio majus, nulla præterea Lex quæ puniat inscitiam capitale, nullum exemplum vindictæ sed discunt periculis nostris & experimenta per mortes agunt & medico tantum hominem occidisse, summa impunitas est. Liv. 29

leur très grande sur les Médecins: c'est de les regarder tous indifféramment comme des hommes dangereux & qu'il est fort avantageux de ne point connoître. De-là l'entêtement opiniâtre de quelques personnes, qui même étant sérieusement malades, ne permettent chez elles l'entrée du Médecin, que quand elles ont perdu par la prostration des forces, & l'abattement de l'esprit, le pouvoir de s'y opposer. De-là aussi tant de maladies sérieuses, qui n'eussent été rien, si le préjugé contre l'art ne s'étoit opposé à l'appel du Médecin, dans le commencement de la maladie.

Pour justifier cette erreur, il faudroit pouvoir raisonnablement supposer 1^o. qu'il n'y a point de Médecins instruits; 2^o que ceux qui le sont, n'ont d'autre science qu'un amas de conjectures hasardées, d'opinions sans principes, de directions sans moyens, & de projets, sans un but fixe & déterminé. Mais l'expérience nous a démontré le contraire depuis des siècles. Que d'hommes célèbres & avoués pour tels dans notre art, dont les connoissances sont si certaines & si précieuses que le pere de la Médecine ne craint point de l'appeller divin.

En effet ce nom sublime n'a rien d'exagéré. Car quelle est la science qui nous rapproche le plus de Dieu, si ce n'est celle dont l'étude est

une méditation profonde , détaillée & réfléchie des grandes choses opérées par sa puissance, & dont l'acquisition n'a d'autre but que le bien-être des hommes.

Tout est divin dans la Nature, & toutes ces choses divines sont l'objet de la science du Médecin. Ce sont sur elles que doivent rouler pendant toute sa vie, ses pensées & ses actions. Connoître les différents individus & toutes leurs dispositions tant essentielles qu'accidentelles, fonder tous les êtres, les analyser & mettre la nature entière à contribution, pour conserver la vie des hommes; voila l'emploi & la science du Médecin. Dieu en a bien voulu consacrer le nom & par là le rendre infiniment respectable en se l'appropriant, lors qu'il a daigné se révéler au monde. Les hommes ont été tellement convaincus de l'excellence de cet art, & de la sublimité de ceux qui l'ont exercé avec succès, qu'ils se sont persuadés facilement, qu'ils étoient des Dieux, & les ont en effet adorés comme tels.

Si je voulois suivre l'histoire successive des différents siècles, j'offrirois dans presque tous les âges du monde, des tableaux de ces hommes célèbres qui se sont rendus dignes de l'admiration, du respect, & de la reconnoissance de leurs semblables. On feroit de plus bien surpris de trou-

Ver dans tous ces tableaux une uniformité de traits , qui paroîtroit d'autant plus étonnante, que plusieurs Auteurs de nos jours paroissent s'être attachés à les peindre sous des couleurs bien différentes. Il est cependant d'une vérité constante & assez facile à démontrer qu'il n'y a point de science dans le monde qui ait jamais effuyé moins de variations que l'art de guérir; de sorte qu'un Auteur qui entreprendroit un traité de l'unité de la Médecine, auroit lieu d'être surpris de l'abondance & de la vérité des preuves qui se rangeroient sous sa plume.

Ce qui doit donc inspirer une extrême confiance pour un Médecin qui a la juste réputation de son art; c'est de penser qu'il est fondé sur des principes anciens avoués d'une succession d'hommes qui ont sacrifié tous les moments de leur vie à en vérifier la certitude; & que malgré le desir naturel à tout sçavant de donner quelque chose de nouveau, tous ces hommes réunis ont trouvé ces principes si solides & si lumineux, qu'ils ont été réduits à en faire valoir seulement les heureuses & nécessaires conséquences.

Mais le grand malheur, & c'est une seconde erreur d'autant plus déplorable qu'elle gagne aussi facilement les grands que les petits, le grand malheur, dis-je, est qu'en rendant justice à tout ce

qu'on doit aux Médecins, on ne distingue point assez ceux qui dans le grand nombre méritent à juste titre une préférence distinguée. Les uns regardent comme le meilleur, celui qui a l'orgueilleuse assurance de mépriser tout ses collègues, dont souvent le moindre, si on avoit la générosité de le faire paroître, le feroit rentrer humblement sous l'enveloppe étroite dont il feroit bien de ne jamais sortir. Les autres choisissent celui qui sçait le mieux leur en imposer par la beauté de ses discours, comme si on guérissoit les maladies par l'éloquence, dit Celse, le plus éloquent & le plus agréable des Médecins latins. Ceux là courent à celui qui s'est rendu célèbre par quelques écrits, ou que quelques écrits des autres ont célébré. Que cette célébrité est équivoque ! a combien de gens l'ai-je vu proflituer, qui la méritoient bien peu.

Je distingue deux sortes de célébrité. L'une s'acquiert par les actions, l'autre par la parole. La première n'est pas entièrement anéantie parmi les hommes : elle est rare, ordinairement contestée, & par conséquent peu équivoque, quand elle est une fois sortie du creuset de la calomnie & des jugements jaloux. Encore, jouit-elle alors d'assez peu d'éclat, pour ne point inspirer à beaucoup de gens, la noble émulation de s'en

rendre dignes. Mais la seconde qu'on peut nommer celle de l'esprit, est aussi commune aujourd'hui, que l'autre l'étoit dans les premiers âges du monde. Chacun prétend à l'esprit; & les gens de lettres, semblables à ces fins courtisans, qui comblent tout le monde d'égards, afin qu'on leur en rende au centuple, vous prodiguent à tort & à travers, les noms de grands, d'illustres & de célèbres à ceux qui prétendent comme eux à la réputation. Ce n'est sûrement pas qu'ils les estiment tels; mais c'est uniquement pour que la fumée de l'encens qu'ils ont indignement prodiguée, retourne vers eux. Ainsi, ces grands noms, consacrés ci-devant à la gloire de deux ou de trois hommes dans l'espace d'un siècle, sont aujourd'hui devenus si communs, qu'un homme qui en seroit vraiment digne, pourroit dire comme ce brave Officier à qui on offroit un peu tard des honneurs militaires, qu'il avoit vu prodiguer à quantité de gens qui ne les avoient aucunement mérité: je ne sçais, répondit-il, quel est aujourd'hui le plus avantageux & le plus honorable, de les avoir ou d'en être privé.

Ceux donc qui préfèrent le Médecin à cause de ses talents extérieurs, & sur-tout celui d'écrire ou de parler, sçachent que ce talent même est très équivoque, & que c'est plus souvent celui

de tromper en séduisant, que celui de dire vrai. C'est tout l'éloge qu'ont cru en devoir faire les sages de l'antiquité. Ariston, Socrate & Platon s'en expliquent à-peu-près dans les mêmes termes. Depuis que cet art a pris crédit dans le monde, & s'est établi sur les ruines de la franchise & des mœurs, il a tout fait. Il a tantôt placé les uns sur le trône, & gagné aux conquérants les villes & les champs de bataille, & tantôt a renversé les plus fiers Potentats & mis les autres dans les fers. Il a fait de grands hommes en tout genre, des plus petits, & a aussi ruiné les réputations qui paroissent les mieux établies. Incapable de rien ajouter à la vérité, qui est toujours telle indépendamment de l'esprit & des prestiges de l'Eloquence, il ne sert ordinairement qu'à la corrompre. Soit qu'il entreprenne de la défendre, ou qu'il lui oppose sans pudeur l'affreux mensonge.

De ces principes trop évidemment justifiés aux yeux de la raison, & de l'expérience, il est aisé de conclure, que le choix d'un Médecin ne doit pas toujours tomber, sur celui qui en impose par ses écrits, ou par ce qu'on appelle les graces du discours; puis qu'un mérite appuyé sur de tels fondements est trop souvent équivoque.

Notre art est appelé par Virgile, un art muet, c'est-à-dire dont l'exercice exige bien plus d'éta-

de & de réflexion que de paroles. On concevra aussi combien on doit avoir peu d'égard à ces titres d'illustre & de célèbre qui s'accordent & se prodiguent si facilement par des hommes rien moins qu'illustres & célèbres, à d'autres qui leur ressemblent, mais desquels il attendent ces titres pompeux de retour.

Cet homme n'a jamais écrit ni prétendu aux prix académiques, sa parole est simple, vraie facilement entendue des moins instruits dans l'art de guérir: il est modeste, patient sans bassesse, assidu sans flatterie, agréable sans prétention, réfléchi dans les conseils qu'il vous donne, avare de remèdes, prodigue de régimes, heureux dans ses cures, & toujours prêt à rendre raison de sa conduite: voilà le Médecin qu'on devroit choisir. Car celui qui après avoir tâté le pouls, & écrit une recette, tire sa révérence, ou celui qui viendra vous étourdir de ses disputes académiques ou des nouvelles de la ville, ou qui paye les questions que vous lui faites sur votre santé, d'un dédaigneux silence, ou enfin un autre qui accompagnera son ordonnance d'un pompeux galimatias auquel vous n'entendrez rien; auroit-il toutes les pratiques d'une ville, je vous conseil-lerai de ne point lui donner la vôtre. Prenez, en un mot, non le Médecin qui a le plus d'é-

clat ; mais celui qui guérit le mieux , c'est là la pierre de touche.

On a eu beau blâmer la méthode de guérir de M. P . . . comme meurtrière & dangereuse , & absolument contraire aux principes de l'art : envain les premières plumes de l'Europe ont-elles employé leur éloquence pour l'acabler sous le poids & de l'érudition & de l'autorité , il a persisté dans sa méthode , & dans ses cures heureuses ; & d'un Médecin presque ignoré dans le fond d'une province très éloignée , il est devenu l'homme de confiance de la Cour & de la Capitale. Voilà un modele à suivre pour les malades , & pour ceux qui entreprennent de les guérir.

Un tel Médecin a une pratique tout-à-fait singulière , tout le monde en parle , cela est vrai. Mais tout ce monde n'est souvent composé que de quelques créatures aveugles de trois ou quatre Médecins despotes qui arment leurs voix contre lui. Mais qu'en arrive-t-il ? Cet homme qui d'abord est seul de son parti , puisque le public est entre les mains de ceux qui ont intérêt à l'acabler , continue à guérir fréquemment & agréablement : un tel qu'il a bien guéri , en produit un autre qu'il guérit encore ; peu-à-peu les unités rassemblées forment un parti d'autant plus

formidable, qu'il marche avec les trophées de la victoire. Il ne reste plus au parti contraire que des cris impuissans qui annoncent sa défaite, mais qui ne le rendent pas plus raisonnable. Que de bons sujets eussent été longtems ignorés à cause de leur modestie, auxquels un mauvais procédé, qu'un galant homme se fait toujours un devoir de repousser, a servi d'un puissant aiguillon pour s'élever bien au dessus de ceux, qui auroient orgueilleusement dédaigné de se mesurer avec eux?

Il est donc très fâcheux pour le peuple de se laisser gouverner par les marques apparentes de sçavoir, & de s'abandonner si aveuglément à tous ces moyens équivoques qu'on employe pour gagner sa confiance. Il est encore d'autres erreurs dont il est juste de le guérir, puisque l'occasion s'en présente. J'ai vu des Médecins gagner par leur assiduité seule une confiance étonnante: cinq ou six visites dans un jour où il est clair qu'il ne peut arriver aucun changement, sont des visites non de devoir mais d'une bassesse servile, ou d'une avarice fordide. Frédérik Hoffman attribue aussi cette assiduité inutile à l'ignorance du Médecin qui s' imagine apparemment être alors le maître & non le ministre de la Nature; de façon que se confondant avec le vulgaire, il a la foiblesse ainsi

que lui d'attendre des changements subits de ses remèdes, tandis que c'est souvent la Nature toute seule & sans secours qui doit faire cet important ouvrage. Un homme célèbre appelle ces fortes de Médecins des assassins officieux. Je ne crois pas qu'il se soit beaucoup trompé, car celui qui a une fois formé le diagnostic d'une maladie pourroit facilement la guérir de son cabinet ; & bien loin que cette grande assiduité soit si nécessaire, tous les Médecins honnêtes conviendront avec moi que les trois quarts des visites que nous rendons aux malades, sont plutôt pour les consoler, que pour nous instruire de ce que nous devons leur ordonner. Tant pis donc pour ceux qui ont besoin tous les jours d'une nouvelle lumière pour se conduire (j'en excepte le commencement d'une maladie chronique & tout le cours des maladies aiguës ; tant pis pour eux, je le répète ; & tant pis pour le malades.

Enfin on juge avantageusement d'un Médecin parce qu'il est facile, abondant, & j'ose me servir du terme de riche, dans ses ordonnances. C'est une grande erreur de croire que c'est par l'abondance des remèdes qu'on guérit les maladies. Il faut que ceux là soient proportionnés à la cause de celle-ci, & ordinairement cette cause est simple : mais souvent la Nature est suffisante toute seule

seule à la détruire, & le trouble qu'on lui apporte par les remèdes, éloigne bien souvent la guérison, au lieu de l'accélérer. Méfiez-vous donc d'un Médecin qui a toujours la plume à la main pour vous donner de nouvelles recettes, & soyez assurés que c'est un perturbateur des travaux de la Nature & non un de ses Ministres.

Pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance, qu'on jette un moment les yeux sur ces paysans heureux & bien plus fortunés que nous, surtout par l'éloignement où ils vivent de nos pompeuses pharmacies; on les verra se guérir de fièvres malignes, aiguës, inflammatoires, des petites véroles & de presque toutes les maladies par un seul régime qui rapelle doucement la Nature de ses plus grands écarts. Que de grands, de riches, de Princes & de potentats vivoient encore, s'ils eussent essuyé dans une chaumière & sous la simple garde de cette Nature bienfaisante, la maladie qui les a mis au tombeau.

Une Erreur encore assez familière, c'est de donner toujours la palme au Médecin qui a été appelé le dernier, sans examiner si c'est bien lui qui a triomphé de la maladie. Que de pitoyables guérisseurs ont acquis par là une réputation qui a fait leur fortune ! Je passe cela à ceux qui en font la dupe comme le vulgaire; mais je ne puis le

pardonne à un Médecin instruit, & qui trouve un malade traité assez exactement pour qu'il ne puisse rien faire de mieux, non je ne lui pardonne point, à l'ombre d'une recette qui ne dit souvent pas grande chose, de se rendre propriétaire des fruits & de la gloire justement dûs à celui dont il a pris la place ; c'est un vol dont peu de gens s'aperçoivent, mais qu'on devroit éclairer plus attentivement. J'ajouterai que ceux qui s'en rendent coupables, se font aisément illusion ; quelques-uns même croient de bonne foi que ce sont leurs remèdes qui ont opéré ; mais je puis assurer que dans cent malades qui quittent leurs Médecins pour un autre & qui guérissent entre les mains du dernier ; il y en a 98 qui eussent également, & peut être plus promptement guéri entre les mains du premier. C'est donc encore un signe très équivoque d'habileté que ces fortes de cures de maladies dans lesquelles un Médecin succède à un autre, puis qu'on est toujours en droit de douter lequel des deux a guéri. Cependant c'est ordinairement par elles qu'un Médecin commence à faire du bruit dans le monde. Voilà comme tout est erreur & vanité sous le soleil.

On ne veut pas seulement qu'un Médecin soit habile mais encore qu'il soit heureux. Voilà une erreur dont il est bien essentiel de se guérir. Il

n'en est pas de la Médecine comme d'une partie de trente-un : ici la fortune fait tout, là le bonheur est la science. La fortune d'un Médecin, dit Hippocrate, consiste à entreprendre avec connoissance. Car alors il guérit ou prognostique de bonne heure l'impossibilité de guérir ; aussi cette réputation d'être heureux n'est ordinairement due qu'à la guérison de 2 ou 3 personnes de marque, dont on fait assez d'éclat pour dérober la connoissance de cent malades obscurs qui ont péri par l'ignorance de celui qu'on préconise.

Enfin une grande Erreur à laquelle non seulement le peuple, mais aussi les personnes instruites sont sujets, & ce qu'il y a de pis encore, à laquelle des Médecins donnent quelquesfois du crédit, c'est de se persuader qu'un Théoriste est un mauvais Praticien : ainsi mettant de côté cet homme éclairé & qui employe toute sa vie à l'étude, on lui préfère celui qui voit des malades & en plus grand nombre, & depuis plus de tems : on suppose que dans notre art l'expérience, vaut mieux que la science, & on ne se trompe point. Mais que veut-on dire par expérience ? c'est là-dessus précisément qu'on s'en laisse imposer. Cet homme voit beaucoup de malades & fait la pratique depuis long-temps, donc il a beaucoup d'expérience : la conséquence est absolument faus-

se. Car l'expérience en Médecine n'est autre chose que l'habitude d'appliquer les moyens suivant les différents cas qui se présentent, mais il peut se faire, & cela malheureusement arrive trop, qu'un homme a vu beaucoup de malades sans avoir acquis cette heureuse habitude de discerner quand & comment on doit aider la Nature par tel & tel moyen; par conséquent il est très possible qu'on ait vu beaucoup de malades, sans avoir acquis l'expérience. C'est cependant un préjugé très commun & dont il ne se passe guères de jours, qu'on n'en entende quelque trait. Cet homme est un ignorant, dit l'un, point du tout, reprend sur le champ un autre; je vous assure que je me ferois plutôt à lui qu'à un plus habile; à cause de son expérience. Expliquons ce que c'est que cette expérience. Que les limites en sont étroites! Elle consiste à avoir pendant de longues années appliqué tels ou tels remèdes à telles ou telles maladies qui ont paru semblables, sans avoir jamais eu le pouvoir d'en examiner les causes prochaines ou éloignées, ni de raisonner sur leurs divers caractères. C'est la déplorable & trop fatale expérience des empiriques, qui ont un remède favori pour chaque maladie, comme si les tempéraments, les âges, les sexes, les circonstances &c. devoient toujours se combiner au même point où leurs

remèdes ont eu quelques succès. L'expérience donc ne consiste point à ordonner beaucoup de remèdes & à voir un grand nombre de malades, mais à juger les maladies & les remèdes dans les cas infiniment divers, quoique semblables en apparence qui se présentent dans la pratique. Nous nommons celle-ci rationnelle; & elle se trouve toujours chez les habiles Théoristes; de sorte qu'un vrai Médecin, bien loin de prêter son crédit au raisonnement du vulgaire à ce sujet, doit toujours se trouver offensé, quand il entend dégrader la confiance pour un habile homme sous ce prétexte frivole & absolument faux.

Le grand Frédéric Hoffman se plaint encore d'une grande erreur, ou plustot d'une grande injustice du vulgaire à l'égard des Médecins. Ils ont toujours tort quand il perdent leurs malades. Comme si leur art avoit le pouvoir de nous rendre immortels: ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que leurs confrères n'ont pas toujours la générosité de les venger. Ils ont l'orgueil quelquefois de souffrir ce qu'on disoit au Seigneur pour le Lazare: si vous aviez été ici, mon frere, ma sœur, mon mari &c, *ne seroit pas mort*. Il ne faut pas, dit Hipocrate, (a) exiger de notre

(a) Lib. de Vet. Med.

art des choses qui sont hors de son objet; car nous ne professons que celles où nous avons le pouvoir d'opérer, ou en suivant la Nature, ou en la corrigeant. Si donc il arrive à un homme quelque accident qui passe les limites de notre art, on a tort d'exiger que nous en opérions la cure. Celui-là seul parmi nous mérite des reproches, qui a prognostiqué la vie, quand les symptômes auroient dû lui apprendre, & même souvent de fort bonne heure, à prognostiquer la mort.

Tout ce que nous pouvons faire dans bien des maladies chroniques, c'est d'en pallier & calmer les accidents; quand elles sont invétérées, il est rare de réussir à les guérir. Il n'y a pas de Médecin qui n'en fasse journellement la triste expérience. Un des plus grands hommes de nos jours, à qui je me plaignois de l'opiniâtreté d'une de ces maladies, qui empirait à vue d'œil sans cause fort apparente, dès qu'il en eut entendu l'histoire, consolez vous me dit il, je la connois très bien; mais je ne puis me flater de l'avoir jamais pu guérir; en même temps il me prognostiqua tous les phénomènes qui devoient paroître encore, malgré tous mes soins, avant l'extinction de mon malade.

Je ne serai point la sottise de donner ici la liste

des maux chroniques qui sont au-dessus de l'art. Dans des livres, qui comme celui ci, doivent tomber entre les mains de tout le monde, il faut épargner à certains lecteurs des sujets d'exercer leur imagination. Combien de mélancoliques ont perfectionné leur maladies au point de la rendre incurable, à force de livres de Médecine, où ils ont toujours fait une application exagérée de leurs maux actuels & possibles. Il suffit qu'on soit bien persuadé qu'en général il y a des maladies au dessus de l'art, qu'il n'est par conséquent jamais humiliant à un Médecin de n'avoir pu guérir.

Voilà les principales erreurs du vulgaire à l'égard des Médecins. Je ne puis cependant finir ce chapitre sans donner une idée de cette confiance opiniâtre que l'on accorde parmi nous à ceux qui en imposent par quelque secret particulier pour la guérison de certaines maladies, ou par un talent extraordinaire de connoître tous les maux & d'en faire l'histoire, le sujet absent, sur la seule inspection de son urine. L'Erreur du vulgaire, à ces deux égards, peut être regardée comme insurmontable au premier, parce qu'il est absolument persuadé que ce sont les remèdes seuls qui guérissent: de-là il est très facile, si on a guéri à ses yeux quelque ma-

ladie de conséquence, il est très aisé, dis-je, de lui persuader que le remède qu'on a employé pour cela est un grand secret; & ainsi on force tous ceux qui sont atteints du même mal, à venir présenter leur bourse au possesseur du spécifique.

Je ne doute point que tous les vrais Médecins n'éprouvent, comme moi, une grande mortification quand des malades vont les trouver en leur disant, qu'ils sont adressés à eux comme ayant un secret particulier pour le mal dont ils sont atteints. Il m'est souvent tombé de ces sortes de personnes, & je me suis toujours fait un devoir de les désabuser en les assurant que je n'avois point de secrets particuliers pour aucune maladie.

Ce Médecin, dit on, a un spécifique inmanicable pour l'épilepsie. Erreur: son secret, s'il est vrai qu'il la guérisse bien quand elle est encore dans la possibilité de guérir, est d'user d'autant de régime & de remèdes différents, qu'indiquent & exigent les histoires de chaque maladie & les dispositions actuelles du sujet qui en est attaqué; il en est ainsi de toutes les autres.

Je ne puis aisément comprendre comment un homme de l'art peut tranquillement se laisser prôner dans le monde pour un homme à secret; celui-ci pour le Rachitis, celui-là pour les con-

vulsions, l'un pour la gorge, l'autre pour les yeux, un autre encore pour la poitrine. S'il sçavoit combien il est sûrement & promptement deshonoré dans l'esprit de tout homme éclairé avec cette misérable réputation; comme il se hâteroit de s'en défaire, pour y substituer celle d'un homme sans secret; mais telle est la force du préjugé parmi le vulgaire: Le faux l'éblouit, les jactances l'étonnent ou l'amusent; il aime à être dupe, & l'est presque toujours. Cependant s'il veut une fois bien faire réflexion que les remèdes ne sont point indifférents, qu'ils sont divins quand ils sont dirigés par le conseil d'un homme sage & éclairé qui connoit parfaitement & actuellement la méthode de guérir, qu'au contraire ils sont des poisons qui donnent la mort plus ou moins lentement, quand ils sont administrés sans connoissance, on se d'éseroit, sans doute, de cette inclination à prendre des drogues qu'on ne connoit point, & plus encore à les recevoir des mains qui doivent toujours être suspectes dès qu'on parle de secrets. Notre art n'en connoit point; son secret est celui du genre humain. Nous sommes trop flatés, quand nous croyons avoir fait quelque découverte utile, de la faire passer par tous les moyens que nous sçavons, à la connoissance des hommes. Ceux qui en agissent autrement,

ne peuvent être disculpés de charlatanerie ou d'avarice.

A l'égard de ceux qui regardent les urines, & portent leur jugement sur les maladies, par la seule inspection qu'ils en ont faite; je ne crains point d'affirmer que tous les Médecins voyent avec peine leurs noms écrits parmi ceux qui ont obtenu les honneurs académiques. Sennert les traite durement, en les nommant des anes & des imposteurs; d'autres Auteurs, non moins recommandables, ne leur accordent point des dénominations plus flatueuses.

Je sçais qu'il y a beaucoup de gens qui ne reviendront plus nous consulter; si au moins la première fois nous n'avons la complaisance de dire quelque chose sur l'urine qu'on présente. Patience, perdons ces pratiques & restons Médecins honnêtes. Il n'y a rien de si ordinairement faux que les jugements qu'on porte sur les urines, quand on ne connoit point le malade & qu'on ignore le temps auquel il a uriné; jamais elle ne montre certainement l'espèce de la maladie, tout au plus elle donne quelque fois occasion d'en soupçonner la cause; & c'est sur ce soupçon que des hommes hardis, & peu jaloux d'une réputation honorable dans le monde, se répandent en différentes conjectures dans le nombre des-

quelles, un crédule imbécille croit toujours apercevoir l'espèce du mal dont il est attaqué. Mais pour se convaincre combien peu de foi on doit ajouter à ces sortes de gens, il faut penser que l'urine est la sécrétion des sérosités superflues de toutes les humeurs, par conséquent conformes à leur crase actuelle.

Mais, comme le dit Mr. Quesnay dans son premier article de sa belle dissertation sur cette matière, les humeurs contiennent seulement les causes des maladies, mais non la maladie elle-même; ainsi donc les urines comme l'a remarqué Primerose, (a) indiqueront seulement les causes; mais, ajoute-t-il, une seule cause peut produire plusieurs maladies, & elles pourront être dans une période plus ou moins déplorable. Par exemple, la bile produira la fièvre chaude, la phrénésie, la jaunisse, l'érésipèle, & de laquelle de ces maladies pourra-t-il conjecturer que le sujet est attaqué?

Mais outre que la même urine peut indiquer la cause de plusieurs maux sur lesquels on risquera toujours de se tromper, si on nomme l'un par préférence à l'autre, c'est que dans le même homme attaqué d'une seule maladie, essentielle,

(a) De vulgierroribus.

elle varie étonnamment, ainsi que s'en apperçoivent journellement, je ne dis pas seulement les gens de l'art, mais tous ceux qui s'intéressent à quelques malades. Celle que je vois aujourd'hui est si différente de celle que j'ai vu hier, que si je n'étois chez le malade, je penserois que c'est l'urine d'une autre. Mais quel est celui qui n'a pas aussi remarqué ses différences dans les espaces divers que parcourt une maladie; je ne parle pas des teintures que l'urine peut recevoir des aliments ou des médicaments qu'on a pris. Je la suppose naturelle, & je dis qu'il peut arriver que celle d'un homme sain ne diffère en rien de celle d'un malade; celui qui a passé les trois quarts de la nuit à table, & se réveille au bout de quelques heures de sommeil, s'il a pris une grande quantité de boissons, rendra une eau blanche & limpide qu'un inspecteur d'urines ne manqueroit pas d'attribuer soitement ou à une bile exaltée, ou à l'obstruction de quelques viscères, ou au calcul, ou enfin à quelqu'un de ces maux dans lesquels l'urine subit par accident une pareille mutation. De même, une urine très bilieuse, peut se rencontrer dans une maladie essentiellement différente de celles qu'elle prognostique ordinairement, par une obstruction accidentelle & momentanée du pore biliaire.

D'ailleurs, combien y a-t-il de maladies qui n'altèrent aucunement les urines : premièrement toutes les externes, secondement plusieurs internes. Parmi ces dernières, on remarque la fièvre quarte, l'épilepsie, la grossesse, la phrénésie, les maux de tête, de poitrine, les rhumatismes, la fièvre hétique, la phthisie. A l'égard des trois premières, Arculanus (*a*) prend Dieu & les Puissances célestes à témoin qu'il n'a jamais pu venir à bout de les connoître par l'urine, qu'il regarde comme une indice infidèle, & absolument équivoque. Galien (*b*) nous assure qu'elle ne peut donner aucune lumière sur la phrénésie, non plus que sur aucune affection du cerveau; à l'égard des maladies de poitrine & des rhumatismes, j'en appelle aux Médecins. Ils conviendront avec moi qu'ils ont constamment vu de très belles urines chez ceux qui en sont affectés.

Dans les maladies de poitrine le poulmon est premièrement attaqué, sans que la masse des hu-

(*a*) Deum testor & Numina cœli, quia nec curâ, nec arte. de conceptione mulieris, nec de epilepsiâ, nec de quartanâ, potui invenire cognitionem certam per urinam solam, est enim fallax nuncius & œquivocus. Comment. in Avicenn. can. fen. 1. tractat. 20. Cap. 65.

(*b*) Proreth. text. 2.

meurs ait acquis une altération considérable. Il est vrai que quand la graisse, venant à se fondre, fait tomber le malade dans le marasme, on aperçoit quelquefois, mais d'une manière bien peu sensible, des matières graisseuses ou huileuses qui nagent sur l'urine. Mais qui ignore que cela arrive aussi aux personnes qui jouissent de la meilleure santé? 1°. par une coction qui est tout-à-fait dans l'ordre de la Nature 2°. par un échauffement momentané des reins dans des personnes grasses. Ainsi ce signe est encore absolument équivoque. J'ajoute qu'on doit le regarder comme absolument faux, si cette toile huileuse ou graisseuse est très apparente; car elle n'est nullement le signe de la fièvre hétique simple, mais toujours d'une fièvre ardente & aigue.

Il est facile à présent de se persuader combien le jugement des urines est infidèle, & quel titre méritent ceux qui, par leur inspection, non seulement s'annoncent pour former le diagnostique d'une maladie, mais encore pour y appliquer des remèdes convenables.

Qu'on ne croye pas cependant que je veuille insinuer ici qu'un Médecin ne doit faire aucun cas des urines. On sçait combien l'examen en est utile dans le cours des maladies. Les Médecins les plus célèbres y ont fait une attention toute par-

ticulière. Hypocrate y a eu beaucoup d'égard dans un grand nombre de ses prognostiques; Galien l'a imité; les Médecins Arabes, d'un usage si honnête, ont passé à l'abus que je condamne, en voulant connoître par son seul secours toutes les infirmités humaines; du tems de Fernel même, cet abus regnoit encore; & on reproche à cet homme, d'ailleurs si célèbre, d'avoir été dans l'usage de consulter à Paris sur les urines qu'on lui apportoit du dehors; ce qu'on juge d'autant plus répréhensible, que quand même on accorderoit qu'elle peut donner des connoissances sur les maladies, quand elle est récente, on est évidemment fondé à nier qu'on puisse en tirer aucune lumière, quand elle est de quatre un cinq heures; c'est sur quoi nombre d'Auteurs s'accordent: quelques uns même veulent qu'il n'y ait pas plus de deux heures quelle soit sortie du corps. Comment donc veut-on établir la moindre connoissance sur celle qui nous est portée d'une campagne de 2 a 3 heures du matin, tems où la coction n'est pas encore faite; circonstance qui altère singulièrement ses qualités essentielles.

Je sçais qu'il n'est pas aisé de guérir les préjugés à ce sujet. On a même vû souvent des personnes qui avoient été les premières à se moquer de ceux qui donnoient témérairement leur confiance

à des Médecins d'urine, y aller ensuite elles-mêmes secrètement. Cela arrive sur-tout aux femmes, qui au signe le plus équivoque, soupçonnent d'abord qu'elles sont enceintes. Quelques raisonnables qu'elles ayent été auparavant, la curiosité insurmontable de sçavoir quelque chose de plus certain sur leur état, leur fait franchir les barrières de la saine raison, pour se plonger dans un plus grand abîme d'incertitude. Rien ne les arrête ; il faut qu'elles aillent consulter l'oracle.

Ce sera sans doute, leur rendre un service très important, si on peut les convaincre que les urines ne peuvent fournir aucun signe de grossesse. On leur fera par ce moyen épargner leur argent & la honte d'aller demander pour elles-mêmes des lumières & des conseils à un homme à l'habileté duquel elles ne voudroient pas confier leurs petites chiennes. Comment peuvent-elles attendre qu'on distinguera si elles sont enceintes ou non ; puisqu'il ne seroit pas même possible de voir si leur urine est d'elles, ou d'un homme, si l'habile spéculateur n'étoit d'abord mis au fait de la question, par celle qui la lui apporte. Car quoique quelques Médecins Arabes, & Fernel après eux, ayent enseigné, non seulement qu'on peut distinguer la différence du sexe par les urines, mais
en-

encore qu'ils en aient indiqués les signes, nous pouvons cependant soutenir la thèse que nous avons avancé, & renverser absolument la leur par un seul argument. Les urines de la femme, disent-ils, sont d'un blanc fade & moins claires que celles des hommes: mais moi je dis, les urines de cette femme ardente & échauffée sont bien cuites & colorées, tandis que celle de cet homme pituiteux est bien inférieure en couleur & en consistance, à celle de la femme la plus foible. N'en concluera-t-on pas, que les signes distinctifs allégués par les Arabes, par Fernel, & par ceux qui se fondent encore aujourd'hui sur leur autorité, sont communs aux deux sexes. Or que cela soit comme je le présente, c'est une chose qu'il est possible à chacun de vérifier par sa propre expérience.

Pour la Grossesse, ils paroissent un peu mieux fondés. Mais il n'est pas cependant plus difficile de renverser leurs principes à ce sujet. On feroit une liste immense des Auteurs, même de ceux qui d'ailleurs ont regardé comme malhonnête l'inspection des urines, qui pourtant ont assignés à celles d'une femme enceinte, des qualités qui les font absolument distinguer d'une autre. Dans tous les tems, les Médecins, comme tous les autres hommes, n'ont pas été fâchés de trou-

ver quelque occasion de flater le sexe. Combien il y en a-t-il eu, qui sollicités par des femmes d'un rang distingué, ont cherché à leur faire la cour, en trouvant des signes non seulement d'une grossesse en général, mais encore en leur prédisant le sexe du fruit qu'elles portoient. C'est ainsi que dans les états les plus respectables la séduction a toujours lieu. Un sévère Théologien adoucit sa morale en faveur d'une personne dont les dignités, la naissance & l'éducation semblent justifier de certains foibles. Un Médecin fait quelquefois la même chose pour le corps. Il se prête aux préjugés de ses malades; & le désir qu'il a de gagner de plus en plus leur confiance, lui fait faire des promesses hasardées; & comme la fortune seconde ordinairement les téméraires, si par un heureux hasard ces promesses ont leur effet, cet homme se divinise aux yeux de la femme qui a obtenu l'objet de ses vœux. Voilà ce qui a rendu tant d'erreurs si accréditées.

Cet homme m'a dit sur tels & tels signes, que j'étois enceinte, & sur tels autres que j'accoucherois heureusement d'un fils: tout est arrivé suivant sa promesse. C'en est fait; je ne connois pas un autre Médecin dans le monde, pour si habile qu'il soit, en qui je voudrois mettre ma con-

fiance. Cependant je vais vous étonner sans doute, en vous assurant que par cette même raison qu'il vous a dit, avant le temps que les signes naturels ayent annoncé que vous étiez enceinte & qu'il a osé marquer le sexe du fruit que vous portiez, par cela même il est indigne de votre confiance, & de celle de tout les honnêtes gens. Car il a fait deux choses également déshonorantes & qui se rapportent à la basse tromperie dont tout vrai Médecin est incapable. Il vous a dit que vous étiez enceinte, & il n'en sçavoit rien; Il a ajouté que vous portiez un fils, ce qu'il sçavoit encore moins. Il a rencontré comme les diseurs de bonne aventure que les Magistrats ne laissent pas de chasser honteusement d'une ville, quoiqu'ils ayent quelque fois rencontré des vérités très importantes.

Non seulement du tems des Arabes, mais même après le renouvellement des Lettres, plusieurs Auteurs, imbus encore de préjugés à ce sujet, ont cru devoir soutenir qu'il y avoit dans l'urine d'une femme enceinte, quelques marques certaines de son état. Mais comme l'expérience a prouvé le contraire; on est tout-à-fait revenu de cette erreur. On a trouvé que dans la grossesse, quand on jouit d'une belle santé, on rend une urine aussi belle, aussi colorée, &

aussi bien dépouillée de sédiment, que l'homme le mieux portant. 2°. On a fait réflexion qu'Hypocrate qui avoit ramassé avec tant d'étude tous les signes de la conception, n'avoit pas dit un mot de ceux qu'on peut trouver dans les urines. 3°. Ceux qui ont accordé qu'on pouvoit appercevoir quelque changement dans les urines d'une femme enceinte, conviennent aussi que cette même altération se trouve dans celles de toutes les femmes dont les mois sont dérangés, & dans les hommes comme dans les vierges à cause des obstructions auxquelles les uns & les autres peuvent être sujets. Ainsi donc ce signe ne caractérisera pas plus la grossesse d'une femme, que les pâles couleurs d'une vierge, & les obstructions des hypocondres d'un homme.

Que les Médecins qui ont eu occasion de voir dans cet état des femmes, qui veulent qu'à chaque visite on regarde leur urine, parlent de bonne foi: ils conviendront qu'ils l'ont trouvée tantôt blanche & tantôt colorée, quelque fois petite, d'autre fois abondante, souvent avec une belle hypostase, & plus souvent encore des sédiments de différentes couleurs. Mais si cette femme dans le tems de sa grossesse vient à être attaquée d'une maladie qui altère toute la substance des humeurs, alors je demenderai comment,

à travers toutes les variations que doit alors subir l'urine, l'homme qui s'annonce pour connoisseur, pourra y rencontrer le caractère de la grossesse. Enfin l'expérience nous désabuse plus sûrement de cette erreur, que tous les raisonnemens que nous pourrions faire. Cette expérience a déjà existé du tems des Arabes, puis qu'un des plus célèbres d'entre eux a avoué que l'urine de sa femme l'avoit trompé dans le jugement qu'il avoit porté de sa grossesse. Il n'est point de Médecin un peu en pratique à qui des malades n'aient fait de pareilles confidences. J'avois cru être enceinte, parcequ'un tel à qui j'avois envoyé ou porté mon eau me l'avoit assuré; cependant j'ai été trompée dans mon attente. Si toutes les voix des femmes qui se sont laissé leurrer par ces promesses, pouvoient se réunir dans ce moment à la mienne, je me flatte que tout ce que j'ai dit, & pourois dire encore, deviendroit foible, en comparaison de la force avec laquelle ces voix justement réunies pour publier l'imposture, romproient pour jamais ce préjugé.

Après avoir montré les principales erreurs dont le vulgaire est victime à cause de sa légèreté à donner sa confiance à ceux qui la méritent le moins; il est bien juste aussi que je parle de celles qui ne sont que trop communes, par rapport

aux Médecins qui en sont vraiment dignes.

Les plaintes & les reproches injustes, tant des malades, que de ceux qui s'intéressent à eux, dérangent les justes projets, & amolissent le courage du Médecin honnête qui entreprend de les guérir. On a & on doit avoir cette assurance vis-à-vis d'un Médecin dont la probité & la capacité sont reconnues, 1°. qu'il n'entreprend pas le traitement d'une maladie sans la connoître, 2°. que si dans le cours du traitement il arrive des accidens qui étonnent ses connoissances, il fera le premier à demander du secours pour son malade, en sollicitant les lumières d'un collègue d'une bonne réputation & d'une capacité supérieure à la sienne. A quoi donc serviront vos plaintes & vos reproches vis-à-vis de cet honnête homme; vous ne l'obligerez jamais à vous conduire mieux qu'il ne fait, puis qu'il fait de son propre mouvement tout ce qui est possible pour vous guérir.

On quitte un Médecin légèrement, comme une petite Maitresse laisse sa faiseuse de modes. Ce procédé est non seulement éloigné d'une noble façon de penser, mais il est bien contraire à l'intérêt de la santé. 1°. L'état d'un Médecin n'est point assez abject pour qu'on prenne le droit de l'avilir par de purs caprices. Cet homme est mil-

le fois plus jaloux de sa réputation, que du très modique honoraire qu'il auroit droit d'attendre de vous, quand vous passeriez au lit la moitié de l'année. Cependant parceque vous passez quelques nuits sans dormir, qu'une fièvre n'obéit point aux premiers remèdes, qu'une médecine ne vous aura point procuré une selle, ou vous aura trop purgé, quelque fois même pour vous avoir seulement ordonné une remède désagréable, vous sacrifiez sa réputation sans aucun égard, & vous la sacrifiez d'autant mieux, que vous faites plus de sensation dans le monde. Vous ne feriez surement pas cette injustice, si vous sçaviez que cette insomnie vient uniquement des agitations de votre ame, que cette fièvre doit avoir un certain cours, & que vous avez la plus grande obligation du monde à votre Médecin qui la laisse parcourir ses périodes en soutenant simplement la marche de la Nature, qu'il y a des circonstances, qui même ne sont pas rares, où il est impossible au Médecin & à tous les Médecins ensemble de répondre des effets que produira une purgation : qu'il y a des remèdes connus & particulièrement dédiés à certains cas, que nous pourrions bien changer à la vérité, si toutes les drogues connues pouvoient être rassemblées dans la boutique d'un Apoticaire, mais auxquels, pour le moment,

il n'est pas possible d'en substituer d'autres.

Ceux donc qui ont pour habitude de changer légèrement de Médecins, permettent que je leur présente deux motifs bien capables de fixer leur inconstance: 1^o. Leur intérêt personnel: car vous avez beaucoup d'avantage dans le traitement d'un homme qui vous connoit, pourquoi voulez vous le perdre, tandis que tous les gens sensés en font tant de cas dans la cure des maladies? 2^o. L'équité naturelle: car un honnête homme ne se refout que par les considérations les plus importantes & les motifs les plus pressans à faire une démarche qu'il sçait devoir nécessairement porter un grand dommage à son semblable. Tout le monde en juge ainsi. Par conséquent vous exposez cet homme à perdre la confiance d'un grand nombre de personnes, & ayant ruiné sa réputation, vous êtes la cause du dépérissement de sa fortune. N'avons nous pas vu souvent un Médecin perdre rapidement sa pratique parceque une personne d'un grand nom l'avoit remercié. Une autre erreur est de s'imaginer qu'en général les Médecins allongent la maladie pour avoir occasion de rendre plus de visites, & par conséquent de gagner plus d'argent. Cette imputation qui n'est que trop commune, est des plus humiliantes pour nous; mais heureusement il est facile d'en

montrer le ridicule & l'extrême injustice. 1^o. Elle est ridicule : Car il est avoué que nous avons deux moyens pour nous rendre recommandables dans la pratique de notre art, qui sont de guérir vite & agréablement. Or en supposant la cupidité pour base de notre conduite ; il est naturel de conclure que nous prendrons les deux moyens dont nous venons de parler qui nous conduiront nécessairement à notre but, au lieu que ceux qu'on suppose, nous en éloignent infailliblement. Un Médecin qui à sa première ordonnance a calmé une colique sous la violence de laquelle on étoit prêt à succomber, est bien sûr d'être rapellé par le malade qu'il a si promptement soulagé, & par quelques uns de ceux qui en auront connoissance ; qui au contraire voudroit se servir de celui qui passeroit pour tenir les gens si longtems malades, dans des cas où tout le monde sçait qu'on peut être guéri en peu de jours ?

Ainsi puisqu'on nous impute d'allonger des maladies par intérêt, tandis qu'au contraire il est démontré que notre intérêt est, autant qu'il est possible, d'en abréger le cours, on conviendra sans peine que l'imputation est ridicule, & si ridicule, qu'elle tombe d'elle-même. Il seroit bien essentiel que les gens instruits désabusassent le peuple à ce sujet. Car ils' imagine que nous disposons

d'une maladie comme d'un fil, auquel nous pouvons donner telle longueur qu'il nous plaît, ou comme d'une spéculation dans laquelle nous calculons le profit que nous pouvons y faire. Il n'est point de petites maladies pour nous : ce sont toujours des objets terribles qui nous effrayent & dont nous voudrions être défaits à la première vûe, nous en calculons trop les possibilités funestes. La fatale expérience que nous avons, que des maux très légers d'abord, mènent cependant nos malades au tombeau en se jouant de tous nos efforts & de nos connoissances, nous les font toujours regarder comme des ennemis dont nous nous défaisons le plutôt qu'il est possible.

Il n'arrive que trop, que ce malade qui dort paisiblement, fait passer une très mauvaise nuit à son Médecin. Qu'on ne s'imagine donc plus que nous prenons plaisir à voir les gens longtems malades & qu'on se persuade au contraire que le jour auquel nous les remercions, est en même tems le plus agréable & le plus intéressant pour nous. Enfin on accuse les Médecins d'aimer certains remèdes par préférence à d'autres. C'est une accusation qui est quelques fois vraie, mais très ordinairement fausse. Celui qui en est l'objet, la doit souvent à une seule circonstance où il a usé, par exemple, de la saignée avec une vivacité qui

& allarmé les intéressés, & qui cependant étoit
 très nécessaire; dans toutes les autres occasions,
 il aura ménagé le sang, peut être plus qu'aucun
 autre. N'importe; le sort en est jetté; il faut
 qu'il soit la victime du propos; & si quelqu'un
 veut le justifier, on le fait taire, en racontant
 l'unique fait qui y a donné lieu. On en peut
 dire autant & toujours avec aussi peu d'équité des
 autres évacuans, des cordiaux, & des rafraichis-
 sants. On voit combien de telles accusations de-
 vroient être examinées par des honnêtes gens; on
 trouveroit presque toujours en remontant insensi-
 blement à la source, qu'elles sont supposées. Une
 autre injustice encore qu'on commet à notre
 égard, c'est de vouloir que nous guérissions toutes
 les maladies. Je le pardonne aux malades dont la
 plupart ne sentent pas le danger dans lequel
 ils sont. Mais que ceux qui voyent les choses
 plus sainement, se fâchent parceque nous ne gué-
 rissons pas ce qui est au dessus de l'art, & ce que
 l'expérience fait journellement connoître pour être
 aussi certainement incurable, que la mort est in-
 évitable; c'est une inconséquence dont on ne se
 douteroit pas que nous puissions être les victimes.
 Cependant nous le sommes tous les jours. On
 sçait & on en convient unanimement que depuis
 que le monde est monde, on n'a point encore

guéri un phtisique décidé. Il n'y a rien cependant de plus commun que d'en voir quelques uns user tous les Médecins d'une ville, l'un après l'autre; & cela par le conseil de ceux qui les environnent. Ils sçavent n'éantmoins très bien qu'il n'y a point de remède, & que le dixième Médecin n'aura pas plus de secours à donner que le premier.

Il est d'autres maladies dont le pronostic n'est pas aussi évident pour les autres, tandis qu'il l'est très fort pour nous. Nous sçavons malheureusement que nous ne pouvons y être que spectateurs. On s'ennuye, on nous remercie; pour sauver notre réputation, nous disons que le mal est mortel, malgré la lenteur avec laquelle il parcourt ses périodes, & le peu d'apparence du danger: on n'a garde de nous croire; on prend notre pronostic pour une mauvaise humeur, mais malgré tous les secours que d'autres lui procurent, le malade périt, & justifie le Médecin calomnié.

L'immortel Frédéric Hoffmann, en se plaignant de tous ces inconvénients auxquels un Médecin de probité est exposé, semble insinuer qu'il les doit à l'idée que le vulgaire se forme de son art dont il se croit en droit de tout attendre. Il est clair, dit ce grand homme, que notre art n'a pas autant de pouvoir, ni d'étendue, que le commun

des hommes, & même les grands de la terre lui en attribuent. C'est pourquoi il feroit intéressant d'examiner une question qui se présente naturellement. Sçavoir qu'elles sont donc les choses qui sont à la puissance de l'art.

Il avoue que cette question est importante & digne d'être amplement discutée; mais les circonstances l'obligent de la traiter en peu de mots en ces termes (a).

Un Médecin peut certainement faire beaucoup pour préserver des maladies tant aiguës que chroniques, en corrigeant de bonne heure ce qui peut les occasionner. Il peut aussi conduire sans beaucoup de douleurs ni d'infirmités, un homme au terme de la vie, qui est dû à son tempérament, à la disposition de ses humeurs, à la force des fibres, & à tout l'ensemble du mécanisme de son corps. Il y réussira d'autant plus sûrement, que le sujet sera accoutumé par une éducation convenable à gouverner & à modérer ses passions, dont les excès sont si nuisibles à la santé, qu'il recevra de lui tous les conseils pour faire un usage raisonnable des aliments & de toutes les choses destinées par l'Auteur de la Nature à entretenir la vie, afin de conserver l'ordre dans la circulation du sang &

(a) Supplément par. primo p. 208.

des humeurs, qui est la source de toutes les fonctions qui s'exécutent suivant le vœu de la Nature.

Je ne vois rien, continue ce grand homme, de plus désirable & de plus précieux qu'un vie long & saine. De même que ceux qui ignorant les avantages d'une manière de vivre saine & honnête, méprisant les conseils des Médecins, passent non seulement le plus beau tems de la vie dans les infirmités & les maladies, mais abrègent aussi considérablement leurs jours, de même ceux qui se comportent en toutes choses avec prudence, faisant cas des règles de la Médecine, & les appliquant suivant les connoissances qu'ils ont acquis de leurs constitution naturelle, peuvent certainement se procurer des jours longs & exempts d'infirmités.

Voilà donc une chose qui incontestablement est au pouvoir de notre art; savoir de prolonger la vie par des règles reconnues par tous les philosophes pour conduire nécessairement l'homme à une extrême vieillesse. Mais celui qui méprise absolument ces règles, est entrepris par des maladies plus ou moins de conséquence. Alors il appelle son Médecin, le prie de le soulager, quelque fois même il lui ordonne de le guérir. Mais cependant il meurt malgré tous les secours, parce

qu'il n'y a souvent plus aucune ressource dans la Nature dont on a si indignement abusé. Il est encore au pouvoir de l'art de secourir dans les commencements des maladies, d'en empêcher les progrès, d'apaiser les douleurs, de diminuer les symptômes, & d'abaisser l'impétuosité de sa marche.

De tout cela il conclut qu'il est aisé de concevoir combien le vulgaire se trompe, en s'imaginant que la puissance & la capacité d'un homme de l'art s'étend à la guérison de presque tous les maux. Il seroit bien plus à désirer qu'on ne se procurât point ces maux pour lesquels on est si souvent obligé de nous appeller, & que dans la santé même ou au moins dans les premiers moments qu'on s'apperçoit qu'elle chancelle, on fit venir le Médecin qui par des conseils, ou par des légers remèdes remettroit promptement tout en ordre. C'est sans doute ce que devroient faire tous ceux qui sont jaloux de la conservation de leur vie & de leur santé. Il seroit plus à désirer encore que les Médecins fissent plus d'état de cette Médecine préservative, en donnant plus de tems à l'étude de toutes les précautions qu'on peut prendre pour s'exemter des maladies, suivant les climats, les lieux, le genre de vie, les aliments, l'air, les éléments, & les remèdes que chaque

pays fournit ; toutes choses qu'on néglige trop aujourd'hui, & dont la connoissance néanmoins est si essentielle à la conservation des hommes.

Mais il feroit fâcheux de conclure de l'aveu que nous faisons avec autant de franchise que de douleur, qu'il est donc inutile de s'adresser aux Médecins; car ou la maladie est guérissable, ou non. Dans le premiers cas, la Nature la guérira bien toute seule; dans le second, l'art n'y peut rien faire. Cette espèce d'erreur au sujet des Médecins est encore assez commune. Je connois même familièrement un homme très comme il faut, qui m'honore d'ailleurs d'une grande confiance, mais qui se moque de la meilleure foi du monde, de tout ce qu'on appelle Médecine. Il est très persuadé que les jours sont comptés & que tous les secours humains ne sont pas capables de déranger ce compte. Ainsi suivant lui, saignez ce pleurétique, ou ne le saignez pas, usez d'astringents pour arrêter cette hémorragie, ou laissez couler le sang à grands flots: abandonnez cet homme à un amas d'humeurs qui vont le suffoquer, ou aidez le par un vomitif qui le rend promptement à la vie; cela est tout égal; il en seroit également revenu, quand vous n'aurez fait aucun remède, comme il mourra

certain-

certainement malgré tous vos secours, si son heure est venue. Tous les gens instruits savent ce qui a donné lieu à cette erreur sur la santé. C'est une question trop épineuse à discuter pour un Médecin: laissons la aux Théologiens qui ne l'agitent jamais qu'à regrets quand ils sont raisonnables, ou qui se fâchent toujours, quand ils aiment à en parler. Contentons nous de faire remarquer que les conséquences en sont ridicules. Mes jours sont comptés; je vais donc me jeter du haut de cette tour; car si mon heure n'est pas venue, je tomberai doucement sur les jambes, sans me faire le moindre mal; si au contraire, il faut également que je périsse. Comme, Dieu merci, ceux qui soutiennent cette thèse, n'en tentent pas les conséquences, nous ayons droit de nous persuader qu'il y a chez eux plus d'entêtement, qu'une vraie persuasion.

J'en ai vu d'autres qui se persuadent que tous les maux venant de la main de Dieu doivent être supportés, sans chercher à s'en défaire. Avoir recours aux hommes est pour eux un crime de rébellion contre la volonté du grand Maître. Ces cas arrivent rarement, & un Médecin a peine à se persuader des travaux qu'ils procurent à-moins qu'il n'en ait fait lui-même l'expérience. Je suis dans le cas d'en rendre compte,

l'ayant éprouvé vis-a-vis d'une malade qui m'a été recommandée par beaucoup de gens comme il faut. Tout le monde a été étonné de la promptitude de sa cure, mais j'avoue que je ne la dois qu'à la facilité avec laquelle j'ai pu lui persuader qu'elle devoit embrasser le régime & exécuter les remèdes qui convenoient à son état déplorable, ce qu'elle a fait après deux ou trois conversations, avec une docilité & même une confiance à laquelle je ne me ferois point attendu. Que le sort de l'homme est donc à plaindre, puisqu'à ces principes nécessaires de destruction qu'il porte en lui-même, il en ajoute encore d'accessoi-res par les erreurs de son esprit, & que tout ce qu'il voit, tout ce qu'il chérit, tout ce qu'il préfère, contribue constamment à les entretenir ou à les faire naître.

On est abondant malgré soi quand on est sur cette matière; mais je m'arrête, parceque j'en ai assez dit pour les gens sages, ou pour ceux qui ont de la disposition à devenir tels; & j'en ai trop dit pour ceux qui ne veulent être instruits que par l'excès du malheur. On vous a averti assez long-tems, & par trop de voix que vous auriez dû respecter, que cet abîme est profond. Aprésent vous en êtes convaincu, parce que vous y êtes précipité, il est trop tard pour vous en

tirer. Ainsi sommes-nous forcés de le dire ou de le penser tous les jours à l'égard de tant de gens qui, comme vient de le dire Frédéric Hoffman, nous prient, nous ordonnent de les guérir. nous sommes sourds, malgré nous, à ces prières & même à ces ordres, fussent-ils émanés des princes les plus puissans & les plus redoutables. Tantôt nos cordaux sont trop courts pour atteindre à la profondeur du précipice, & tantôt ils sont trop délicats, ils se rompent malgré toute la douceur avec laquelle nous les manions.

Mais en convenant que le sort des hommes est malheureux, il faut aussi avouer que celui d'un Médecin qui a l'ame sensible, & qui a assez de lumières pour être convaincu du peu qu'il peut faire dans la plupart des cas qui se présentent, n'est pas fort agréable.



CAPITRE SIXIEME.

Des Remèdes.

Le vulgaire n'est pas sujet à moins d'erreurs sur les remèdes, que sur ceux qui les administrent. Il y en a très peu qui attendent la santé du Médecin, mais presque tous de la vertu des remèdes. Ils ignorent que c'est la main qui dirige, qui premièrement opère la guérison, & que ce n'est que parceque le Médecin a murement réfléchi sur l'état & le vrai caractère de la maladie, qu'il a évalué les dispositions & les forces actuelles du malade, qu'il a bien mesuré la correspondance des solides avec les fluides, qu'il a balancé le ton des nerfs par l'examen varié des actions qui en résultent, qu'il a enfin singulièrement, & très curieusement examiné l'état des viscères, & sur tout de l'estomac; que c'est en un mot après un grand nombre de considérations appuyées sur des principes très certains, qu'il se détermine à ordonner le médicament qui vous est propre, & dont les effets justifient le choix qu'il en a fait.

Ce n'est que dans notre art, qu'on a l'injustice de priver celui qui opère, de la gloire qui lui

est due, quand il a travaillé avec succès. — On n'a jamais pensé à faire l'éloge d'une batterie de canons qui a renversé des murailles, d'un archer qui tire des sons mélodieux d'un violon ou d'un autre instrument; d'un pinceau, ou d'un ciseau dont se sont servi un peintre ou un sculpteur pour faire des chef-d'œuvres; ce sont les personnes qui ont su diriger, ou manier ces instruments, aux quelles se raporte toute la gloire. Pourquoi n'en feroit-il pas de même pour les remèdes? Ce ne sont pas eux qui ont fait de ce squelette ambulante, un homme qui étonne par sa force & son embonpoint; mais bien le Médecin qui a su avec autant d'intelligence que de sagacité, mettre en usage tous les moyens de son art, pour tailler, ainsi que le dit Hipocrate, cette belle santé qui est toute son ouvrage.

Si un remède appliqué une fois avec succès, à un genre de maladies, en guérissoit toutes les espèces, aurions-nous besoin de tant d'étude pour exercer la Médecine? Cet art ne feroit plus qu'un protocole de recettes qui feroient bientôt empreintes dans la mémoire; mais il n'en est pas ainsi. L'expérience nous prouve tous les jours le contraire. Le quinquina se lasse, & même depuis long-temps, de guérir les fièvres intermittentes dont il avoit été jugé le spécifique, je l'ai vu

donner, pendant six mois, non seulement sans succès, mais encore à l'entière destruction de la santé du malade.

L'application des remèdes suppose de grandes lumières dans celui qui les ordonne. 1°. La connoissance analitique des choses qu'il prescrit. 2°. celle du sujet qui doit les prendre. Il faut à ceux-ci des fortifiants, à ceux là des évacuants, aux uns de calmans, aux autres des stimulans. Dans ces différentes classes il faut encore choisir ceux, qui par telle ou telle vertu qui leur est singulièrement propre, conviennent spécialement & par préférence à remplir telle indication qui se présente. Mais cela ne suffit pas; on doit dans l'ordre de ces remèdes propres à remplir des indications particulières, sçavoir connoître & préférer ceux qui peuvent satisfaire à la fois à plus d'indications. Ainsi après tant de conditions qui doivent accompagner l'emploi des remèdes pour que selon l'expression de Galien, ils-viennent de la main secourable de Dieu; qui osera se persuader encore que la cure d'une maladie doit leur être attribuée, osera bien assurer qu'il fait obscur en plain midi.

De là il est aisé de conclure quelle est la témérité des personnes qui prennent des drogues de toutes mains, & qui quelques fois s'en ordonnent elles-mêmes. Il n'y a pas long-temps que

J'ai vu un malade qui n'a pu se relever par aucun secours de l'art, des effets d'un hidragogue très ordinaire qu'il s'étoit préparé. Ces exemples ne sont pas rares. Une mere perd sa fille unique, qui, par pure complaisance pour elle, prend une dose de poudre qui n'étoit connue de l'une, ni de l'autre. Les purgatifs, même les plus doux, n'agissent que par un sel qui irrite plus ou moins les glandes du ventricule ou des intestins. Il y a en a qui stimulent avec tant de douceur, qu'on croit devoir raisonnablement supposer, qu'ils sont toujours sans danger. Cependant même pour ceux de cet ordre, il arrive trop souvent que nous sommes trompés. Quelle raison pour ne point accorder si aisément aux malades des Médecines de précaution ! Ceux qui vivent avec la pharmacie, ne manquent jamais de prétexte apparent pour solliciter des remèdes : heureux quand ils ont des Médecins qui ne manquent point de lumières pour distinguer leurs vrais besoins, & assez de franchise pour résister à leurs caprices !

Un autre erreur du vulgaire qui est diamétralement opposée à l'autre ; c'est de n'attribuer aucune vertu aux remèdes. prenez en ; n'en prenez pas, vous guérirez également. Comme en effet quelques uns avec ce fatal préjugé, n'ont point laissé de réchaper des maladies les plus sé-

rieuses, ils prennent ces cas particuliers pour une expérience générale & croient de bonne foi, que la Nature seule pourra toujours les tirer des mêmes pas, sans les secours de l'art. Ce que j'ai dit dans le Chapitre précédent étant plus que suffisant pour prouver le ridicule d'une pareille prétention, je n'en parlerai pas d'avantage dans celui-ci.

Une autre erreur & très grande & très générale, même parmi les gens instruits, c'est, en méprisant l'usage des remèdes, de ne pas s'apercevoir qu'on en prend tous les jours ou de très bons, ou de souverainement contraires. Croit-on que l'eau, le vin ainsi que tous les autres liquides dont on se sert pour étancher la soif, soient des boissons purement indifférentes? L'eau est regardée par Celse, Frédéric Hoffman, & par bien d'autres, comme une Médecine préservative préférable à toutes celles qu'on a jamais pu imaginer. Le vin est conseillé par une infinité d'Auteurs pour animer les fluides subtils qui portent la vie à toutes les parties du corps. Les pains, suivant leurs différentes compositions, sont dans la classe des vrais remèdes depuis la naissance de la Médecine: ils sont aussi nuisibles & très nuisibles dans certains cas. Chaque légume à sa vertu qui lui est propre & qui ne convient pas éga-

lement à tout le monde: les pois lachent le ventre & aident suivant l'expérience, à diminuer le calcul. Les Arabes ont cru que les bouillons de lentille étoient admirables pour faire pousser la petite vérole; mais je ne conseillerai ce moyen à personne. Par combien d'autorités respectables, & d'expériences heureuses ne connoit-on point dans le navet & sur tout dans certaines espèces, des qualités éminentes dans les affections de la poitrine, & pour calmer les toux les plus opiniâtres? Qui est-ce qui ignore que la carotte, les panais, les asperges, le persil, la chicorée, la laitue entrent journellement dans la composition des remèdes à cause de leur vertu calmante & apéritive. L'oignon & toute ses espèces nous fournissent des remèdes puissants. Galien appelloit l'ail la thériaque des payfans; on le donne aux enfants pour tuer les vers. Il entre dans un remède très estimé contre la rage; on le conseille dans le calcul. Mais qui prendra bien garde à leur causticité, pourra aisément se persuader que pour tous ceux qui ont la fibre irritable, l'usage de toutes les espèces d'oignon, est très dangereux. Le choux rouge, dont on fait si grand usage en Hollande & en Allemagne, sont des remèdes célébrés par des Auteurs du premier rang pour calmer, evacuer avec douceur,

& fondre les mucosités les plus rebelles. Presque tout le monde sçait le cas qu'on fait des bouillons de choux rouges dans certaines maladies chroniques; mais ce que bien des personnes peuvent ignorer, c'est que ces bouillons sont d'une vertu bien supérieure, si aux feuilles de choux rouge, on ajoute le cresson d'eau, le liere terrestre, les épinars, les asperges, la racine de chicorée, & les feuilles d'ortie morte.

Enfin les fruits, le sel, le poivre, les 'aromates, l'huile, le vinaigre & tant d'autres choses qui entrent dans la nourriture animale n'ont-elles point des vertus connûes pour être favorables aux uns, & très pernicieuses aux autres? L'air lui-même n'est-il pas tantôt un remède, & tantôt un poison? Puis donc que tout ce que nous buvons, mangeons, & respirons est médicament, il est clair, que ceux qui disent qu'on n'a pas besoin de remèdes, en prenant tous les jours, & en sont habituellement foulagés ou blessés, sans s'en apercevoir. Il vaudroit beaucoup mieux pour leur santé, qu'ils fussent bien persuadés de cette vérité: ils en tireroient au moins l'avantage de se laisser éclairer sur ce qui leur est bon ou nuisible. Il est vrai que l'usage est un grand précepteur sur cette matière, & que de vrais & francs gourmands sont devenus sobres, & ont senti par

expérience la nécessité du choix dans les aliments. Cependant les conseils d'un Médecin pourroient abrégér ce cours d'expérience toujours très laborieux & souvent funeste. Une grande erreur qu'on voit regner très comunément, c'est d'adopter des remèdes dans certains temps & saisons, comme si on étoit sûr d'être toujours également disposé à les prendre avec succès. Ainsi l'un prend un lavement tous les jours, parce qu'il n'a pas la patience d'attendre si la nature fera son devoir, un autre se purge tous les mois, quoique la veille il ait été très facilement à la selle. Un troisième se fait saigner à chaque printemps, quoiqu'il soit prouvé qu'il n'a pas plus de sang & d'esprits qu'il ne lui en faut. Un quatrième croiroit expirer dans le cours d'un songe facheux, s'il n'assuroit son existence par quelques cuillerées d'un élixir renommé. Ainsi tous se rendent esclaves d'un remède qu'ils croient leur être très profitable, & qui souvent produit en eux des germes de maladies chroniques souvent incurables. Que d'étifies procurées par des saignées de fantaisie ! Que d'estomacs paralitisés par des mouvements forcés occasionnés par ces précieux élixirs ! Que d'intestins desséchés, irrités, corrodés par des purgatifs d'habitude ! Que de fibres racornies par les gouttes fortifiantes ! Que de nerfs ir-

régulièrement agités par les violents antispasmodiques ! On ne sçauroit s'estimer assez heureux quand on tombe entre les mains d'un Médecin qui s'atache à inspirer assez de courage pour secouer le joug de toutes ces servitudes dont on est tout étonné de se trouver affranchi, sans que la Nature en soit aucunement dérangée.

Pour guérir les hommes de cette habitude de prendre des remèdes, & toujours ceux qu'ils ont d'abord adopté, rien de plus efficace que de leur faire quelques reflexions sur l'inconséquence de leur conduite. 10. Ils ignorent la plupart du temps & la composition & la raison pour laquelle ils la prennent. 20. En supposant qu'ils la connoissent & qu'ils aient des raisons pour en faire usage, pensent-ils donc que ces mêmes raisons peuvent subsister long-temps. L'état du corps que les Médecins nomment idiosyncrasie, est si variable, qu'il n'est pas possible que les mêmes causes subsistent long-temps. Comme il est prouvé que des causes actuelles dépend toute l'efficacité d'un remède, il s'en suit que tel qui vous a profité il y a 6 mois, vous est très nuisible aujourd'hui. Il faut un rapport si exact entre l'action d'un remède & la réaction des solides, qu'Hipocrate assure que c'est par le plus petit excès de l'un ou de l'autre, que les corps sont essen-

tiellement blessés. Vous êtes foible par exemple, & vous prenez tous les jours quelque chose d'énergique ; il faut nécessairement que vous en foyez opprimé ; par une raison contraire vous êtes robuste & vous usez habituellement d'un remède foible, il ne produira d'autre effet, que d'entretenir, de cantoner, & irriter le vice que vous voulez détruire, & d'exciter continuellement des troubles qu'aucun autre n'aura plus la force de calmer.

L'âge n'apporte pas moins de différence dans l'action des remèdes. Qui ignore combien ce tiran de nos jours change essentiellement la substance solide de nos corps, & par conséquent la crase & le mouvement de tous les fluides. C'est là dessus qu'on se fait principalement illusion. On aime à se faire longtemps des compliments sur la fraîcheur de sa peau dont les rides & la roideur devroient nous avertir d'assez bonne heure que ce voile délicat qui nous couvre n'est plus si aisément arrosé de cette fine sérosité qui entretient la blancheur & la douceur ; que nos muscles n'ont plus la même souplesse, nos fibres & nos nerfs la même égalité dans les mouvements volontaires.

Si on fait encore attention aux maladies qui sont propres à chaque âge, qui changent du tout

autout nôtre tempérament il : y a de tristes héritages de nos parents qui se manifestent, les uns dans l'enfance, les autres dans l'âge viril, les autres enfin dans la vieillesse; & qui semblables à des ennemis furieux long-temps enchainés s'élancent avec une fougue qui déssole en un instant, toute nôtre existence dont ils changent toutes les dispositions sur lesquelles on avoit cru pouvoir compter jusqu'alors.

Le sexe ordinairement plus facile encore à se laisser aller à ces remèdes d'habitude, est précisément celui à qui ils conviennent le moins, par le nombre & la fréquence des mutations auxquelles il est sujet. Il ignore sans doute combien nous apportons de précautions, même lorsque la nécessité nous oblige à leur ordonner quelque chose. Avec quel soin un bon Médecin, n'examine-t-il pas l'état actuel d'une femme auparavant d'établir sa méthode curative. Il sçait par expérience à combien de maux & de douleurs elle peut être exposée par le défaut de l'attention la plus légère; malheur à celui qui en ignore tous les détails. Quelle délicatesse dans le tact, quelle finesse dans le discernement, quel usage du monde ne faut il pas pour traiter le physique, & plus encore le moral de cette partie de l'humanité si recommandable par sa douceur & ses charmes, &

si intéressante par sa foiblesse, qu'elle doit presque toujours en grande partie à son éducation & à nos préjugés. Un peu d'ambre ou de musc, quelques gouttes d'eau de fleur d'orange trouvent telle femme dans une disposition à lui faire essuyer des convulsions mortelles. Le simple sirop de pavot donne à d'autres des vertiges & des vomissements; le Mars qu'on prodigue au sexe avec tant de profusion & d'assurance, peut produire & produit en effet les symptômes le plus dangereux; les hémorragies, les stases du sang dans les viscères, les maux de gorge, ainsi que je l'ai vu arriver plus d'une fois; les inflammations, des obstructions opiniâtres, des tubercules schirreux, l'œdème, enfin bien des maux pour une partie desquels on croiroit pouvoir ordonner la chose même qui les a procuré. Vous prenez depuis quelques années ce remède favori, qui vous entretient dans vos maux & votre langueur, combien de temps vous faudra-t-il encore pour vous persuader que vous êtes dans l'erreur la plus funeste. Si vous continuez quelques mois, l'incurabilité sera le fruit déplorable de votre entêtement.

Enfin rien n'apporte de changement plus fréquent dans notre manière d'être, que les passions. Cependant l'homme qui prend un remède d'habitude n'a pas plus d'égard aux temps orageux qu'au

jour serain pour en faire usage. Les anciens ont certainement eu grand tort de penser que les passions ne sont que les causes éloignées des maladies ; nous pouvons bien les regarder comme prochaines, par l'activité avec laquelle elles troublent l'harmonie des fonctions naturelles & volontaires ; c'est ce qui n'a pas besoin de preuve puisqu'un chacun en fait journellement l'expérience.

Ce qui doit encore rendre difficile pour les remèdes qu'on ne connoit point, c'est cette antipathie naturelle & invincible qui régné entre nous & quantité de choses que nous ignorons. Cette antipathie même est d'autant plus à craindre quelle n'est pas toujours née avec nous. Elle arrive quelquefois occasionnellement. Telle femme dans certains états a toutes les douceurs en horreur, qui auparavant se régaloit avec beaucoup de sucreries ; une autre redoute les plus légères odeurs. Un peu de sirop de rose solutif a éteint les jours d'une Dame Romaine qui avoit un fièvre tierce sans danger. L'odeur seule de la rose en fait tomber d'autres en syncope. Les mémoires des curieux de la Nature racontent qu'un jeune homme avoit remarqué qu'il n'avoit jamais porté de rose au nez, sans être sur le champ attaqué d'un Rhume de cerveau fort incomode. Je connois des personnes qui aimeroient mieux se passer de manger
que

que de toucher à des mets préparés avec tel aromate que ce puisse être. Le fleur d'orange cause des coliques à quelques unes. Le beure produit chez d'autres des vomissements, des inquiétudes, des hémorragies. On connoit des exemples d'enfants qui, dès leur naissance, ont témoigné contre le lait une antipathie qu'il n'ont jamais pu vaincre; un bouillon de veau purge certaines personnes suffisamment; & il est à présumer qu'une médecine en règle leur occasionneroit une superpurgation mortelle. Il y en a d'autres qui ne peuvent respirer l'odeur du café, sans avoir des envies de vomir & Boele raconte que quelqu'un, pour avoir pris un tasse ordinaire de café, essuya des vomissements plus abondants, & avec plus de violence que ne peut l'occasionner l'émétique. Bonnet (a) raporte avoir connu quelqu'un à qui on n'avoit jamais donné le sel de tartre ou quelque'une de ses préparations, sans lui procurer des sueurs & des angoisses mortelles. On ne finiroit pas si on vouloit citer les exemples d'antipathie qui sont rapportés par des Observateurs dignes de foi.

Enfin pour engager encore plus ceux qui sont sujets à prendre des remèdes d'habitude, à les

(a) Med. Sept. P. 11. P. 385.

abandonner; j'ose assurer avoir tiré plusieurs personnes d'un état de malaise & d'infirmité habituelle, seulement en leur faisant quitter ces sortes de remèdes, & en leur prescrivant un bon régime. Je crois qu'il n'y a guere de Médecins qui n'en puissent dire autant. Qu'on reste donc bien persuadé que les remèdes n'agissent 1^o. que par l'habileté de la main, qui les administre; 2^o. qu'il faut pour diriger leur action, connoître les divers tempéraments des corps, & dans le même individu les différences occasionnées par l'âge ou par des causes accidentelles. 3^o. Que malgré toutes les connoissances, & précautions requises, il est encore possible qu'un remède augmente ou entretienne la maladie par quelque antipathie également ignorée du malade & du Médecin. 4^o. Enfin qu'il est tout-à-fait déraisonnable de donner des remèdes sans de bonnes raisons, & que ceux qui ne sont pas capables d'en juger, sont foux de les prendre sans d'autres conseils que deux-mêmes, ou d'autres encore moins capables d'en juger qu'eux.

Enfin une Erreur des plus déplorables, c'est la mode. Que personne ne s'offense de ce que je vais dire: ce vice a été trop général, & l'est encore aujourd'hui, pour qu'on puisse raisonnablement supposer que j'aye quelque'un particulière-

ment en vue. De tout temps il a regné des modes parmi les hommes, parcequ'il a toujours été nécessaire de fatisfaire à leur caprice & à leur inconstance. Il n'est pas surprenant que les modes aient aussi varié dans le traitement de la santé. Il est cependant bien facheux que par la même raison qu'une Éléante célèbre donne le ton aux femmes de bon goût, quelqu'un puisse le donner aussi pour le régime & les remèdes qui ne décident de rien moins que de la vie. Tantôt la saignée est à la mode, & tantôt elle est tellement proscrite, qu'un Médecin raisonnable doit se hasarder à perdre son crédit par la fermeté avec laquelle il requiert qu'on en fasse une dont dépend la vie du malade. Tantôt les purgations, tantôt les vomitifs, aujourd'hui des bains froids, demain les bains tièdes, une fois les boissons froides, une autre les chaudes. Quel catalogue immense ne feroit-on pas de tous les remèdes dont le crédit a varié suivant le ton que la fantaisie leur a donné. Contentons nous d'attaquer les erreurs de nos jours en déplorant d'avance le malheur de notre postérité qui probablement ne fera pas à ces égards plus raisonnable que nous.

Elles consistent principalement dans l'usage des fréquentes saignées, des boissons, des antispas-

modiques & du tabac. Toutes ces choses sont ou bonnes ou indifférentes en elles-mêmes; ce n'est que l'usage excessif ou déplacé qu'on en fait qui mérite le blâme, & c'est sur quoi vont s'étendre mes réflexions.

Je connois & me fais gloire de connoître tous les avantages de la saignée. Je sçais que c'est un remède énergique qui produit les effets les moins espérés lors qu'il est employé avec connoissance; mais c'est par cette raison même qu'il est énergique, & pour ainsi dire décisif, qu'il doit être plus rare, & qu'on doit sur-tout craindre de l'employer sans des indications pressantes. Je dois avouer qu'il est des tempéraments, & des pays où de telles indications sont très rares. Ceux même qui ont fait les éloges les plus outrés de la saignée, conviennent que les corps gras & replets, qui ont les veines petites, la fibre lache, doivent autant que cela est possible, être aidés par un autre remède, quoique les humeurs coulent en eux avec une extrême lenteur. On a toujours remarqué que ceux qui ont le corps ainsi constitué, souffroient toujours après la saignée une prompte prostration de forces, & que les maux pour lesquels on la leur avoit imprudemment fait administrer, bien loin d'être soulagés, devenoient plus incomodes, & plus longs & plus

opiniâtres. C'est un préjugé fort dangereux, quoique très commun, de croire qu'un homme puissant & bien coloré puisse plus facilement souffrir la perte de son sang que celui qui est maigre & d'un tein peu avantageux. Les expériences nous prouvent que le dernier a les vaisseaux plus apparents, les canaux & tous les couloirs beaucoup plus amples, & le cœur plus grand : par conséquent la saignée lui est plus nécessaire ; & quand on la fait sans nécessité, elle est beaucoup moins dangereuse pour lui. Les partisans de la saignée conviennent encore, qu'elle n'est point praticable vis-à-vis des personnes attaquées, de maladies lentes & Chroniques vis-à-vis de celles qui sont délicates, qui ont l'estomac foible, les digestions laborieuses, les premières voyes farcies d'humeurs, qui pèchent plus par la lenteur que par leur qualité, vis-à-vis encore de celles dont les travaux peu agréables & sérieux, les inquietudes, les chagrins ont occasionné cette dissipation d'esprits si peu connue & qu'on ne ménage point assez ; ils avouent que dans tous ces cas il vaut beaucoup mieux avoir recours à d'autres moyens pour remédier à la grande plénitude. Toutes ces considérations sont plus générales qu'on ne l'imagine, surtout par rapport à certains climats, & j'ose dire dans presque tous les pays du

monde, où il semble que l'humanité se rapetisse. Joignons y encore l'expérience certaine que nous avons de l'efficacité, & de la promptitude avec laquelle la saignée supprime la perspiration. Que ceux que en connoissent la nécessité & les avantages, en balancent la perte, avec le bien, qu'on peut se promettre de la saignée. D'ailleurs, si on sçavoit quelle précaution exige ce remède avant & après l'avoir administré, on n'en useroit pas aussi lestement qu'on le fait aujourd'hui, à peine avons-nous le temps de nous rendre quand un malade nous appelle pour lui conseiller une saignée; souvent nous trouvons le sang dans le bassin. Il est des saignées d'étiquette pour lesquelles on croit n'avoir pas besoin du conseil de qui que ce soit. Les gens même les plus communs en ont d'usage & de bienfaisance: que de préjugés, que d'entêtements, que d'ignorance à ce sujet, que de foiblesse dans ceux qui sont faits pour s'y opposer avec fermeté; que de sang répandu je ne dis pas inutilement, car ce ne seroit pas un grand mal, mais à la perte évidente de l'humanité!

Je pense qu'après ces reflexions ou plutôt ce canevas de reflexions, les personnes raisonnables ne permettront pas si facilement qu'on répande leur sang, & qu'au moins elles demanderont auparavant le conseil d'un homme éclairé & capable de

Juger des contrindications que leur constitution naturelle, ou accidentelle y opposent. Que personne néanmoins ne prenne occasion de ce que je viens de dire, pour conclure que je suis un antagoniste de la saignée. Nous sommes dans un temps où on distribue si aisément des réputations suivant l'occasion qu'on en trouve, qu'il faut autant qu'il est possible, parer à tous sentimens équivoques.

La même franchise avec laquelle, je viens d'indiquer les cas où la saignée est dangereuse, & j'assure que ces cas sont très ordinaires, va aussi me guider pour exposer ceux où je la crois utile. Je le répète encore & j'en conviens avec tous ceux qui ont une idée avantageuse de la saignée, que je ne connois point de remède dans la nature d'une efficacité aussi marquée, & aussi prompte. La nature nous apprend que les hommes sont sujets à des réplétions de sang par les effets heureux ou malheureux qu'elle fait pour se décharger. Dans les femmes les pertes de sang qu'elles essuyent tous les mois, & dont le dérangement leur procure quelque fois des symptomes effrayants, les saignemens de nés chez les jeunes gens, & le flux des hémoroides chez les hommes faits, si, ces évacuations supprimées, il se montre des signes évidens de pléthore, c'est sans doute à nous, qui sommes les Ministres de la

Nature à suivre la route qu'elle nous a tracé; mais encore alors, qu'on ne s'imagine pas, que la saignée est toujours indiquée. J'ai l'expérience du contraire. J'ai aidé en plusieurs de ces circonstances sans le secours de cette évacuation que je croyois devoir éviter à cause des contrindications très évidentes. C'est une grande raison pour ne point croire aux apparences en matière de santé, & pour consulter son Médecin, quelque connoissance qu'on croye avoir de son état avant de se résoudre à se faire saigner.

A legard de tout les cas de pléthore sanguine, & d'inflamations générales, ou particulieres, si je voulois les détailler j'entrerois dans une carriere qui mettoit à l'écart les sujets essentiels que je me suis proposé de traiter. Je me contenterai de dire que tous les cas tels qu'on veuille les supposer, à-moins qu'ils ne soyent absolument dépouillés de toute circonstance, peuvent être équivoques pour indiquer précisément les saignées. Ainsi la rétention des mois, l'interruption d'un hémoragie, de violents maux de tête, des vertiges & bourdonnements avant-coureurs de l'apoplexie, les fièvres aiguës, la pleurésie, la phrénésie, la squinance, la néphrétique les pléthores des femmes enceintes &c. &c. tous ces états en général demandent la saignée, mais tous les pra-

ticiens savent mieux que moi qu'ils ne sont pas sans exception: mais comme ce n'est point ordinairement dans ces occasions, que le vulgaire est maître de se livrer à ses préjugés; il est tout-à-fait de mon devoir de garder là-dessus un grand silence. Les boissons chaudes, de chocolat, de thé & de café ont dans le commencement été proposées comme des remèdes; & les grands éloges avec lesquels ces remèdes ont été célébrés dès leur naissance les ont tellement mis à la mode, qu'elles sont aujourd'hui consacrées par l'usage. On ne boit plus ces choses par besoin, mais par amusement, par habitude & pour ainsi dire sans réflexion.

Il en est de même de l'eau froide; elle est assez à la mode chez quelques personnes, & on en use sans se douter, que même hors des cas de ces grandes chaleurs, où tout le monde sçait qu'elle est mortelle; il y en a encore beaucoup d'autres où elle pose les fondements des maladies longues & incurables. Mais j'aurai tant d'occasions de dire ma façon de penser sur toutes ces choses dans le dernier chapitre, que je ne pourrais m'étendre ici d'avantage, sans m'exposer dans la suite à des répétitions ennuyeuses.

Les bains ne méritent pas moins notre attention: froids ou chauds, ils sont extrêmes, & de-

mandent par conséquent des cas extrêmes qui ne sont certainement pas ordinaires. Les tièdes sont ceux qui employés avec précaution conviennent le plus généralement, & produisent aussi des effets plus solides, quoique plus lents. Je ne prétends pas néanmoins effrayer ceux qui prennent les bains froids; il est des tempéraments auxquels ils conviennent & qui en deviennent encore plus forts. Il en est aussi auxquels il a l'air de convenir, mais qui en seront les victimes. Il faut que la constitution soit bien calme, saine & légère pour s'accomoder constamment du bain froid.

Pour ce qui concerne les antispasmodiques, ils ont aujourd'hui une vogue qui semble en assurer le regne, & renverser la réputation de ceux qui auroient la hardiesse de blamer l'estime générale qu'on en fait. C'est la condition nécessaire des amis de la vérité de s'exposer à la critique. S'il étoit question d'un remède dont l'emploi ne se fit jamais que par l'ordre de son Médecin, je ne m'occuperois point ici à en montrer les abus; parceque je n'ignore point qu'il y a des circonstances qui en exigent absolument; mais parceque un Médecin aura donné la recette d'un antispasmodique ou parcequ'on aura dans une occasion éprouvé du soulagement de quelqu'un de ces spé-

cifiques qui ont acquis de la réputation dans le monde, il ne s'en fuit pas, qu'on doive en faire constamment usage. Qui dit un antispasmodique, dit un remède qui calme les nerfs; mais tout le monde sçait que les calmants ne sont que des palliatifs qui n'otent point la cause de la maladie. Elle va toujours son train malgré eux, devient féconde en symptômes plus effrayants, & finit par n'admettre plus d'autre calmant que la mort. Il n'est pas question d'endormir les nerfs, il faut les guérir; ce que n'ont point encore fait, & ne feront jamais les antispasmodiques. Je suivrais avec plaisir cette matière; mais qu'on la consulte dans le traité des vapeurs des deux sexes par Mr. Pome; & on conviendra bientôt avec moi que dans la plupart des maladies, les antispasmodiques sont les Boureaux des nerfs & non leur remèdes.

Cependant il nous arrive souvent de trouver des malades armés d'un remède dont ils font habituellement usage, sans demander le conseil de personne. Il leur faut de ces phénomènes effrayants pour ranimer leur confiance, & leur docilité. Alors tout se manifeste; le secret se dévoile, & le poison est mis en évidence.

Le tabac fut autrefois un remède; il est aujourd'hui dans la plupart de ceux qui en usent

ou une affaire de faste qui donne occasion de placer des devises ou des portraits brillantés, ou une malpropreté inutile, ou un excès qui, en poudre, dessèche les fibres du cerveau, & en fumée épuise les sucs digestifs de la bouche & de l'estomac. De cette courte description sur la vérité de laquelle on peut compter, chacun peut facilement évaluer les erreurs auxquelles il est sujet à cet égard. Ce seroit bien ici l'endroit de parler des remèdes de charlatans ou de quelques autres revêtus d'autorité, qui ne valent pas mieux; mais je rends trop de justice au public, pour m'étendre là-dessus. Nous voyons avec plaisir la méfiance presque générale, non seulement des gens comme il faut, mais même du peuple pour ces sortes de remèdes. Il en est fatigué; il connoit que nos recettes de la composition desquelles il peut facilement s'instruire, valent bien les remèdes envelopés du voile du mystère, insuffisant aujourd'hui pour les rendre recommandables, de manière qu'il ne nous reste plus d'autre sentiment contre ces différents Auteurs de secrets, & de spécifiques, que la pitié naturelle, & qu'on doit à des gens qui peuvent à peine par le débit, se dédommager des frais de leurs longues & fréquentes annonces. Il y en a cependant encore quelques uns qui se laissent séduire par les magnifiques

promesses qu'on leur fait. Quoique plus rarement nous en rencontrons dans la pratique, & nous trouvons toujours des victimes de leur crédulité.

Si un Médecin honnête pouvoit être susceptible d'un vil intérêt, il devroit ambitionner tous les malades qui ont été premièrement livrés à l'usage de ces grands spécifiques. Ce sont eux qui nous offrent ces maladies longues, lentes & opiniâtres qui exigent des visites assidues par l'inquiétude des malades qui se consolent de notre présence. Une erreur encore qui mérite bien un peu d'attention, c'est l'idée où on est que nous condamnons tous ces prétendus secrets, à cause du tort que cela fait aux Médecins en général; la vérité néanmoins est, que le seul motif qui nous engage à les proscrire est la conservation de l'humanité. Car, comme je viens de dire, ils ne nous font aucun tort. Au contraire, ce malade que j'aurois pu guérir en 4 jours, s'il m'eut appelé au premier instant qu'il a senti sa santé altérée, sera obligé d'employer un mois pour sa guérison, pour avoir voulu essayer avec le secret qu'on lui avoit vanté. Quand donc nous élevons la voix pour condamner ces abus, bien loin d'être animés par l'intérêt, il est évident que nous le sacrifions au salut du public.

Mais c'est ainsi que l'on berce les gens crédules ; au moins n'en dites rien à votre Médecin ; car il suffit à ces Messieurs que quelque chose ne vienne pas d'eux , pour qu'ils condamnent tout. Ils font très bien de s'y prendre de cette manière. Car si nous en étions instruits , nous ferions sur le champ notre devoir. Nous ne permétrions jamais à un malade l'usage des drogues , sans sçavoir si elles font un poison ou une médecine salutaire : mais je me donne pour garant , que si alors le donneur de remèdes en faisoit voir la composition , & que sans être bonne , elle ne peut faire absolument aucun mal , il n'y a aucun Médecin honnête qui ne cédât à l'importunité du malade , dans l'espérance que l'extrême confiance avec laquelle il prendroit cette boisson ou cette poudre , pourroit opérer une révolution heureuse dans la nature. Cela est arrivé quelquefois ; mais les exemples en sont rares. De tout cela , on doit conclure 1°. que si les hommes étoient sages , ils auroient besoin de très peu de remèdes : qui en prend moins , & qui a moins besoin d'en prendre que les Médecins ? C'est là sans doute le meilleur exemple que nous donnions à nos semblables.

2°. Que ce ne sont point les remèdes qui guérissent , mais la main du Médecin qui les conduit suivant les indications & les circonstances. 3°. Que

par conséquent on ne doit jamais exposer sa vie en prenant ou un remède qui a été bon dans telle ou telle occasion, ou un spécifique vanté qu'on ne connoit pas.

Ces gens à secrets & à spécifiques n'en veulent qu'à la bourse. Les Médecins ne veulent que votre santé : décidez quels sont ceux qui méritent le plus votre confiance.

CHAPITRE SEPTIEME.

Des Maladies salutaires.

PLUS les maladies sont opiniâtres, plus on trouve de gens qui présentent des conseils pour les guérir. La Nature n'a souvent d'autres ressources pour éviter un grand mal, que d'en procurer un plus petit. Ne point lui obéir alors, c'est s'exposer à une punition certaine. Cet homme a des sueurs incommodes, des éruptions cutanées, des glandes érodées qui laissent échapper des sérosités; des hémorroïdes, des saignements de nez; cette femme a des vomissements périodiques, des Diarrhées, des pertes, des petites incommodités extérieures qui n'ont point consulté ses charmes, pour se placer dans des endroits trop apparents: prenez bien garde,

avant de toucher à aucune de ces infirmités, de bien consulter la Nature. Car si c'est elle qui les a produites pour se débarrasser d'un fardeau incommode, elle ne vera pas tranquillement troubler son ouvrage. On ne sçauroit se persuader combien l'impatience, qu'on a dans quelques infirmités qui procurent d'ailleurs de grands biens, est cause tous les jours de morts inopinées. On voudroit être des Dieux ; mais malheureusement nous ne sommes que des hommes. L'erreur par rapport à ces maladies que j'appelle salutaires, à cause des grands biens qu'elles procurent d'ailleurs, consistent 1°. à croire que toute maladie est contre le bon ordre essentiel de la Nature, que par conséquent on doit y opposer des remèdes. 2°. Que toute maladie est guérissable sans danger : 3°. que c'est l'ignorance des Médecins qui a inventé à certains accidents le nom spécieux de maladies salutaires, à cause de l'ignorance où ils sont des moyens par lesquels on pourroit les guérir. Il est aussi naturel à l'homme de souffrir que d'exister. Depuis bien du tems, je n'ai pas manqué de presser les personnes qui me disoient n'être sujettes à aucuns maux, & jouir d'une santé entière, d'examiner de plus près leur existence, & ensuite de me dire avec vérité, si elles n'éprouvoient pas quelques insultes de l'humanité ;
je

je n'en ai encore pas trouvé un seul, chez qui le résultat de cet examen n'ait produit l'aveu de quelque infirmité. Ainsi ces belles fantés dont nous faisons des portraits si agréables, sont plutôt des images séduisantes de ce qui devrait être, que de ce qui est. C'est la Vénus que tant d'Auteurs ont décrite, & qui n'est encore nullepart exécutée sans défaut. Je connois un Médecin qui effuye, depuis bien des années, à chaque solstice du printemps un ou deux accès de fièvre qui lui procurent pendant tout le reste de l'année une existence agréable, d'ont j'espère qu'il jouira encore longtemps.

J'ai vu des personnes sujettes à des sueurs très incommodes aux mains, sous les aisselles, aux piés, & dans d'autres parties du corps qui se font très bien porté, tant que ces sueurs ne se font pas dérangées, & tomber dans des maladies, dès que cette heureuse excrétion étoit arrêtée. On frémiroit, si je donnois toutes les histoires tragiques des maux & des morts qui ont succédé aux guérisons de ces éruptions cutanées, par lesquelles la Nature se décharge heureusement des parties excrémentielles qu'elle a entrepris envain de séparer par les couloirs ordinaires.

Dans un livre tel que celui ci, on ne doit

point offrir des peintures révoltantes: c'est pour-
quoi, on me pardonnera facilement de garder
le silence sur les détails. Ceux qui seront cu-
rieux de les lire, en trouveront une collection
abondante dans Zacutus Lusitanus, Ethmuller,
Sennert, & tant d'autres Observateurs qui déplo-
rent la légèreté avec laquelle on s'empresse d'a-
bord à guérir ces indispositions, ou incommodi-
tés habituelles.

De quelle fanté ne jouissent pas ces enfants
qui courent avec des visages qui font peur; &
quel est leur sort déplorable, quand leurs pa-
rents tot ou tard, cèdent aux empressements de
quelques guérisseurs qui se présentent.

Que d'éthiſies entre douze & 18 ans qui n'ont
pour cause que des malpropres qu'on a traitées
avec opiniâtreté, & qu'on a enfin malheureuse-
ment guéri dans l'enfance! Nous voyons tous
les jours des personnes à qui l'occasion la plus légè-
re, un petit coup procure une ulcère opiniâtre, &
que souvent aucun secours de la Chirurgie ne peut
guérir. Combien a-t-on vu de gens après la par-
faite cicatrice de ces playes, au moment qu'on
chantoit victoire, être saisis d'une maladie inter-
ne, ou qui a abrégé leur carriere en désolant les
tristes jours qu'ils ont respiré, ou qui en peu de
tems a décidé de leur sort.

Mais, non seulement ces ulcères accidentels, mais aussi, ceux que l'art procure, qui ignore la facilité avec laquelle leur exsiccation ressuscite les maux pour la guérison desquels on les avoit ordonné.

Je ne connois rien qui doive engager un Médecin à autant de circonspection, que toutes ces infirmités extérieures devenues chroniques. Mais malheureusement le traitement qu'on en fait, se passe ordinairement sans que nous en sçachions rien; & nous ne sommes souvent appelés que pour réparer les grands désordres que les malades ont fait eux-mêmes en se servant de certains onguents, ou pomades connues, ou en se faisant guérir par des personnes aussi peu instruites qu'elles des conséquences d'une pareille cure. Il n'y a pas long-tems que nous avons vu un jeune homme de la plus belle espérance, étouffé par la suppression d'un saignement de nez qu'il avoit souvent éprouvé, & auquel on s'est opposé par les voyes les plus meurtrières, & même sans avoir eu la prudence d'y substituer quelques saignées. Cette vivacité avec laquelle le monde s'empresse de secourir quelqu'un qui saigne du nez, est une erreur dont il est essentiel de désabuser le vulgaire. Ce n'est point le sang qui vient au dehors qui est ordinairement à craindre. Mais bien celui qui sor-

tant de ses couloirs, s'épanche dans les vaisseaux lymphatiques, ou dans quelque cavité du corps. C'est cette hémorragie interne, si j'ose m'exprimer ainsi, qui est très à craindre; mais l'externe est rarement dangereuse, très souvent salutaire. Si une hémorragie étoit capable de répandre l'épouvante, ce seroit sans doute celle qui se manifesteroit en forme de sueur sanguine de tous les pores de la peau. Cependant Marcellus Donatus, dans son histoire admirable des choses qu'on voit dans la Médecine, rapporte que Rondelet a vu à Montpellier un jeune Étudiant du corps duquel sortoit une telle sueur; que Fernel a observé le même phénomène dans une autre personne. Mais ces fortes d'hémorragies générales sont rares. Les particulières sont plus communes; il seroit inutile de les détailler. Il suffit de dire qu'elles sont presque toujours un petit mal, qui en empêche un très grand; que par conséquent il faut en tenter la guérison avec beaucoup de réflexion, & ne se presser jamais, à-moins que l'état du malade ne sollicite évidemment un prompt secours. A l'égard de celles qui sont chroniques ou habituelles; c'est un meurtre de les arrêter. On peut lire dans l'histoire de l'Académie Royale de Chirurgie, les voyes extraordinaires que la Nature a pris pour

se débarasser de cette phlétore sanguine ; & alors on fera moins effrayé des phénomènes qui se présentent quelque fois.

Les vomissements ne sont pas moins inquiétants. Il y a peu de personnes qui ne veuillent s'en débarrasser. Sans doute qu'Hipocrate en pronostiquant à ceux qui sont dans l'habitude de vomir, une vie courte, a donné lieu à ce préjugé ; on veut toujours remédier aux vomissements tels qu'ils soient, & on quitteroit comme un ignorant, un Médecin qui refuseroit honnêtement & selon son devoir de se prêter à cette cure. Il y a deux marques certaines d'un vomissement salutaire 1°. Si les matières qu'on rejette sont d'une mauvaise qualité, 2°. Si en les rejetant ainsi habituellement on conserve une bonne santé. Je connois & suis intimément uni avec quelqu'un qui vomit depuis bien des années régulièrement tous les matins avec assez d'abondance. Je ne fais d'autre vœu pour lui, sinon que ce vomissement salutaire ne s'arrête par quelque cause que ce soit. La Médecine est féconde en histoires de pareilles évacuations arrêtées naturellement ou par art qui ont produit des foyers de maladies mortelles. Quoique ce ne soit point mon intention de proposer dans cet ouvrage aucun plan curatif, j'ai de fortes raisons qui m'intéressent personnellement, pour

engager fortement les personnes fujettes à ces fortes d'évacuations, à observer le régime le plus exact; qu'elles s'accoutument peu à peu, à faire de petits repas à une distance égale l'un de l'autre: qu'elles évitent le long sommeil, les fortes applications, & fassent de l'exercice; qu'elles opposent au goût des matières qu'elles rejettent, des boissons qui en altèrent la qualité; en un mot qu'elles se gouvernent en tout point, tant pour le corps que pour l'ame, avec cette sage modération qui à la longue se rend maîtresse des maux les plus accablants, & les plus opiniâtres. Elles auront l'agrément de voir insensiblement ces matières qui agacent les solides, entièrement épuisées; & quand ces évacuations viendront à s'arrêter, ils n'auront point à craindre la pique du serpent caché sous l'herbe. On en peut dire autant des diarrhées, qui surprennent périodiquement les personnes les mieux portantes, sans altérer aucunement leur santé. Il y en a qui n'éprouvent ces évacuations salutaires qu'au printemps; d'autres à chaque saison; quelques uns plus souvent encore. Tout cela dépend de la qualité des matières qui irritent, & de la capacité & solidité des réservoirs qui les contiennent. Tous les bons Médecins prennent bien garde de ne leur opposer que des corroborants, quand les déjec-

tions deviennent trop fréquentes, & trop copieuses; encore consultent-ils alors l'état du malade. Car quelques abondantes que soient les évacuations, si on conserve ses forces, c'est un signe certain que la Nature travaille heureusement à se débarrasser d'un fardeau qui l'opprime; vouloir dans ce cas l'empêcher de continuer son travail, c'est à coup sûr exposer son malade à des fièvres, des toux, des jaunisses, des obstructions des viscères, & bien d'autres accidents qui dégénèrent facilement en chroniques. Non seulement on ne doit point opposer des remèdes à cet état, mais on doit encore extrêmement craindre les grands mouvements du corps & de l'ame. C'est alors qu'on a plus besoin du conseil des Médecins pour se bien gouverner dans l'usage des choses non-naturelles, que de leur recettes.

Enfin les évacuations même des femmes qu'on regarde comme malades & auxquelles on a donné le nom de fleurs blanches ne sont pas toujours l'objet de la Médecine curative. C'est pourquoi celles qui sont dans cet état, telles jalouses qu'elles puissent être d'en sortir, ne doivent pas indifféremment recevoir, ce qu'on leur offre pour les guérir. C'est cependant ce que font la plupart. Il y a des remèdes vantés qui courent dans les papiers publics; on ne consulte ni son mari ni

son Médecin pour y avoir recours, & souvent on obtient malheureusement l'objet de ses vœux. C'est une satisfaction de courte durée. Bientôt cette humeur qui sortant régulièrement avec tant de bénignité, rendoit l'existence de cette femme si légère & si agréable, forcée de remonter contre son propre poids, va se jeter dans les viscères où elle acquiert toute l'acreté possible, & produit en peu de tems les scènes les plus tragiques. Les maux de reins, la sciatique, l'œdeme douloureux des parties inférieures, des fièvres, des oppressions de poitrine, des toux incommodes, des insomnies qui maigrissent, des dégoûts qui désolent: que les Dames choisissent à présent ou de garder les fleurs blanches quand, étant douces & bénignes, elles ne portent aucune atteinte à leur belle santé, ou de s'exposer, en faisant guérir cette légère incommodité, à tous les maux auxquels l'expérience nous apprend qu'elles deviennent sujettes.

Les accidents dont j'ai parlé jusqu'à - présent méritent plutôt le nom d'incommodités que de maladies proprement dites, puisque j'ai supposé, & que je suppose encore généralement comme une marque non équivoque de leur salubrité, que non seulement elles ne nuisent pas à la santé, mais encore qu'elles la défendent & la conservent.

Mais en peut-on dire autant des maladies proprement dites qui désolent évidemment l'existence de l'homme, & qui finissent par l'annéantir? C'est ici où le vulgaire est facilement abusé & où le Médecin prudent resserre les limites de son art pour ne point passer celles de la prudence.

La goutte, par exemple, ce fâcheux présent de la Nature qui attaque tant d'honnêtes voluptueux, tant de sçavants sédentaires, tant de grands hommes dont l'existence est chère à la société; La goutte, di-je, est une maladie bien réelle, & cependant il n'est pas un seul Médecin qui osera conseiller d'en tenter la cure, à moins que la cause n'en soit évidemment connue, & qu'elle soit récente. Je ne connois point de remède pour cette goutte; & je tremble toujours pour le sort des gouteux, quand quelque empirique en annonce un nouveau, ou encore plus quand un Observateur honnête mais trop crédule le fait passer sans intérêt à la connoissance du public. Je suis trop persuadé que jamais la goutte intérieure n'est guérie impunément, pour ne point dissuader ceux qui sont prêts à se laisser séduire. Le plus grand spécifique que nous puissions offrir à un gouteux, c'est premièrement de le persuader intimement qu'il ne doit jamais tenter la guérison, & secondement de lui apprendre tous les détails du

régime qui convient à son état. Je connois un autre moyen encore mais qui ne fera point du goût de la plus grande partie de ceux qui sont sujets à cette cruelle maladie ; ce seroit de vivre, comme cette partie de l'humanité dont les travaux, & les fureurs sèment la goutte dans nos villes & dans les Cours. Une vie frugale & laborieuse dégagée des sollicitudes & des grandes passions, une vie telle que celle de ce paysan fortuné que vous voyez reposer avec délice, & des articulations bien déliées, sur le gazon qu'il a semé, & sous ces arbres que ses mains ont planté.

Avant Asclépiades, personne n'avoit imaginé que la fièvre ne fut un mal réel. Sydenham nous la présente souvent comme un moyen de nous guérir. Boerhave, ce maître de l'art aussi célèbre que modeste, & réservé à critiquer la pratique des autres, ne peut s'empêcher de blâmer les Médecins qui s'empressent indifféremment à guérir toutes les fièvres. En effet cette maladie, si c'en est une, n'a par elle-même rien d'effrayant & nous la trouvons quelque-fois si salutaire, que nous nous bornons à en être les spectateurs & rien de plus ; nous nous félicitons de la voir paroître dans la paralysie, elle dissipe & guérit souvent pour toujours la mélancolie maniaque. Elle apaise les convulsions, fait disparoître l'é-

pilepsie ; elle calme les douleurs spasmodiques des viscères, & surtout du foye : elle allège le corps, relève ses fonctions, divise la lymphe, ranime les esprits, & remonte tous les ressorts de la machine. Voilà une foible esquisse encore des grands avantages que la simple fièvre, procure par elle-même. La guérir dans tous ces cas, c'est sans contredit s'opposer au salut du malade. Les Anciens n'avoient donc pas tort de se tenir dans une parfaite inaction dans le commencement des fièvres qui ne paroissent accompagnées d'aucun symptôme qui caractérise d'autres maladies.

Il est démontré par tout ce que je viens de dire, qu'il existe un grand nombre des maladies salutaires auxquelles, c'est une erreur très pernicieuse de chercher sa guérison. Mais pour le prouver encore plus, & faire sentir aux lecteurs toute l'importance de mes conseils, je vais leur donner un précis, le plus court qu'il me sera possible, de différentes observations analogues aux cas que j'ai proposés. Ces observations sont prises d'un ouvrage de Mr. Raymond, qui a pour titre : *Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir*, imprimé à Avignon en 1757.

Nicolas Tulpius (a) célèbre Médecin &

(a) Observ. 42. Liv. 3.

Bourguemaitre d'Amsterdam rapporte qu'une fille, depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'âge de 7 ans, suoit si abondamment, qu'on étoit obligé de la changer de linges 4 ou 5 fois par jour.

Zacutus Lusitanus (*a*) attribue la mort subite d'un homme à une sueur de dix ans pendant le printems & l'été, supprimée par un bain froid. Etienne Blancard (*b*) a observé des personnes arrivées à une vieillesse heureuse avec des sueurs de piés très incommodes.

Nicolas Pechlin (*c*) observe que ceux qui sont habituellement sujets aux sueurs, ne se portent jamais mieux, que quand elles sont fort abondantes.

Mr. Raymond (*d*) observe par lui-même qu'une Dame sujette, depuis son enfance, à des fluxions aux yeux & aux paupieres, a des ophthalmies, & des larmoyements, en fut délivrée par une sueur fétide qui inondoit les jambes & les piés, surtout dans la belle saison. Fatiguée

(*a*) Observ. 70. L. 3. prax. admirand.

(*b*) Institut. med. cap. V.

(*c*) Observ. 52. L. 11.

(*d*) Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir T. 1. p. 53.

au bout d'un certain tems de cette sueur aussi incommode aux autres qu'à elle-même, elle réussit à s'en débarrasser par le moyen, d'une eau alumineuse. Mais peu-à-près elle fut saisie de violents accès Epileptiques, qui ne cédèrent aux remèdes qu'au bout de 3 ans, & encore ils furent remplacés par l'engorgement des glandes du cou & des aisselles & beaucoup de boutons & de pustules sur le reste du corps, qui furent suivis de la phthisie à laquelle elle succomba.

Une autre Dame (a) de sa connoissance a joui longtems d'une belle santé, qu'il attribue à des sueurs de piés & des mains qu'elle a supportées avec d'autant plus de patience, qu'elles étoient sans odeur.

Il a remarqué (b) pendant les ravages de la peste à Marseille en 1720, que, dèsque cette cruelle maladie parut, il se sentit les aisselles chaudes & très humides, avec des démangeaisons insupportables, ce qui continua jusqu'à la fin de la peste, dont le retour au printems de 1722 lui procura les mêmes sueurs & démangeaisons, qui durèrent autant que le fléau au milieu duquel il dit n'avoir jamais joui d'une plus belle santé.

(a) Ibid. p. 56.

(b) Ibid. p. 52. & suivantes.

Par rapport aux éruptions cutanées, il assure (a), qu'un jeune officier ayant gagné dans un long voyage de mer une maladie de malpropreté, fut conduit aux portes de l'Ethiopia parce qu'on l'avoit guéri par des remèdes, qui avoient fait rentrer l'humeur dans le corps. Il raconte la même chose d'un capitaine de vaisseau marchand Hollandois, & de son Epouse qu'il traita ensuite trois mois & qui ne guérissent qu'après bien des remèdes. Il ajoute ce que dit Zacutus Lusitanus (b) d'un homme Cacochime, attaqué d'une pareille maladie à chaque retour du printemps, qui prit enfin le parti de s'en défaire avec une pomade astringente, qui fit rentrer les boutons dont il mourut la nuit suivante. Il rapporte d'après Amatus Lusitanus (c) l'histoire, premièrement d'un jeune Florentin qui après s'être frotté une seule fois, d'une pomade où il entroit très peu d'arsenic, avoit été trouvé mort dans son lit; & ensuite celle d'un autre qui pour s'être servi d'une pareille pomade, devint furieux & se jeta par la fenêtre. Il parle encore d'un Etudiant qui au rapport du sçavant Grégoire Horstius (d) fut at-

(a) Ibid. p. 206.

(b) Observ. 51. lib. III. prax. ad mirand.

(c) Centur. II. Obs. 33.

(d) Obs. 21. Lib. II. T. III.

taqué d'épilepsie pour avoir suivi un pareil procédé; d'un pasteur que les curieux de la nature (*a*) disent être mort d'apoplexie, pour n'avoir pris aucun remède intérieur avant l'emploi des extérieurs: d'un étudiant qui suivant Sen-
nert (*b*) devint aveugle, puis Epileptique par la même cause, & d'un enfant de 14 ans en qui l'aveuglement & les accidents épileptiques succé-
derent promptement à l'emploi de pareils remé-
des & que l'art de ce grand Médecin n'a pu sau-
ver de la mort.

Un homme de 35 ans (*c*) jouissant d'une fort bonne santé, avoit depuis longtems une dar-
tre entre le pouce & l'index, elle étoit farineuse,
un peu humide & rouge au dessous, elle ne s'é-
tendoit pas & ne faisoit aucun progrès. Il ne sen-
toit rien de plus que le prurit qui l'obligeoit à se
froter. Quelqu'un lui donna fort imprudemment
un remède, dans 24 heures la dartre disparut:
mais il fut attaqué deux jours après d'une fièvre
très vive & d'une sueur au visage, si acre,
qu'elle formoit des fillons par tout ou elle cou-

(*a*) Obs. 58. ann. 1.

(*b*) Pract. Lib. N. pars. I. cap. 28.

(*c*) Des maladies qu'il est dangereux de guérir. T. 1.
p. 155.

loit, comme si on y avoit fait passer du caustique fondu.

Un négociant (*a*) de 60 ans portait depuis longtems, une dartre farineuse au genouil: il la vit tout d'un coup disparoître à l'occasion d'un grand chagrin qu'il avoit essuyé. Quatre jours après il fut agité d'une violente convulsion des muscles de la poitrine, & de douleurs si violentes dans cette partie, qu'il en jettoit les hauts cris.

A l'égard des ulceres naturels ou artificiels, voici ce qu'en dit notre Auteur.

Une Dame (*b*) d'environ 55 ans, d'un tempérament vif, portoit depuis douze ans une caustere naturel a coté & presque au milieu du tibia Il n'étoit ni large ni profond; il gardoit presque depuis son origine toujours le même calibre donnant, par jour, 2 ou 3 gouttes d'humeur, elle n'en étoit aucunement incommodée, elle ne sentoient ni douleur, ni chaleur, ni démangeaison, & se portoit tout-à-fait bien. Dans ce bon état elle essuya un vif chagrin; l'ulcere devint sec, & quelques jours après elle se plaignit d'un feu ardent & insupportable, dans la région de la matri-

ce

(*a*) Ibid. p. 157.

(*b*) Ibid. p. 206.

ce qui céda avec peine aux remèdes multipliés. Mais bientôt le bras gauche s'enfla avec tant de rapidité, & si fort, qu'il devint livide & insensible. On employa les scarifications profondes & ensuite tous les moyens capables d'empêcher la mortification totale de la partie, qui enfin après une longue & abondante suppuration fut rendue à son état naturel.

Une autre femme de 60 ans (*a*) ne fut sauvée d'une grande fièvre & d'une oppression, qui alloient la mettre au tombeau; qu'en rétablissant un ulcère qu'elle avoit porté longtems au pié.

Un jeune homme de 29 (*b*) ans, guéri de l'Epilepsie au moyen d'un cautère à chaque bras, les laissa enfin dessécher; mais bientôt après il essuya une attaque violente, & quelques jours ensuite une autre qui dura 24 heures, & fut suivi pendant une semaine d'accès de manie & de fureur, dont il fut heureusement guéri par des pustules qui couvrirent les poignets & les mains. Un autre jeune garçon pour avoir fait guérir des ulcères aux piés, qui le gênoient pour son travail, fut sujet aux mêmes accidents dont on ne le réta-

(*a*) Ibid. p. 210.

(*b*) J. Nicol. Pechlin obs. XXX. lib. II.

blit parfaitement qu'en lui ouvrant un cautère à chaque pié. Mr. Raymond ajoute à ces deux observations de Nicolas Pecklin, celle d'Amatus Lusitanus qui fut obligé de cautériser un bras où il avoit lui-même guéri un vieux ulcère dont la cure avoit subitement procuré la manie.

Notre Auteur (a) passe ensuite au danger d'arrêter certaines évacuations & le prouve par quelque traits qu'on lit dans l'histoire admirable de Médecine de Marcellus Donatus. (b) La première est de Roudalet qui rapporte la sueur de sang d'un jeune étudiant de Montpellier dont il ne dit pas l'événement. La seconde de Fernel qui assure avoir vu une personne qui perdoit du sang en plusieurs parties du corps par l'extrémité des veines de la peau; & pour prouver la possibilité du fait dont il se dit témoin, il en rapporte de pareils attestés par Aristote & Théophraste. Le 3^e. est de Benivenius qui dit qu'un homme robuste de 36 ans perdoit environ une livre de sang chaque mois de la partie de la peau qui est au dessous du foye; sans qu'il y parût absolument ni ouverture ni playe, & qui fût guéri par six saignées faites dans six mois. Il rapporte ensuite l'histoire qu'on lit dans Jean Nicolas

(a) De L. cité. p. 262.

(b) Hist. mirab. medic. cap. III.

Pechlin (*a*) de cette fille de 20 ans qui pendant 5 ans à cause d'une suppression de règles, essuya tous les mois au sommet de la tête une sueur de sang dont on n'a pas sçu l'événement, parceque cette malade fatiguée des remèdes dont elle n'éprouvoit aucun secours, sortit secrettement de l'hospital de Leyde & qu'on n'en entendit plus parler. Il ajoute (*b*) que lui-même a vu un négociant de 60 ans gras, sanguin & ayant de très belles couleurs qui avoit joui d'une parfaite santé tant que ses mains & ses jambes avoient sué du sang; cequi lui étoit journalier sur-tout en été; mais quelques mois après que cette sueur, aussi heureuse qu'extraordinaire eût disparu, il mourut d'Apoplexie. Il passe à une autre observation de J. Nicolas Péchlin sur une pauvre fille de 16 ans cachectique qui d'un érésipèle négligé au pié, y eut un ulcère, qui caria l'os: après bien des remèdes, un bon Chirurgien la pança régulièrement, & ayant amené cet ulcère au point de se fermer, il fut bien surpris d'en voir sortir du sang pendant quelques jours, ce qui revint exactement tout les mois; surquoi l'Observateur ayant été consulté, ordonna des remèdes capables de

(*a*) Obs. 36. Lib. I.

(*b*) M. Raymond. au Lieu cité. p. 268.

procurer, les ordinaires; & qui ayant réussi procurèrent la cure de l'ulcère.

Zacutus Lusitanus (*a*) lui fournit ensuite l'histoire d'une femme qui souffroit tous les mois au nombril quelques douleurs qui étoient suivies d'un écoulement de 3 livres de sang, qui duroit environ huit jours. Marcellus Donatus (*b*) lui en offre une autre d'une femme de 50 ans dont le tecton gauche rendoit du sang sans l'incommoder. Il trouve dans Corneille Stalpart van der Wiel, (*c*) le cas d'une femme de 40 ans, maigre, & fort bilieuse, qui en un instant fut inondée du sang qui sortoit de ses mamelons après un violent accès de colère dans le tems de ses règles; & Amatus Lusitanus (*d*) lui en fournit un autre d'une Dame qui en nourrissant son enfant, perdit par les mamelons une grande quantité de sang, sans aucune indisposition. Il revient à Corneille Stalpart (*e*) au sujet d'une fille, dont les bords de la paupière inférieure rendoient du sang goutte à goutte toutes les fois que ses règles étoient retardées, ou qu'elle se mettoit en colère.

(*a*) Obs. 39. L. 1.

(*b*) Obs. 92, lib. 11. prax. med.

(*c*) Cap. 11. Lib. hist. med. mirab.

(*d*) Centur. 1. obs. 79.

(*e*) Curat 21. centur. 11.

Il assure (a) n'avoir jamais connu d'Auteurs qui ayent parlé d'hémorragie par les oreilles, si ce n'est Schenkus (b) qui sur la foi de Musa Brassavole, raconte qu'une Religieuse souffroit chaque mois au défaut de ses règles, une hémorragie copieuse par les oreilles & par les yeux. Il (c) continue à regarder les évacuations & même les vomissemens comme salutaires, & après avoir rapporté l'exemple d'une Religieuse qui n'ayant que très peu ou point de règles, cracha le sang pendant 25 ans sans autre incommodité. Il s'appuie de l'Autorité de plusieurs observateurs. Le premier est Herman Cummius qui dans les mélanges des curieux de la Nature, (d) dit qu'une Dame de 34 ans d'un tempérament sanguin & chaud s'étant mise en chemin avec ses règles dans un tems fort froid, elles s'arrêterent pendant 6 mois dans chacun desquels, elle vomissoit ordinairement 4 livres de sang. 20. de Zacutus Lusitanus (e) qui raconte qu'une jeune fille puissante mais mal réglée, vomit 30 livres de sang

(a) Obs. 19. centur. 1.

(b) Mr. Raimond au lieu cité p. 298.

(c) Lib. IV. de menstruis. ibid p. 299.

(d) Obs. 95. au. 1.

(e) Obs. 12. liv. 11. prax. med. mirab.

dans 24 heures. 3°. Nicolas Péchlin (*a*) qui assure qu'une femme de 36 ans maigre, scorbutique, épuisée par beaucoup d'accouchements, devint encore enceinte, & accoucha plus heureusement qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, après avoir rendu habituellement une grande quantité de sang depuis le 3^e mois de sa grossesse jusqu'au quatorzième jour avant sa couche; où tout paroissant désespéré, elle se trouva beaucoup mieux.

Il met (*b*) les alvéoles au rang des sieges que prend l'hémorragie salutaire qui supplée à la suppression des règles. C'est ce qu'il a vû lui-même dans une demoiselle de 48 ans qui, ayant perdu ses règles, essuya pendant quelques mois une perte de sang par l'alvéole d'une dent molaire. Il joint l'observation de Nicolas Tulpius (*c*) sur une femme grasse & fort à son aise qui un peu sujette au vin, perdoit tous les jours le sang d'une de ses dents.

Les urines sanguinolentes suppléent aussi à ces suppressions. Il en cite deux exemples, le pré-

(*a*) Obs. 37. Lib. 1.

(*b*) M. Raimond dans l'ouvrage déjà cité 1. vol. p. 304.

(*c*) Obs. 59. Lib. 1.

mier d'une Religieuse que Jean Schenkus (*a*) dit avoir été longtems réglée par les urines, quoique enfin les ordinaires soient revenus par les voyes naturelles. Le second (*b*) est d'une Dame de 50 ans qui après avoir perdu ses évacuations ordinaires, rendit pendant quatre mois beaucoup de sang avec les urines. Les hommes foibles mols & effeminés qui agissent & transpirent peu, faisant comme les femmes un amas de sang que la nature entreprend d'évacuer périodiquement, sont aussi sujets à des hémorragies salutaires, quand ces évacuations viennent à manquer. Voici le précis de ce qu'en disent les Auteurs cités par Mr. Raymond.

Jean Schenkus (*c*) nous dit qu'un jeune homme, pour avoir trop chanté, tomba dans une hémoptisie qui fut arrêtée fort imprudemment par un charlatan, ce qui lui causa la mort. Qu'un Noble (*d*) de Dresde voulut se délivrer de fréquentes hémorragies; mais qu'heureusement les remèdes astringents qu'il prit pour cela, n'empêchèrent pas le sang qui sortoit auparavant par le nez, de

(*a*) Lib. IV. du menstruits.

(*b*) M. Raimond ibid. 1. vol. p. 306.

(*c*) Obs. lib. 2. de Hæmoptisi.

(*d*) Id. Lib. de naribus.

se porter au coin des yeux, d'où il prit son écoulement ordinaire. Qu'un enfant Noble sujet à la même hémorragie qui fut aussi supprimée, devint presque la proie d'une dysenterie qu'on eut beaucoup de peine à guérir.

Fabricius Hildanus (*a*) raconte l'histoire d'un Apothicaire fort gras, qui perdoit journellement le sang par le nombril.

Zacutus Lusitanus (*b*) nous dit qu'un homme depuis l'âge de 20 ans jusqu'à 45, essuyoit chaque mois pendant 4 ou 5 jours un flux copieux de sang par les voyes des urines & que cette évacuation étant arrêtée, il mourut d'une pleurésie.

De tout ce que je viens de rapporter l'Auteur (*c*) conclut que les hémorragies ne sont pas si fort à craindre, & qu'on a souvent tort de se presser de les arrêter. Il pense la même chose des vomissements habituels, qui n'altèrent pas la santé & le confirme par plusieurs exemples. Le premier est d'une fille de 40 ans d'un tempérament fluët & délicat qui pendant 15 ans fut sujette 4 ou 5 fois l'année à un vomissement de bile

(*a*) Obs. 37. centur III.

(*b*) Obs. 102. Lib. II. prax admirand.

(*c*) Mr. Raimond 1 vol. p. 327. & suivantes.

fort claire, se portant d'ailleurs très bien. Le second est d'un prélat qui étant accoutumé, depuis quelque tems, à vomir le matin des eaux & des glaires sans goût & sans couleur, & ensuite un peu de bile jaune & amère, jouissoit ainsi d'une bonne santé. Mais s'étant trouvé à Paris, on lui persuada de quitter cette habitude, à quoi il consentit. En moins de quatre jours il fut saisi de frissons, de fièvre, & d'une douleur gravative à la tête qui furent bientôt suivis d'un délire violent. Dans cet état, son valet de chambre qui sçavoit l'habitude de son maître, lui avança une plume qui rappella le vomissement & fit disparaître tous ces symptomes effrayants. Le 3^{me} est d'une Dame de 32 ans d'un tempérament vigoureux, qui depuis un an de mariage ne rendant plus ainsi qu'au paravant des quantités d'eaux & de glaires tomba dans une fièvre aigue avec transports à laquelle elle succomba. Le 4^{eme} est d'une jeune homme âgé de 21 ans, fort robuste, actif, grand chasseur & vorace, sujet tous les mois à une migraine qui lui procuroit un vomissement de beaucoup d'humeurs & quelque fois d'aliments aigres & mal digérés, dont la sortie lui procuroit une bonne santé. Mais en ayant été libre pendant deux mois, il tomba dans une fièvre & des convul-

sions dont on eut beaucoup de peine à le guérir. Le 5^{ème} est un boulanger de 55 ans, sujet depuis plusieurs années à un vomissement d'ali ments visqueux & aigres, ce qui lui arrivoit toutes les semaines, tenta envain tous les remèdes pour s'en guérir, quoique d'ailleurs il se portât à merveille. Mais enfin ce vomissement s'étant arrêté de lui-même, ou par art, il tomba dans une hidropisie ascite dont il mourut. Le 6^{ème} est sur l'autorité de Zacutus Lusitanus (*a*) qui dit qu'un homme de 30 ans rendant tous les mois 14 ou 15 livres d'une humeur noire & semblable à de l'encre, se guérit de cette incommodité par des astringents. Mais heureusement après de grands maux de tête, cette incommodité reparut, & lui prolongea la vie jusqu'à l'âge de 80 ans. Le 7^{ème} est de Fabricius Hildanus (*b*) qui donne l'histoire d'un vomissement de plus de trente ans dans une demoiselle sujette à d'autres indispositions, dont on ne pouvoit procurer le soulagement que par des vomissements artificiels.

Pour ce qui concerne les diarrhées salutaires, il est évident, dit Mr. Raymond, que si les hu-

(*a*) Obs. 13 lib. III. prax med. admirand.

(*b*) Obs. 32. centur IV.

(*c*) Dans l'ouvrage cité. vol. 2. p. 54. (9)

meurs qui sortent font de la nature de celles qui, selon Hypocrate, doivent être vidées; pour longues qu'elles soient, elles ne peuvent qu'être profitables. Il prouve le danger de les arrêter par le sort d'éplorabte d'un jeune homme de 20 ans, qui, lassé de se présenter à la garderobe, se laissa persuader de manger des noix confites avec le gérofle. La diarrhée arrêtée, il fut attaqué d'une violente convulsion dont il mourut. Lui-même à l'age de 29 ans s'est trouvé attaqué d'une diarrhée séreuse & un peu bilieuse qui s'étant arrêtée d'elle même, le laissa dans une santé supérieure à celle dont il avoit joui jusqu'alors. Il cite ce que dit Mr. Lazerme (a) célèbre Professeur de Montpellier d'une femme de 40 ans qui mourut d'apoplexie pour avoir arrêté une diarrhée stercoreuse habituelle & ce que raconte Fernel d'une fille de 7 ans à qui sa grand mère causa une mort prompte, en opposant à une pareille évacuation une grande quantité de cognac.

Les fleurs blanches ne lui paroissent pas mériter moins d'attention. Il prétend avec fondement que tous les ages du sexe y sont sujets & que très souvent elles sont salutaires. Il ne veut

(a) Curatio diarrh.

pas sur-tout quand elles sont simples & bénignes, qu'on tente d'en délivrer les corps cachectiques, froids & humides; ceux qui sont gros & gras & annoncent beaucoup de fucs. Il confirme ce sentiment par les autorités de Guillaume Baillou (a) qui assure qu'une suppression de fleurs blanches habituelles fut suivie d'un diabète funeste; de Senert (b) qui recommande de ne point arrêter trop tôt, & encore moins par des astringents les fleurs blanches, de peur que cette humeur ne se jette sur les parties nobles; de George Philippe Neuter (c) qui dit que les fleurs blanches arrêtées d'elles-mêmes ou par art, attirent souvent de grands maux; ce qu'il confirme par l'histoire d'une femme de 60 ans qui ne pouvoit être guérie des douleurs insupportables aux lombes, aux cuisses, & aux piés qu'en rappelant ses fleurs blanches qui avoient cessé d'elles-mêmes: & celle d'une femme qui faisia au cinquième mois de sa grossesse d'une fièvre épidémique, en fut délivrée par des fleurs blanches très copieuses & de toute couleur, qui durèrent jusqu'à son accouchement qui fut très heureux.

(a) Lib. I. conf. 59.

(b) De fluor. muliebr. lib. IV. cap. 12.

(c) De fluor. muliebr.

Quand il en vient à la goutte, (a) il nie ce qu'a dit Hypocrate dans le 28, 29 & 30me. Aphorismes, que les Eunuques ne sont point sujets à la goutte ni les enfants avant l'âge de puberté ni les femmes avant que les règles les aient quitté. Il revoque en doute & avec beaucoup de raison les cures radicales des gouttes, racontées par différents Auteurs, & soutient qu'il n'y a point de maladie qu'il soit plus dangereux de guérir. Il raconte que Mr. le Marquis de agé d'environ 60 ans, Fils, frère, & père d'un gouteux, se soulagea au moyen de quelques poudres & pilules, au point de se croire guéri. Mais bientôt les oppressions & les palpitations de cœur lui ôtèrent la respiration & la vie. Il produit l'autorité de Frédéric Hoffman qui dans la 8me dissertation medico-pratique dit, qu'on conseilla à un gouteux un emplâtre rafraichissant qui au paroxisme suivant fixa la goutte dans l'estomac, dont le malade mourut. 2°. Qu'un autre tourmenté du même mal fit une onction sur le pié avec l'esprit de vin camphré & l'opium; ce qui réussit pendant quelques années au point de se croire guéri. Mais tout-à-coup un œdème au pié suivi d'un Asthme convulsif prouva l'abus de ce grand remède.

(a) Mr. Raymond 2 vol. p. 166. & suiv.

Il n'y a pas longtems que j'ai vu un malade à qui on avoit ordonné un liniment à-peu-près pareil, mais qui avoit eu la prudence de ne point le continuer: certainement ceux qui emploient ces topiques spiritueux, n'ont pas la moindre connoissance de la facilité avec laquelle on effarouche l'humeur gouteuse. Toutes les fois que je me suis occupé de cette matière, j'ai été épouvanté du détail immense des précautions qu'exige le traitement de cette maladie. Les Médecins ne peuvent se les rendre trop familières, & nous ne pouvons trop les publier dans un siècle si fertile en gouteux.

Mr. Raymond désapprouve l'usage des narcotiques. Il rapporte à ce sujet l'exemple d'une personne, qui ne pouvant plus supporter ses maux, prit de l'essence d'opium, qui éteignit sa vie en même tems que ses douleurs. Il cite ensuite ce que dit Guillaume Musgrave, dans son traité de la goutte anomale que tous narcotiques intérieurs & extérieurs dans cette maladie sont très dangereux: ce qu'il prouve 10. par un jeune homme de 22 ans, robuste & vigoureux, sujet à la goutte qu'il avoit reçu de son père, malgré laquelle il n'avoit gardé aucun régime de vie. Se trouvant un jour violemment & très douloureusement oppressé, il reçut d'un Empirique un remède narco-

tique qui en 24 heures le mit au tombeau, 20. par un homme de 40 ans qui dans la violence du paroxisme eut la foiblesse de faire venir une femme qui avoit la réputation de calmer les douleurs. Elle lui appliqua sur les 11 heures du matin un Cataplasme composé de Jusquiame, de la cigue, du solanum &c. une heure après la douleur fut calmée, à midi le malade ne la sentit plus: il se leva, mangea fort peu, 2 heures après midi il s'affoupit si profondément, qu'il mourut le lendemain matin à 4 heures. Enfin notre Auteur termine son important ouvrage par expliquer en combien de manières la fièvre simple peut être salutaire. Il en cite un seul exemple d'un jeune homme de 28 ans, que la fièvre continue guérissoit toujours pour quelque mois des accès Epileptiques aux quels il étoit fort sujet. J'aurois pu sans doute m'étendre beaucoup plus sur cette matière, en prenant tant de Mr. Raymond que de bien d'autres Observateurs, tout ce qu'on a remarqué à ce sujet. J'aurois composé un chapitre volumineux & peut-être intéressant. Mais j'ai cru qu'après les réflexions générales que j'ai faites sur les erreurs qu'on peut commettre dans la guérison des maladies salutaires, ce précis d'exemples tragiques feroit plusque suffisant, & même supérieur à tous les raisonnemens, pour in-

spirer beaucoup de prudence à tout le monde.

CHAPITRE DERNIER.

Des Boissons.

JE ne connois point d'espèce de boisson dont la Médecine n'ait fait des éloges; & il n'en est cependant aucune qui soit assez généralement bien-faisante, pour qu'on ne puisse citer des cas où il ne soit très prudent ou de s'en abstenir ou de la modifier.

L'eau si commune & si simple, d'autant plus féconde en bonnes qualités, qu'elle paroît n'en avoir aucune, sembleroit devoir offrir une boisson toujours exempte de danger, puisqu'elle est non seulement préparée par les seules mains de la Nature, mais qu'encore elle est destinée premièrement à nous nourrir. Cependant il est certain qu'il y a des circonstances dans lesquelles elle donne la mort ou la prépare.

C'est ici où je dois craindre d'offencer ces heureux panégyristes de l'eau, qui prétendent l'offrir & comme la seule boisson qui convienne à l'homme, & en même temps comme un spécifique supérieur à tous les remèdes, que l'art de guérir a combiné jusqu'à-présent pour toutes les maladies.

dies. Le grand Frédérik Hoffman qui n'a pas craint de la proposer, comme un remède universel dans un ouvrage qu'il lui a exprès consacré, ne laissa pas, dans d'autres, d'en reconnoître les dangereux effets; quelqu'un qui n'auroit lu que l'éloge qu'il en a fait, subjugué par une autorité d'un si grand poids, ne pourroit pas se douter que l'eau pût jamais produire des accidents fâcheux.

En effet quel est le malade qui n'espéreroit trouver son salut dans cette boisson, lorsqu'il entendroit un Médecin si célèbre prononcer que l'eau convient à tous les temps, & à tous les tempéraments; qu'il n'y a point de préservatif plus assuré contre toutes les maladies, ni de remède plus efficace, tant pour les aiguës que pour les chroniques, & qu'enfin son usage satisfait à toutes les indications tant préservatives, que curatives. En prévenant les objections sans nombre qu'on pourroit lui faire sur la diversité des tempéraments; il ne craint point d'affirmer qu'elle convient à toutes les natures, malgré les différences notables qu'on remarque entre elles. Elle tient les vaisseaux ouverts, empêche les obstructions, favorise les excréations, s'oppose aux stases des humeurs, en absorbe & en évacue les impuretés: par conséquent, il résume qu'il n'y a point de plus grand préservatif.

En effet elle est utile à tous les âges: car par sa grande douceur elle se charge aisément des mauvaises qualités des humeurs, & par sa fluidité elle ramolit & lubrifie toutes les parties solides, dont elle relève singulièrement le ton.

Elle donne plus de fluidité à la nourriture lacteuse des enfants; elle dissout & adoucit dans les jeunes gens tous les suc qu'une digestion précipitée pourroit faire tendre à la putréfaction; elle protège l'âge viril contre toutes les surabondances & les mauvaises qualités de ces suc; elle ramolit dans la vieillesse les fibres, & en assouplissant les vaisseaux, elle prolonge la circulation & par conséquent la vie (a).

Elle n'est pas moins avantageuse aux tempéraments si différents qu'ils puissent être. Par elle, la circulation du sang est plus uniforme & plus constante chez les sanguins: sa fraîcheur tempère la fougue & l'impétuosité de la bile: son insipidité se charge des parties terrestres & grossières qui dominent dans les humeurs des mélancholiques, & enfin elle divise & subtilise les suc gluants & épais qui désolent les tempéraments phlegmatiques; (b) voila comme elle conserve la santé.

(a) F. Hoffman de aq. c. 9. medicin. Univers.

(b) Ibid.

Mais il ne lui donne pas moins d'efficacité dans les maladies. Les aigues ne lui paroissent admettre presque d'autre secours, pourvu qu'on ne donne point d'eau froide ni dans les temps de la crise, ni dans le froid, ni quand il y a des signes d'inflammation dans les premières voyes, ni en général quand il y a constriction aux parties extérieures. A l'égard des maladies chroniques, comme elles viennent de l'obstruction des glandes & des viscères, ainsi que de l'abondance & de l'imméabilité des humeurs qui s'arrêtent dans les grands vaisseaux, il trouve que rien ne peut remédier plus efficacement, & plus promptement à tous ces désordres, que les boissons aqueuses; il invite donc les Médecins à faire un examen de toutes les eaux de l'endroit qu'ils habitent afin qu'ils puissent dans les occasions avoir à la main un remède bien plus noble & plus énergique que tous les spécifiques vantés & les préparations chimiques dont on élève les vertus jusqu'aux cieux (a).

D'après la recommandation d'un homme aussi respectable on ne doit point être étonné du grand crédit que l'eau a pris dans le monde; & je conviens sans peine de la préférence qu'elle mérite sur toutes les autres boissons généralement parlant. Mais je nie & je le nie fondé sur une ex-

(a) Ibid.

périence trop malheureuse , qu'elle convienne dans tous les tempéraments & dans toutes les maladies, étant forcé d'admettre des cas où je sçais qu'elle est très dangereuse & d'autres où elle est mortelle.

C'est ainsi que les meilleures choses sont sujettes à produire les effets les plus tristes, à cause des éloges indéterminés qu'on leur a donné. Les uns vantent les qualités de l'eau froide, & prétendent qu'elle doit servir & de boisson, & de remède à tous les tempéraments, & tous les ages. C'est le sentiment du Docteur Smith (a) d'après Celse, Riviere, Ballonius & plusieurs autres. Par son froid elle agit sur toutes les glandes de la bouche, de l'œsophage, du ventricule & des intestins, elle resserre tous les vaisseaux, en contracte vivement les fibres, & provoque dans tous ces passages une abondance de sucs qui aident puissamment la digestion. Elle exprime des fibres les particules inutiles ou nuisibles, & par la douce fraîcheur qu'elle y répend, elle leur donne du ressort & de la flexibilité, & enfin par son poids elle donne aux solides une force dont on peut difficilement se faire d'idée. C'est par ces qualités qu'elle fait promptement évanouir les amertumes de la bouche, les nausées, les dégoûts, les vo-

(a) Traité des vertus medicinales de l'eau commune.

misséments, les aigreurs, les ardeurs, les hoquets, les indigestions, les coliques & les dévoyemens.

Les uns enfin en font le grand spécifique de toutes les fièvres, d'autres, de la goutte & des rhumatismes, ceux-cy, des maladies de poitrine, ceux là de la paralysie, & beaucoup la regardent comme le plus innocent & aussi le plus énergique des sudorifiques: de sorte que quelqu'un qui prendroit le soin de recueillir tout ce qui a été dit par différents Auteurs, en faveur de l'eau & surtout de la froide, la présenteroit d'une manière assez séduisante à cause du poids & du grand nombre des autorités, comme l'unique boisson qui convienne à l'état de santé, & le seul remède, qu'on devroit admettre dans celui de la maladie. Quoi qu'on n'ait point donné encore d'ouvrage où ces deux points de vue soient uniquement réunis, il ne laisse point que d'y avoir beaucoup de gens qui usent de l'eau avec une liberté & une profusion, qui ne peuvent avoir pour cause que l'intime persuasion où ils sont qu'ils attendent d'elle seule tout ce qu'est en état de procurer la Médecine conservative & curative.

Hipocrate (a) n'étoit point si fort persuadé

(a) De ration. vict. in morb. acut. p. 395.

des grandes vertus de l'eau froide, il reconnoît seulement qu'on peut quelquefois s'en servir dans quelques maladies aiguës, mais suivant l'expérience qu'il en a faite, elle ne soulage point la toux, & ne procure aucune expectoration dans l'inflammation des poulmons: elle occasionne dans l'estomac une pésanteur incommode, & bien loin d'éteindre la soif, souvent elle l'augmente ainsi que la sécheresse de la bouche. Il est des tempéraments dans lesquels elle augmente la bile, d'autres dans lesquels elle annéantit les forces & relâche les intestins. Par sa fraîcheur & sa crudité elle stupéfie les solides, qui ne peuvent plus lui accorder qu'une marche lente & par conséquent onéreuse & inutile. De-là ni les digestions ni les selles, ni les urines n'en reçoivent aucuns secours: si on a l'imprudence de la donner à un fievreux dont les extrémités sont froides, on lui fait un grand mal.

J'ajouterai à cette autorité du premier maître de la Médecine, celle du grand Boerhave qui nous avertit qu'un verre d'eau froide pris immédiatement après un grand accès de colere donne subitement la mort, que cette boisson procure rapidement dans certains sujets, des chancres dans l'estomac, dans l'oesophage & dans la bouche, qui dans quelques saisons de l'année, & dans certains

climats sont très souvent incurables. 2^{do}. Celle de Mr. Jaques Makenzie Auteur de l'histoire de la santé qui après avoir reconnu les excellentes qualités de l'eau que personne n'entreprendra jamais de nier, dit qu'il n'oseroit cependant la conseiller aux estomacs débiles ni à ceux qui n'ont pas été formés de bonne heure à la boire pure, parcequ'il croit que s'ils l'essayoient, ils ne feroient pas longtemps à juger par leur propre expérience qu'elle ne leur convient nullement 3^o. la coutume des anciens qui mêloient suivant la saison & les ages plus ou moins de vin à l'eau pour en coriger la crudité & la rendre plus analogue aux fucs de la digestion. 4^o. Encore l'autorité de Boerhave qui a trouvé que l'eau qui admet un tiers de bon vin rouge est une boisson favoneuse qui simpatise parfaitement avec les humeurs qui aident à la digestion. 5^o. L'exemple des habitans de la campagne si sujets aux maladies aiguës, aux inflammations, aux esquinancies, pleurésies, fluxions de poitrine, coliques, vomissemens, stranguries &c. & qui ne doivent toute la violence de ces accidents qu'à la seule boisson d'eau froide sur laquelle ils ne se ménagent point assez. 6^o. Enfin l'expérience. J'ai entendu plus d'une fois d'un vieillard à qui j'ai fermé les yeux à l'age de quatre vingt cinq ans, qu'il avoit souvent essayé

de boire de l'eau pure, mais qu'il ne l'avoit jamais fait sans éprouver sur le champ ou des douleurs dans les intestins ou un gonflement douloureux. Je connois actuellement un Médecin qui a 38 ans de pratique, & qui m'a assuré qu'il avoit vu beaucoup de personnes chez qui cette boisson produisoit les mêmes effets, que lui-même n'avoit jamais pu l'essayer sans en être sur le champ incommodé; je me citerois pour exemple des funestes conséquences qui résultent de l'usage de l'eau froide; si je n'étois forcé d'avouer que je crois ne les devoir qu'à l'excès que j'en ai fait; & que jamais l'excès d'une chose ne peut entrer en preuve pour en constater le danger. Mais au moins par tout ce que j'ai dit, il passera pour constant que l'eau froide ne convient pas à tout le monde; qu'il est des circonstances où elle est dangereuse, d'autres où elle est mortelle; & que l'excès, dans ceux qui en font leur boisson ordinaire, n'est pas moins à craindre, que l'abus des autres liqueurs.

Ceux qui conviennent des dangers de cet excès se persuadent faussement qu'ils s'en garantiront en mêlant du vin avec la grande quantité d'eau qu'ils avalent; mais ils ne sortent d'une erreur que pour tomber dans une autre au moins aussi grossière. C'est ce dont on est trop convaincu.

par l'expérience, & qui se trouve confirmé par l'autorité d'Hipocrate dans son 34^e aphorisme, où il dit que le vin mêlé avec l'eau & bu à une certaine dose cause une trop grande humidité dans l'estomac, & des flatuosités dans le bas ventre; en effet cette boisson, quand elle est abondante, relâche les fibres de l'estomac & noie les sucs propres à la digestion; il faut que la coction en soufre, que le bas ventre en soit gonflé & que dans la séparation du sang qui se fait par le secours des glandes du plexus corroïde, il s'épenche beaucoup d'humidité dans les ventricules du cerveau, qui peut même pénétrer jusqu'à la moëlle de l'épine.

Concluons que puisque l'eau est destinée premièrement par l'Auteur de la nature pour servir de boisson à tous les animaux, il faut croire qu'elle convient à tous les hommes qui jouissent des avantages d'une bonne constitution Naturelle. Mais comme ces constitutions sont rares, soit par les vices de l'éducation, ou des mauvaises habitudes, il s'en suivra qu'il n'y a que très peu de personnes à qui elle convienne: ainsi tous ceux qui embrassent le régime aqueux n'en tireront constamment les grands avantages que je ne lui conteste pas, qu'autant qu'ils l'accompagneront de bien des précautions sur lesquelles il est intéressant

de consulter, non un buveur d'eau, mais un homme d'expérience, & qui ne se laisse prévenir ni par les modes, ni par les brillantes hypotèses dont nos brochures de Médecine sont remplies.

Une des principales précautions est dans le choix. Il n'est pas difficile de l'établir si on s'en tient à la maxime d'Hipocrate suivant qui la meilleure eau est celle qui se chauffe & se refroidit le plus vite. Ceux qui s'en tiendront uniquement à ce signe, ne se tromperont pas, & éviteront la discussion inutile des autres qualités que différents auteurs exigent d'elle pour constater sa bonté; mais comme il est des pays où il n'est pas possible de trouver de bonne eau, il faut que les amateurs se la procurent par l'art; ce qui n'est pas bien difficile par le moyen du filtre ou de l'alambic. Car autant l'eau pure est salutaire à ceux qui peuvent la supporter, autant elle est nuisible quand elle est mêlée de parties hétérogènes & grossières. Mais il est à remarquer que celle qui est la plus pure, peut être rendue grossière par l'erreur où sont bien des personnes de la faire bouillir & ensuite de la laisser refroidir pour leur usage: par cette coction ils prétendent la purifier; mais au contraire ils en font évaporer les parties, les plus subtiles & par conséquent les plus bienfaisantes; la ter-

re reste ainsi que le prouvent les distillations réitérées de l'eau la plus limpide, la plus légère, & la plus exemte en apparence des parties grossières.

On croit communément fondé sur l'autorité d'Hipocrate de Celse & de bien des hommes célèbres que l'eau de pluye est la meilleure: c'est aussi le sentiment de Mr. Geoffroy & de Frédéric Hoffman. Ils se fondent sur ce que c'est une vapeur des plus subtiles & des plus légères, & par là ils lui donnent la préférence sur les eaux des fontaines & des rivières. Pline regarde cette opinion comme tout-à-fait erronée, & assure qu'il importe à la vie des hommes de la réfuter avec force. Sans entrer plus avant dans cette question; je dirai que l'expérience m'a appris que toutes les eaux de pluies ne sont pas également bonnes; qu'il y en a quelque fois même des très mauvaises, ainsi qu'on en peut juger par l'odeur & par le goût, qu'ainsi les eaux de citerne qui reçoivent indifféremment toutes les eaux, & que Pline paroît principalement avoir eû en vue, ne sont point exemptes de danger si on n'y apporte la plus grande propreté; malheur sur-tout à ceux qui se servent de citernes de plomb, ou qui usent habituellement de ces eaux tombées à travers le filtre dans un réservoir plombé. Ils usent d'un

poison lent, qui au moment qu'il s'y attendront le moins, ouvrira une seïne tragique, dans laquelle ils n'auront pas toujours le bonheur d'avoir la vie sauve. Cette incertitude dans laquelle on est d'avoir de la bonne eau, dans bien des circonstances de la vie, & sur-tout dans les voyages où on n'a pas le temps de l'examiner, doit engager à la corriger avec un peu de vin ou de l'eau de vie. Quelques-uns y mettent une croute de pain grillé, d'autres du jus de citron, ceux-ci de l'argille-cuite, ceux-là de la corne de cerf brulée. Mais de toutes les eaux, la plus mauvaise est celle qui vient de la fonte des neiges & des glaces. C'est pourquoi ceux qui voyagent dans les contrées où ces eaux abondent, instruits par la mauvaise constitution des gens du pays, qui sont pleins d'infirmités, ont grand soin d'avoir recours à toute autre liqueur, pour calmer leur soif.

De tout ceci on peut concevoir quelle est l'erreur de ceux qui regardent l'eau comme la panacée universelle, & qui condamnent toutes les boissons fermentées dont l'utilité est si anciennement & si évidemment reconnue. Hypocrate, (a). L'homme le plus sage & les plus sobre de son

(a) Lib. de diet.

fiècle, n'a point condamné le vin ; au contraire il en a fait l'éloge. Il est vrai qu'ainsi que l'ont faussement rapporté quelques Auteurs, Il n'a jamais donné le conseil de s'ennivrer une fois le mois pour le bien de sa santé. Précepte entièrement supposé auquel les intempérants se font un devoir d'obéir ; mais il en a approuvé & recommandé l'usage modéré. Le vin, dit Frédéric Hoffman, (b) doit tenir la première place parmi les aliments médicamenteux, à cause de l'activité avec laquelle il aide la coction, les excré-
tions, le rétablissement des forces & de la chaleur. Il n'y a point dans la Médecine un remède plus énergique, & qui par ses qualités acides, sulphureuses & tempérées repare plus promptement le ton de l'estomac, & donne plus de vigueur à toutes les parties du corps en ranimant la circulation du sang : c'est pourquoi son usage est si fort recommandé à ceux qui ont besoin de rétablir leur force, à tous les tempéraments foibles, froids & humides, ou à ceux qui font usage d'aliments cruds & aqueux, ou qui mènent une vie sédentaire. Il est aisé à présent à chacun de s'appliquer les conditions où l'usage modéré du vin est convenable, & de penser en même temps qu'il y a

nombre de conditions dans la vie où il est nécessaire : à l'égard de l'excès qu'on en peut faire, Hypocrate (a) décide & tous les Médecins avec lui qu'il conduit à la perte de la santé & à l'imbécillité de toutes les facultés spirituelles. F. Hoffman en fait l'éloge comme d'un aliment médicamenteux très énergique, & par ce terme seul il témoigne la sobriété avec laquelle on doit en user ; mais les hommes se flattent facilement sur les choses qui leur plaisent & ils éludent avec art les distinctions dans lesquelles il seroit très utile pour leur santé d'entrer avec autant d'attention que de sévérité. Ce jeune homme vif & animé au retour d'un exercice, boit un grand verre de vin pour reprendre des forces : mais une boisson aqueuse d'une chaleur tempérée avec un peu de repos, lui conviendrait beaucoup mieux pour rapeller la circulation du sang déjà trop violente, à cette médiocrité à laquelle le vin porte des atteintes bien plus dangereuses que l'exercice violent qu'il vient de prendre. Ce pléthorique qui use des vins de liqueur par la seule raison qu'il les aime, doit s'attendre à être surpris un jour ou l'autre d'une apoplexie sanguine ; ceux qui sont sujets aux aigreurs n'en guériront jamais tant qu'ils boiront ces

(a) De vir. med.

vins tartareux qui leur paroissent si agréables, & cet homme sujet aux maux de tête les rendra plus violents, & verra tout son système nerveux s'ébranler s'il continue l'usage de ces vins fulphureux qui épuisent les esprits au lieu de les créer & de les réparer quand on en boit avec excès. Ainsi chacun devrait examiner scrupuleusement & la qualité & la quantité du vin qui convient; car cela est absolument relatif aux différents individus: je crois que la règle la plus sûre pour ne point se tromper à ces deux égards, est de préférer celui qui ne porte point à la tête, qui ne procure ni aigreur, ni pesanteur à l'estomac, & qui passe le plus aisément par les urines & la transpiration. A l'égard de la quantité, je puis assurer que la moindre est toujours la meilleure; je ne pense pas qu'elle doive jamais excéder le double des aliments. c'est une affaire que chacun devrait régler soi-même; parce que personne n'est plus en état de juger des bornes qu'elle mérite. Heureux si la sensualité ne s'opposoit continuellement à la raison qui en fera toujours connoître la juste mesure, quand elle ne sera point subjuguée par les passions.

Jusqu'à présent nous avons parlé du vin comme d'une boisson ordinaire; & déjà nous voyons à combien d'abus il est sujet sous ce premier re-

gard. Mais en l'envisageant comme un remède, nous aurons lieu d'être surpris des erreurs qui regnent à ce sujet. 10. On en use quand on devroit absolument s'en abstenir. 20. On l'interdit quand il seroit bien essentiel de la permettre. Sous prétexte que c'est un puissant remède, dans combien d'occasions ne le donne-t-on pas, où il fait prendre à la maladie le caractère le plus dangereux : des angines incapables d'être dissipées, des inflammations douloureuses qui dégénèrent en abcès dangereux ou au moins très incommodes, des dissenteries incurables, des fièvres chaudes, des délires, des phrénésies. Voilà les bienfaits signalés de tant de gens officieux, qui donnent du vin aux malades dans les commencemens, ou dans le cours de certaines maladies. C'est sur quoi on devroit faire une attention bien sérieuse, sur-tout quand un Médecin en a expressément interdit l'usage. Mais il faut avouer qu'il est bien des cas où on peut le permettre & d'autres où il est nécessaire. Ce sont deux points sur lesquels il ne fera pas facile de désabuser ceux qui regardent l'eau comme un remède universel.

Nous ne voyons pas que les Anciens aient refusé le vin aux malades (a). Hipocrate ne l'interdit

(a) De diet. in acutis.

terdit que dans ces sortes de maladies où on a à craindre une grande pefanteur de tête, & le dérangement d'esprit. Tout le monde fçait l'eftime que Sydenham & Boërhave en ont fait dans bien des occafions. Nous venons d'entendre ce qu'en a penfé Frédéric Hoffman, cet éloquent panégyrifte de l'eau. Toutes ces autorités nous conduifent affés naturellement à penfer qu'en effet il eft quelquefois falutaire, & que c'eft une cruauté de ne pas effayer le vœu de la nature, que les importunités d'un malade doivent au moins faire foupçonner.

Cardan (*a*) ne doute point que le vin ne réuniffe en lui feul toutes les qualités médicinales, qu'on prétend obtenir des autres végétaux, de forte que par la grande facilité que les hommes ont de s'en procurer, ils doivent s'eftimer heureux d'avoir un remède qui s'accommode à tous leurs befoins, tant en fanté qu'en maladie. Gryllus (*b*) n'attribue la décadence du génie & de la fcience chez les Grecs, qu'à la privation où ils font des vignes que la religion ottomane a détruites, & qui leurs procuroient autrefois les vins les plus renomés; les Anciens croioient que la

(*a*) De rerum varietat. Lib. 8. c. 23.

(*b*) De fapient. diœt. L. 1.

sageſſe ſupérieure de leurs Divinités, venoit principalement de l'ambroſie dont ils étoient abreuvés. Les poètes Grecs & Latins donnent à connoître dans plus d'un endroit, qu'un verre de bon vin a ſouvent ranimé leur génie poétique, & Ovide, dans ſon exil, privé de cette liqueur, ſe plaint de ne plus ſentir les mêmes feux dont il étoit auparavant échauffé. Non ſeulement le vin réveille le génie ; mais il peut ſubſtituer le courage à la crainte dans les ames les plus timides. C'eſt ce que l'expérience nous fait voir tous les jours ; & ce qui nous eſt confirmé dans tant d'endroits de l'Histoire ſacrée & prophane : de ſorte que nous ne pouvons douter que pour l'eſprit & pour le corps, le vin ne ſoit la liqueur la plus propre, & qui opère ſur leurs facultés avec le plus de promptitude & le plus d'agrémens. Mais comme nous ſommes obligés de convenir que la plus part des maladies, ſur-tout des Chroniques, viennent des langueurs de la circulation du ſang, & des paſſions qui abbatent l'ame ; nous pourrons auſſi à ces égards regarder le vin comme un puissant préſervatif ; en effet je crois qu'on peut aſſurer que ſon uſage modéré accompagné d'ailleurs d'un régime ſage en toute choſe, eſt le préſervatif le plus certain contre toutes ces fortes de maladies. Car ſi nous allons à la ſource, nous trou-

verons (a) presque toujours qu'elles ne sont entretenues que par l'imbécilité des solides qui ne peuvent chasser convenablement les fluides dans les différents couloirs ; de-là vient cette inégalité & cette lenteur du mouvement progressif des humeurs, qui fait qu'elles ne peuvent se purger des fucs grossiers & impurs qui, en altèrent la substance. C'est à quoi remédie admirablement un vin tempéré, tel que nous le conseillons dans l'usage ordinaire. Par sa fine férosité il délaye, incise, atténue les humeurs grossières, & par son souphre agréable & spiritueux il stimule doucement les fibres, accélère l'influx du suc nerveux, dégage les parties obstruées, surte jusques dans les guaines des tendons pour y diviser ces humeurs arrêtées qui y produisent des douleurs si exquisés, ouvre toutes les voyes des excrétiens, favorise les urines & cette transpiration heureuse sans laquelle l'homme meurt, ou est toujours infirme.

Qui pourra douter qu'une boisson qui procure de si grands avantages ne soit l'antidote de presque toutes les maladies chroniques ? Les Anciens en furent si persuadés, qu'ils allèrent jusqu'au point de s'imaginer que l'excès d'une chose aussi excel-

(a) Bellin. de febril.

lente ne pouvoit qu'être profitable à la fanté : c'est pourquoi ils osèrent conseiller l'ivresse une fois ou deux par mois, la regardant comme un moyen infailible de résoudre la superfluité des humeurs. Dioscoride n'a pas craint d'affirmer que l'excès du vin n'étoit pas toujours dangereux ; mais qu'au contraire il étoit souvent nécessaire pour conserver une bonne fanté. Le grave Sénèque confirme que cet excès n'est pas moins efficace pour guérir les maladies du corps que celles de l'ame.

Ces autorités seront sans doute bien agréables à ceux qui aiment le vin. Mais quand elles seroient encore plus respectables & en plus grand nombre, nous ne pouvons dissimuler qu'il est très dangereux d'en user sans nécessité, & que l'abus en est toujours très fâcheux. Puisque c'est un remède, son usage doit être sujet à des règles & à des conseils ; avec ces tempéraments, il produira sans doute de grands avantages pour conserver la fanté & pour la réparer ; mais pris sans modération il est capable de donner naissance à des maux incurables.

Je crois que le vin peut & doit quelque fois remplacer d'autres remèdes qui se font avec plus de frais & plus d'appareil. Combien d'estomacs débiles, & d'intestins flasques ne peuvent souffrir

cette quantité de boissons médicamenteuses dont on les abreuve sans aucune discrétion ! Le vin renferme toutes les bonnes qualités de ces boissons, sans en avoir aucun inconvénient. C'est un évacuant très doux, car il lâche le ventre, excite la transpiration & les urines. Il est un grand fortifiant, car après son usage, le pouls se relève & devient plus vif; les vaisseaux se gonflent, ce qui prouve que le sang est porté du centre à la circonférence, le visage se colore & une douce moëteur succède à la sécheresse de la peau. Il est aussi un excellent stomachique; ce fut sous ce titre que St. Paul le recommanda à son disciple Timothée; sa vertu apéritive n'est point révoquée en doute, il dépure le sang, il ouvre les obstructions des viscères, rappelle les hémorroides supprimées, réjouit le foie & la ratte, guérit souvent pour toujours les gouttes froides, empêche la goutte chaude de dégénérer, débarasse le cerveau de ces fontes d'humeurs incomodes & dégoûtantes, & donne de la légèreté à tout le corps.

Il n'a pas moins d'efficacité pour relever l'esprit & la mémoire; il fortifie la vue, ranime tous les sens; & pour bien de choses pour lesquelles on cherche depuis longtemps des secrets, il en est un qu'on ne connoit point, mais qui est supé-

rieur à tous ceux qui ont jamais été vantés. Cependant Frédérik Hoffman (a) avertit les scorbutiques blieux, tous ceux qui ont des dispositions inflammatoires, qui sont menacés d'éthisie, qui ont des crachements de sang, qui sont trop sujets à dormir, & sur-tout les personnes qui ont à craindre l'épilepsie, il les avertit, disje, de renoncer à cette Médecine préservative qui n'est point faite pour eux, & il prétend avec fondement que tous les autres à qui elle convient, doivent se soumettre à des règles pour le choix, pour la quantité, pour les remèdes qui doivent précéder, pour le régime qui doit l'accompagner, pour les mélanges qu'on doit y faire & pour les temps auxquels on doit ou l'interrompre, ou le diminuer ou l'abandonner. Avec toutes ces conditions que je regarde comme indispensables, non seulement le vin sera un préservatif, mais il pourra aussi dans bien des circonstances, être regardé comme curatif ou au moins comme aidant principalement à la cure des maladies.

J. Gautier Médecin de l'université d'Oxford, connu par quelques ouvrages & sur-tout par un dictionnaire de Médecine, m'a assuré plusieurs fois que pendant sa longue pratique il n'avoit jamais

(a) Loc. citat p. 352.

Vu que le vin donné aux malades avec précaution, leur eût été funeste; qu'au contraire il en avoit tiré de grands secours dans la plus part des fièvres dans lesquelles il l'ordonnoit tantôt pur & tantôt mêlé avec de l'eau. Van Helmont (*a*) a aussi remarqué que ceux qui en usent dans les fièvres se rétablissent plus promptement, parce que leurs forces ont été moins épuisées. Quels éloges tous les Auteurs qui ont parlé du vin du Rhin ne lui accordent-ils pas, & avec quelle confiance n'en usons nous pas tous les jours dans beaucoup de fièvres. Hipocrate (*b*) recommande l'usage d'un excellent vin blanc mêlé avec l'eau dans les fièvres continues. Frédérik Hoffman déclare que dans les malignes où il est question de relever les mouvements volontaires & de s'opposer à la prompt dissolution du sang, il ne connoit pas de remède plus noble & plus énergique; il le loue aussi beaucoup dans les fièvres intermittentes, les syncopes, les nausées, les foiblesses d'estomac, les faims canines, qu'Hipocrate (*c*) réprimoit avec un vin généreux, dans les secheresses de la bouche si on le mêle avec de

(*a*) De febr. L. 12. p. 772.

(*b*) Lib. 2. de morb. vent.

(*c*) Sect. 6. aphor. 21.

l'eau, dans les coliques qui ont pour cause des crudités visqueuses, dans les vents, les diarrhées les dissenteries, les obstructions des viscères, les hydropisies, quelques maladies scorbutiques, le calcul, & il ne le désapprouve pas dans la goutte.

Mais en avouant l'excellence de cette liqueur dans tant de maladies, je ne dissimulerai pas que la nécessité de donner de différentes qualités, & toujours du meilleur dans les espèces de vins qui conviennent suivant les circonstances, ne présente beaucoup de difficultés. C'est aux Médecins à les vaincre par leurs conseils & aux malades à leur obéir quand ils peuvent. Pour moi je crois m'être suffisamment acquitté de mon devoir, en prouvant par tant de raisonnements & d'autorités irrécusables, l'erreur grossière de tant de gens qui tremblent au seul nom du vin dans la chambre d'un malade.

Un préjugé tout-à-fait contraire à celui-ci, c'est d'en accorder par la seule raison qu'on en demande, & souvent avec les plus vives instances. Le goût dans l'état maladif est ordinairement vicié; ainsi on ne doit point toujours le regarder comme un témoignage du vrai besoin. C'est au Médecin présent à décider la question qui est délicate. Celui des assistants qui ose la prendre sur son compte, est ou bien éclairé, ou bien téméraire.

L'usage de la biere n'est pas sujet à moins d'erreurs. Il est des personnes qui veulent à peine qu'on en parle. C'est selon elles une boisson malsaine pour ceux qui se portent bien ; combien à plus forte raison doit-on l'estimer telle pour les malades ? Mais comme la supposition est fausse, la conséquence l'est aussi. Il est fâcheux que ce préjugé prive une infinité de gens & surtout en maladie, d'une chose qui leur feroit bien plus avantageuse que les décoctum qui les dégoûtent, sans leur être souvent fort utiles. Je regarde la biere comme une tisane toute préparée qui, quand elle est bien choisie & légère, remplit beaucoup mieux qu'aucune boisson aqueuse l'objet que nous nous proposons. Dans les maladies aiguës, si on l'affoiblit avec de l'eau, elle est encore suffisante à soutenir les forces du malade, pendant qu'elle rafraichit & humecte en disposant les humeurs qu'elle altère à être heureusement évacuées. Elle calme par ses parties gluantes & visqueuses le bouillonnement du sang, elle s'oppose à l'effervescence des humeurs : elle arrose & ramolit les solides par ses parties aqueuses & mucilagineuses ; elle dispose le sang à une circulation plus uniforme & plus tranquille en dissolvant les humeurs sans trop les délayer ; elle est plus propre que l'eau à étancher la soif. Elle stimule

doucement les glandes salivaires & par là remédie à cette sécheresse de bouche qui fatigue les malades. Moins fluide que l'eau elle s'arrête plus long-temps dans les interstices des fibres qu'elle ramolit, sans nuire à leurs oscillations..

La biere pure, légère & bien cuite me paroît donc convenable surtout dans les fièvres malignes ou nous avons deux objets également importants à ménager; sçavoir la force des solides & la liaison du sang. Par sa partie alimenteuse elle soutient admirablement les forces, par ses esprits elle procure le mouvement progressif des humeurs, & par sa partie aqueuse & mucilagineuse elle s'oppose puissamment à la dissolution du sang. Dans les fièvres intermittentes & dans la quarte je la regarde, comme supérieure à toutes les boissons par la douce chaleur qu'elle procure; sa vertu apéritive m'engage à ne point l'interdire dans les obstructions des hipocondres ni des autres viscères. Sydenham en a usé avec toute confiance dans le calcul: je pense qu'elle conviendrait beaucoup mieux aux goutteux que des liqueurs plus fortes: prise modérément aux repas elle rend la digestion plus douce parce qu'elle séjourne plus long-temps avec les aliments, & subit par conséquent avec eux une coction plus égale. De-là il est aisé de concevoir qu'il passe dans les humeurs beaucoup

moins de crudités, que les esprits qui s'échappent facilement des boiffons fortes emportent comme un torrent dans la circulation, où elles deviennent une source de tant de troubles.

Je ne sçache point qu'aucun Auteur ait encore entrepris de faire l'éloge de la bière; mais je pense que tous ceux qui ont connoissance de la maniere, dont cette liqueur se compose & se prépare, ou au moins doit se préparer, conviendront que je n'ai fait dans ce que je viens de dire, qu'ouvrir une vaste carrière à tant d'autres éloges qu'elle mérite. Ainsi j'ai droit de conclure que c'est une grande erreur de la refuser à certains malades, & encore plus à ceux qui se portent bien. Je dois cependant faire remarquer qu'on ne doit pas une égale confiance à toutes les bières, car comme l'a observé le sçavant Conrard Bartholde Behrens (a), les qualités en sont bien différentes. La nature du grain qu'on y employe, sa préparation, l'eau, la coction, la fermentation, les additions qu'on y fait; tout contribue à la rendre salutaire ou malsaine. C'est pourquoi dit Frédéric Hoffman, un Médecin ne doit rien négliger pour s'assurer de ses qualités différentes, afin d'être en état de diriger le choix de ses malades, sur

(a) Selec. Diæretic.

celle qu'il estimera la meilleure. Celle que cet Auteur regarde comme telle ne doit point appesantir la tête, ni causer des aigreurs à l'estomac, ni gonfler les hypocondres. Il faut aussi qu'elle passe facilement par les urines.

Je ne doute pas qu'un homme qui auroit acquis à juste titre la réputation de composer une bière de cette espèce, ne fît en peu de tems une brillante fortune. Il ajouteroit encore à cet avantage celui d'être bien cher à ses concitoyens. De l'orge bien choisi, de l'eau de pluie ou de rivière la plus pure, du houblon qui ne soit point échauffé; voila les matières: ajoutez y une manipulation qui demande plus de propreté & d'exactitude que de travail. Faut il que dans une composition si simple & une préparation si facile, il y ait si peu d'uniformité, que dans les unes elle procure des maladies, qu'elle aide à guérir dans les autres.

L'erreur par rapport aux boissons spiritueuses est si grossière, qu'il est inutile d'en parler. Car presque tout le monde aujourd'hui en est désabusé, & ceux qui ne veulent pas l'être ne feront jamais grand cas de tout ce qu'on peut leur dire à ce sujet. Cependant il y a là-dessus deux préjugés, qui regnent encore même parmi les honnêtes gens, & qui y sont d'autant plus enracinés, qu'ils y sont maintenus par l'autorité & l'exemple. Le

premier est de prendre un doigt de liqueur peu avant le diner, & le second de le prendre après avoir mangé. Ceux qui sont dans cet usage me sauront sans doute bon gré de leur prouver qu'ils ont contracté une mauvaise habitude qu'ils doivent quitter au plutôt, avec les ménagements convenables.

Personne ne peut disconvenir que toutes les liqueurs en général, tant simples que composées, à cause de leur grande force & de la subtilité des esprits dont elles abondent, ne s'insinuent avec autant de violence que de promptitude dans les parties nerveuses. Que ceux qui n'ont point encore les fibres de l'estomac presque desséchées & racornies par leur usage, disent eux-mêmes les vives sensations qu'ils éprouvent, quand ils en prennent seulement une cuillerée, on conçoit donc que les nerfs en sont singulièrement offensés & qu'insensiblement, on dispose par cet usage les parties qui en sont garnies, ou celles où leurs ramifications sont plus fines & en plus grand nombre, à essuyer des douleurs d'autant plus constantes & d'un caractère d'autant plus irrégulier, que l'abus a été plus long & plus considérable.

Quelques-uns proposent un peu d'eau de vie le matin pour les vents. Mais il y a tant de moyens moins grivois & beaucoup plus sûrs. Pourquoi

avoir précisément recours à celui qui, en accordant qu'il procure ce soulagement, produit d'ailleurs de si grands maux. Galien (*a*) blâmoit ouvertement cette mauvaise coutume qui regnoit de son temps, en disant que c'étoit s'exposer avec le tems à tomber dans des convulsions & des délires. C'est aussi par ces boissons spiritueuses prises à jeun, dit il ailleurs, (*b*) qu'on se dispose aux rhumatismes & à la goutte. Primeroze (*c*) pousse le scrupule jusqu'à interdire les bières fortes qui étoient alors en usage, car, dit-il, elles font la source d'une infinité de maux prises à jeun.

A l'égard de la liqueur qu'on prend après le repas pour accélérer dit-on la digestion il ne sera pas difficile d'y renoncer quand on sçaura que rien n'est plus capable de la corrompre; car ce n'est que par un séjour un peu long dans l'estomac que la coction des aliments peut arriver à la perfection qu'elle doit avoir, mais si ces aliments par des contractions peu naturelles que ces liqueurs font faire à l'estomach sont poussés avant une longue coction ou dans les intestins ou

(*a*) Comment in aphor. 21. Lib. 2. 28.

(*b*) Comment in aphor. 28. Lib. 6.

(*c*) De vulg. Errorib. p. 93.

dans le sang, ils occasioneront dans la circulation & dans les humeurs une infinité de désordres, & produiront dans les viscères des obstructions lentes & opiniâtres. Elles feront plus ; bien loin de réchauffer l'estomach qui est le but qu'on se propose ordinairement, elles le refroidiront au point que les crudités & les vents deviendront insupportables ; car dès qu'elles auront passé l'orifice de l'estomach, ce qui est bientôt fait à cause de leur ténuité & de leur volatilité, elles iront facilement augmenter l'intempérie des autres viscères, & partout les nerfs étonnés par un consentement qu'on connoît leur être naturel, multiplieront les scènes désolantes qui affligent notre existence. Il s'en faut beaucoup dit Rondelet, (a) que les liqueurs chaudes échauffent & fortifient, qu'au contraire elles refroidissent en raréfiant la chaleur & la portant du centre à la circonférence : aussi Mercatus conseille d'user avec la plus grande précaution de ces remèdes spiritueux & énergiques qu'on accorde pour aider la digestion ; & il déplore la triste nécessité où on est quelque fois à cause des flatuosités dont les malades se plaignent, de leur en accorder, ce qui ne se fait jamais selon lui sans faire bien du mal à celui qui est obligé d'y avoir

(a) Cap. de palpit.

recours. Après le repas dit encore Aëtius (a), ne prenez jamais rien de trop pénétrant, car cela passe & emporte avec soi une portion des crudités qui donnent naissance à des obstructions. Je pourrais citer grand nombre d'Auteurs qui ont dit la même chose & y ajouter des expériences qui justifient la vérité & la certitude de leurs observations. Mais il est tems de passer à d'autres erreurs : je grossirois beaucoup trop ce volume, si je voulois m'abandonner à tout ce que peuvent présenter d'intéressant les matières que je traite.

Jamais les eaux minérales n'ont été tant à la mode qu'elles le sont aujourd'hui. Je ne vois pas cependant que les fantés en deviennent plus brillantes. Cela vient-il de leur nature ou de l'abus qu'on en fait, ou des erreurs qui en accompagnent l'usage ? C'est un examen qu'il est de grande conséquence de faire & dans lequel chacun reconnoîtra facilement les erreurs auxquelles il a été jusqu'à-présent sujet. Ceux qui font les éloges des eaux minérales, n'épargnent point chacun pour celles de leurs pays les détails les plus propres à les rendre recommandables. Quoique l'analyse prouve que les combinaisons des principes ne sont pas les mêmes, cependant nous voyons dans les relations qui nous

vien-

(a) Lib. 3. sermon. C. 24.

viennent de différentes sources, que les guérisons des maladies se ressemblent si parfaitement, qu'on diroit qu'elles ont été toutes faites à la même source, & décrites par la même plume.

Ceux qui seront de bonne foi avoueront sans doute qu'il n'est pas possible que les eaux qui abondent en Alkali, produisent dans le corps les mêmes effets que celles qui en ont moins. Les unes sont chaudes; les autres sont froides; celles-ci plus légères & plus spiritueuses, celles là plus pésantes & plus terrestres. Là l'æther légèrement enchaîné s'échape au moindre mouvement; ici il se trouve si bien enveloppé en d'autres principes, qu'il y reste plus longtems captif; là leurs lits, & leurs canaux sont composés des couches purement minérales; ici ce sont des chaux, des ocres, des argilles. Enfin dans un lieu elles ont circulé dans de vastes & d'immenses contours; dans un autre leur circulation est étroite, & leurs filtres peu nombreux. Toutes aussi différent plus ou moins dans le goût, ainsi que l'a remarqué Hypocrate, (a) cet oracle de la Médecine, qui paroît n'avoir laissé à ses successeurs que le pouvoir de l'admirer, sans avoir jamais l'avantage de se placer à côté de lui.

(a) Lib. de Aer. aq. & Loc.

Qu'on ne pense pas que je vienne me mettre sur les rangs pour prendre parti pour telle ou telle eau minérale, ni par des raisonnements spécieux toujours faciles dans des matières aussi libres, & où les preuves de fait sont à peu près égales, essayer de changer des usages souvent indifférents & consacrés depuis trop longtems par la confiance ou la crédulité des hommes. Les erreurs spéculatives ne sont pas non plus de mon ressort, à moins qu'elles n'induisent nécessairement à des erreurs pratiques. Ainsi il m'importe peu, dans toutes ces analyses que tant d'hommes ont dû malfaire dans leur cabinet, & à la quelle tant d'autres sur les lieux même ont aussi mal réussi, d'examiner qui a eu tort ou raison, puisque tout le fruit qu'on pourroit en tirer ne feroit d'aucun avantage pour la santé.

Il me suffit de dire qu'on doit porter le même jugement des eaux minérales, que celui que tout le monde porte des eaux ordinaires. Celles qui sont les plus légères & les plus spiritueuses méritent à tous égards la préférence. C'est à présent l'affaire de chaque Médecin de nommer à son malade celle qu'il juge telle dans le pays qu'il habite. Revenons en maintenant aux trois articles qui nous intéressent.

Certainement les maux dont on se plaint ou

en prenant les eaux, ou après les avoir prises, ne viennent point de ce qu'elles renferment quelque chose de mauvais. Je puis assurer que toutes celles dont l'usage est aujourd'hui connu, tant thermales, que celles qu'on veut bien appeller acidules, quoiqu'aucune ne mérite proprement ce nom, contiennent des principes capables d'opérer dans les corps les plus dérangés des effets qui tiennent du prodige. Mais il leur arrive la même chose qu'à tous les autres remèdes qui perdent souvent leur crédit ou parcequ'on en use mal, ou parce qu'on a trop attendu pour les prendre.

Il arrive trop souvent, ou que par l'éloignement des lieux, ou par la dépense qu'on est obligé de faire, ou par une erreur devenue aujourd'hui moins commune, qui consiste à regarder les eaux comme un remède auquel on ne doit avoir recours qu'à l'extrémité; il arrive, disje, qu'on ne vient à la piscine que quand il n'y a plus lieu d'espérer de miracles. D'autres en regardent l'usage comme dangereux; soit ignorance, ou entêtement, ils prétendent que parcequ'il n'a pas été possible de répondre jusqu'à présent à toutes les objections qu'on peut faire sur l'analyse des principes que ces eaux renferment, il est imprudent de les administrer. Quelques uns veulent que les

changements souterrains qui ne sont pas moins fréquents que sur la surface, puissent aussi les rendre tout d'un coup malfaisantes; d'autres croient y trouver du vitriol, ceux-là y voyent le nitre, ceux-ci l'alun tous êtres isolés dont les noms effrayent. Mais la vérité est que jusqu'à présent on n'en a tiré qu'un sel neutre ou alkali dont les effets sont si salutaires dans la Médecine.

L'æther élastique de la subtilité duquel il n'est pas possible de se faire d'idée, contribue encore à rendre les eaux recommandables & à les faire préférer à tous les remèdes, parcequ'aucun ne peut être porté avec autant de vivacité & autant de douceur en même tems dans tous les couloirs. C'est aussi principalement à cause de cela que je les regarde comme préférables aux eaux ordinaires & exemptes de bien des dangers auxquels celles-ci sont sujettes. On sçait qu'un stimulus ajouté à l'eau d'une bonne source & buë avec les mêmes précautions que les minérales produisent, quoique plus lentement, les mêmes effets. Je ne doute pas qu'elles ne les produisissent en tout point & avec la même vivacité, si cet æther que l'art n'imitera jamais, pouvoit y être introduit.

Il y en a qui ont essayé de rendre les eaux minérales redoutables sous le faux prétexte que c'est un remède violent, qui évacue avec trop de for-

ce, & auquel par conséquent les personnes délicates par tempérament ou devenues telles par maladies ne doivent point être exposées. Mais ceux qui raisonnent ainsi, n'ont jugé que sur des apparences, sans prendre garde ni à la nature de la cause ni à celle de ses effets. La cause est très innocente ; car nous ne voyons dans les eaux qu'un peu de minéral divisé à l'infini dans une grande quantité d'eau pure & légère, animée d'un esprit subtil capable de la faire pénétrer partout.

Peut-on imaginer une cause plus simple, plus conforme aux vœux de la Nature, & qui doive par conséquent agir avec plus de douceur ? C'est aussi ce qu'elle fait. Mais j'avoue que c'est d'une manière à en imposer aux ignorants & à ceux qui ne le savent que par relation ; ou à d'autres qui en étant témoins, ne prennent pas la peine d'examiner la marche réelle de ce remède.

Un bon Médecin n'a jamais jugé des mauvais effets d'un remède par l'abondance des évacuations qu'il procure ; mais par le trouble que ces évacuations portent dans l'économie animale. Ainsi nous nous applaudissons toujours d'une saignée, d'une purgation, d'une sueur, d'un vomitif après lesquels un malade se sent plus fort.

Je ne puis donc désavouer que les évacuations occasionnées par les eaux minérales ne soient quelque fois copieuses & même durables. Mais ce que l'expérience apprend à ceux qui observent bien ses effets; c'est que malgré les déjections, les vomissements, les flux d'urines & les sueurs, les forces bien loin de diminuer, augmentent presque toujours: l'appétit se soutient; on devient plus fort, la tête plus libre, les passions plus raisonnables, le sommeil plus égal, & les mouvements volontaires beaucoup plus aisés. Voilà ce que les eaux minérales nous font voir tous les jours dans les personnes les plus foibles, & si foibles que la pharmacie ordinaire n'ose plus leur ouvrir ses trésors. Or pourra-t-on appeller un remède violent celui qu'on administre encore avec sécurité, quand on en est réduit à n'en plus trouver d'assez doux qu'on puisse lui substituer.

Il ne faut donc point accuser les eaux minérales du peu de santé qu'elles accordent, puisqu'il est démontré qu'elles sont salutaires plus qu'aucun autre remède dans le monde, qu'elles conviennent en santé aussi bien qu'en maladie, qu'elles ont tous les avantages des évacuants sans avoir aucun de leurs dangers, & que tous les âges les sexes & les tempéraments s'en accomodent. Mais comme ce qu'il y a dans la nature de plus excel-

lent est sujet aux abus, il faut que nous convenions de bonne foi que celui que nous faisons des eaux, s'oppose à tous les avantages qu'on doit en attendre.

Le premier abus est d'en boire d'abord en très grande quantité. On doit commencer par une petite, & tous les jours en augmenter la dose, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à une mesure convenable. Par cette seule précaution, des personnes qui avoient été obligées d'abandonner les eaux comme nuisibles, les ont repris ensuite avec un succès au delà de leurs espérances. Le second abus est de les boire sans les précautions nécessaires, ou bien de prendre ces mêmes précautions quand elles sont inutiles ou mêmes nuisibles. Je m'explique.

Il est certain qu'avant l'usage de tous les remèdes qui exigent de la part des viscères un mouvement libre pour les faire passer avec fruit dans les plus petites extrémités des couloirs, les évacuations sont essentielles: les omettre c'est s'exposer à des engorgements difficiles à vaincre & qui souvent se manifestent à l'extérieur. Mais tant de personnes de qui les intestins pèchent plutôt par la sensibilité que par la plénitude, acquièrent par les purgatifs une augmentation d'irrégularité dans les fibres, & par conséquent une impossibi-

lité, au moins pendant quelque tems, de supporter les eaux froides. Si encore on avoit recours à des évacuans doux, mais plusieurs portent avec eux de ces purgatifs en pilules ou en poudres, dont les effets sont ordinairement violents. Quelques dragmes de sel cathartique dissoutes dans quelques gobelets des eaux minérales qu'on veut prendre, ou pour ceux qui supportent difficilement ces sels amers, 2 ou 3 onces de manne délayées dans du petit lait, sont les évacuans les plus convenables pour les personnes foibles, délicates, & surtout pour celles qui ont la fibre sensible.

Mais qu'elles essayent sans autre préparation de prendre au commencement les eaux un peu tièdes, & qu'elles ne s'en laissent pas dissuader par les personnes qui leur diront que c'est le vrai moyen de n'en tirer aucun profit; parceque la moindre chaleur en fait évaporer la partie la plus spiritueuse. C'est un conseil absolument captieux, car on n'a qu'à recevoir l'eau dans une bouteille de grais, la fermer exactement; alors on la fait chauffer au bain marie & d'une mesure qui, par exemple, contient une livre ou 24 onces, prenez en seulement 6 ou 8 onces; vous aurez certainement une eau aussi spiritueuse que celle que vous pourrez boire à la fontaine même; mais vous

turez évité ce froid qui étonne bien des estomachs & qui à cause de la volatilité de l'eau, va quelque fois se porter dans des endroits plus délicats encore où il cause de grands désordres.

La saignée est aussi une précaution qu'il est quelque fois bien dangereux de négliger. Les personnes évidemment pléthoriques, les femmes dont les mois sont supprimés, les hommes privés d'un flux habituel d'hémorroides, ne doivent point manquer de faire précéder cette évacuation; autrement ils s'exposent ou à des stagnations d'humeurs qui venant à se corrompre porteront bientôt atteinte aux solides, ou à des congestions de sang, dont les suites seront des douleurs, des inflammations, des hémorragies & souvent des abcès dans les viscères, qui exposent la vie aux dangers les plus imminents. C'est ainsi que par défaut de préparation on est obligé, au bout de quelques jours de quitter les eaux & qu'on s'en retourne chez soi avec plus de maux qu'on n'en avoit & avec une indignation très injuste contre ce remède, qu'on inspire autant qu'on peut à toutes ses connoissances.

A l'égard des eaux Thermales chaudes & des bains chauds qui les accompagnent, je m'avoue encore trop peu éclairé pour en dire mon sentiment; peut-être avec le tems acquerrai-je des la-

mieres pour y trouver des qualités proportionnées à la douce température des humeurs. Jusqu'à présent je n'ai eu que le pouvoir de plaindre les malheureuses victimes coudamnées à ces furieux remèdes. Que de vaporeux, de mélancholiques, de bilieux, de gouteux: que de gens sujets aux migraines, aux palpitations de cœur, &c. ont été dessécher les restes de leur existence dans des cuves chaudes.

Après avoir parlé des principales erreurs auxquelles est sujette la boisson des eaux minérales, nous venons naturellement à celles qui en accompagnent l'usage. Elles consistent premièrement dans le régime. Celui que j'ai vu tenir à la plus part des buveurs d'eaux m'a toujours paru plus propre à créer de nouvelles maladies qu'à guérir celles dont on se plaignoit. L'appétit que les eaux donnent, trompe même les plus sobres sur la quantité des aliments qu'il convient de prendre; les boissons généreuses y font fort en vogue; & on prétend, dit-on, corriger par là la grande quantité d'eau qu'on avale; mais on en diminue considérablement la vertu; on dort peu & mal; on supprime la transpiration en s'exposant le soir à l'air au lieu de s'exercer; on passe à des tables de jeux ou le corps dans une parfaite inaction laisse éprouver à l'ame les travaux les

plus véhéments, par les différentes passions qui la déchirent. Quelle vie pour des malades ! La Médecine a-t-elle jamais promis la guérison à ceux qui gâtent ses remèdes par une telle conduite.

D'autres tombent dans un excès tout opposé. Toujours à la main l'ordonnance du Médecin qui a dirigé leurs voyages, ils comptent les morceaux qu'ils mangent, les tours de promenade qu'ils font, attendent les heures de la table, du dormir, de s'exercer dans un ennuyeux silence ou dans des lectures sérieuses qui abattent l'ame, aussi mélancoliques dans les séjours les plus rians, que dans les retraites les plus isolées & les plus tristes. Certainement tout l'æther des eaux n'est point capable de ranimer de pareilles existences ; on doit y vivre avec un esprit parfaitement dégagé d'affaires, s'y abandonner à tous les plaisirs permis, suivre son appétit, sans le rassasier, boire un peu plus de vin qu'à son ordinaire, dormir régulièrement 6 à 7 heures, & surtout s'y bien garder du froid & de l'ennui.

Voilà pour ceux qui les prennent par précaution ou pour des indispositions légères. Ceux qui auront des maladies graves, auront besoin d'autres précautions sur lesquelles elles feront toujours très sagement de consulter un Médecin présent, & accoutumé à conduire les malades & le remède.

de. Car c'est une grande erreur de s'imaginer qu'un Médecin qui vous envoie aux eaux, puisse prévoir tous les cas qui peuvent vous y arriver. Je crois que la meilleure pièce dont il peut vous munir, est une bonne consultation qui outre une description exacte de votre état actuel, contienne une histoire très détaillée de votre tempérament & de tous les accidents que vous avez essuyé depuis votre enfance. Les choses se prennent de loin dans le diagnostic des maladies, & telle légère qu'ait paru une circonstance, elle devient pour nous une lumière qui nous guide au moment que nous croyons être dans le plus grand cahos.

Je ne puis quitter l'abus qu'on fait des eaux, sans parler de l'erreur où on est de se purger après leur usage. C'est comme si après avoir évacué quelqu'un pendant un mois ou six semaines, on jugeoit convenable de lui donner une purgation pour le nettoyer des évacuans qu'on lui auroit donné. Certainement l'un n'est pas plus raisonnable que l'autre.

Il est vrai que par l'abus qu'on en fait ou par erreurs dans le régime, il arrive quelques fois, surtout après qu'on a bu les eaux thermales, des congestions qu'on est obligé de dissiper, mais après avoir obtenu les effets salutaires des eaux, qui, comme je l'ai dit, sont surtout recommandables

par l'extrême douceur avec laquelle elles procurent les différentes évacuations suivant le vœu de la nature; qu'on l'irrite de nouveau, & qu'on trouble le calme qu'on a tant de peine à obtenir; c'est une inconséquence qui est insoutenable; mais en cela comme en bien d'autres choses, les malades ne demandent point notre avis, & cependant ils ont l'injustice de nous rendre responsables des accidents qui leur arrivent, & qu'ils ne doivent qu'à leur imprudence.

Le café dont nombre d'Auteurs ont fait les plus grands éloges, & que tant d'autres proscrivent a été présenté en Europe comme un remède; mais bientôt il y est devenu une boisson familière, & dans certains lieux préférée à bien d'autres, & même à celles qu'il est plus facile de s'y procurer. Cependant si nous consultons l'analyse de cette graine devenue aujourd'hui si fameuse, nous verrons qu'elle n'a jamais été destinée à entrer dans la composition d'une boisson ordinaire. En effet le sel urineux & volatil qui y domine, l'huile empyreumatique chargée de particules ignées qui y abondent, ne nous annoncent-ils pas les effets qu'il doit infailliblement produire? Une tasse de café après le diner fait-elle donc tant de mal? non: à certaines personnes; j'avoue qu'elle pourra même faire un grand bien. Mais

dix ou douze tasses de café par jour, quel est le malade pour si dévoué qu'il fût à la Médecine qui voulut se soumettre à une pareille doze de remèdes.

Si nous faisons attention aux effets du café, nous nous persuaderons aisément que l'abus qu'on en fait aujourd'hui est tout-à-fait pernicieux; car il dispose précisément aux maladies qui ne sont déjà que trop communes. En effet il occasionne cette dissipation d'esprits si fréquente aujourd'hui, & que nous pourrions peut-être regarder comme un de ses effets immédiats. Par son huile chaude & piquante il attaque directement les nerfs. Que de vaporeux & de vaporeuses perfectionnés dans leurs maux à l'aide meurtrière de cette fatale liqueur! non seulement il dessèche le sang & par cette raison doit être regardé comme le poison de tous les tempéraments ardents, mais encore il en dissout les parties sulphureuses, ce qui le rend aussi funeste aux personnes mélancholiques & dont les viscères sont obstrués. Outre qu'il dissipe les esprits, il a encore le pouvoir de les troubler; d'où viennent ces inquiétudes, ces agitations presque spasmodiques pour ceux qui n'ont point contracté une longue habitude de ce poison.

Le café dessèche donc & exténue les personnes foibles & ne maigrit point les grasses qui en

prennent, disent-elles, pour devenir moins puissantes. Elles se trompent par conséquent à cet égard, & elles ajoutent au poids incommode de leur embonpoint, des infirmités sans nombre qu'une boisson d'eau simple ou chargée d'un peu de vin leur eut laissé toujours ignorer.

Néanmoins le café, dit-on, fouëte le sang, & par-là même il doit produire de bons effets dans toutes les maladies & les constitutions où on accuse la lenteur de ce fluide. J'avoue, sans peine, que le café fouette le sang, & qu'il met les esprits en mouvement. Mais c'est par-là qu'il est infiniment nuisible. Tout ce qui accélère les mouvements du sang, accélère aussi la perte de la vie; quand nous serions les maîtres de faire venir la fièvre à notre gré, nous ne la donnerions jamais aux personnes en bonne santé, & bien rarement je pense à ceux qui seroient malades; mais en permettant le café si indistinctement à tout le monde, on leur laisse prendre quelque chose de pire que la fièvre. Car, au moins celle-ci finit par réparer les tumultes qu'elle a commencé, au lieu que le repos que le café procure est un désordre plus grand encore que les mouvements internes qu'il a occasionné. Sa première action passée, le sang se repose; mais cette crasse écumeuse qu'il a produite en fouëtant le sang obstrue les vais-

seaux capillaires; sa partie fibreuse se coagule; les nerfs fatigués se ralentissent; de là, quantité de maux que l'on voit, mais dont on s'obstine à vouloir méconnoître la cause; de là ces coups de sang, & les apoplexies qui nous effrayent sans nous rendre plus sages.

Je pense que quelques bons effets qu'on attribue au café viennent plutôt de l'eau chaude qui lui sert de véhicule & qui toute seule dans certains cas est un remède prompt & puissant. Mr. Geoffroi veut qu'il soit excellent à tous ceux qui ont trop bu & trop mangé. Qu'on l'accorde donc aux gourmands, mais qu'il soit interdit à tous les autres, alors nous aurons l'espérance de le voir bientôt exilé de chez les honnêtes gens, puisque la tempérance commence à devenir une vertu sociale.

Qu'on ne s'imagine cependant pas que je sois d'assés mauvaise humeur contre le café, pour n'en jamais permettre le moindre usage. Je le regarde aussi bon que bien d'autres choses dont on aiguise une grande quantité d'eau pour lui servir de stimulus qui la fasse passer plus vite aux parties les plus étroites & les plus éloignées. Je conseille aussi l'infusion des graines crues du café, qui par sa couleur citrine, son odeur aussi douce qu'agréable, invite les plus dégoûtés à s'en servir.

Je

Je lui ai vu produire des effets admirables dans les rhumes & les fluxions catharreuses & peut-être a-t-elle d'autres vertus que j'ignore. Je le vois aussi prendre sans peine avec une bonne quantité de lait, parceque les parties onctueuses & rameuses de celui-ci lient & envelopent les parties subtiles & sulphureuses du café; & modèrent la volatilité de son fel urineux, tandis que le café divise & atténue les parties onctueuses du lait. Il arrive donc qu'en se prêtant un mutuel secours, ils composent un remède moyen que bien des Auteurs croient salutaire dans le marasme & l'éthisie. Je ne m'oppose pas non plus que quelqu'un qui n'a point d'indications évidemment contraires au café, en prenne une très petite tasse après son diner. La modération en cela, comme dans tant d'autres choses mauvaises ou inutiles, est un garant contre les funestes effets qu'on en doit craindre. Les indications évidemment contraires sont, les dispositions à la bile, aux hémorragies, aux érysipeles, à la mélancholie, & sur tout à celle que nous nommons hypocondriaque, au dévoiement des règles chez les femmes qui doivent bien y faire attention, ainsi que toutes celles qui ont des grosseurs inquiètes, & agitées. Le café que quelques unes ne craignent pas de prendre en abondance dans cet état, procure des hémorragies & des fausses couches.

Je me trouve forcé de ne point accorder au thé de plus grands éloges, à cause de l'abus qu'on en fait. Quoique moins mauvais, il n'est pas sans danger; on lui donne beaucoup de vertu qu'il n'a point, & on se tait sur ses vices. Cependant ceux qui ont suivi de près ses effets, ont remarqué, même dans le pays où il prend naissance, qu'il picote la poitrine & les nerfs, qu'il nuit à tous les estomachs foibles, pituiteux, & chauds: qu'il ne convient à aucun de ceux qui sont travaillés par des maladies lentes: que tous ceux qui en ont abusé, ont fini par éprouver un sentiment de froid dans le bas ventre, qu'il dispose enfin au diabète & au marasme. Mr. Geoffroi lui conteste la qualité diurétique que Rivière ainsi que bien d'autres lui accordent, & l'attribue plutôt à la grande quantité d'eau qu'il fait boire. Il assure en même tems qu'il a observé plus d'une fois que ceux qui en avoient bu abondamment avoit été sujets à des insomnies, des vertiges & des mouvements convulsifs. Il ne faut cependant pas disconvenir que cette boisson ne soit utile aux personnes qui sont beaucoup d'humeurs & se nourrissent trop. J'avouerai même que dans certaines façons de vivre que je connois, il est un mal qui soulage de plus grands maux.

Au reste on a grand tort d'attribuer son peu de vertu aux infidélités qu'on suppose être faites dans le commerce. je ne finirois point si je relevois tous les contes qu'on fait là-dessus. Mais je ne veux point passer sous silence une imputation des plus ridicules & des plus fausses contre les Hollandois. Je l'ai lu avec surprise dans un ouvrage moderne de Médecine qui jouit d'une certaine réputation. *Les effets nuisibles du thé,* dit l'Auteur, *seroient sensibles, si nous avions cette feuille munie de toutes ses vertus. Mais les Hollandois ont la sage précaution de ne nous l'envoyer qu'après l'avoir dépouillé de ses parties les plus actives, en lui faisant subir une première infusion.* Cette calomnie n'est de conséquence que vis-à-vis des gens bien peu instruits; car ceux qui le sont, savent bien que les fraix de la manipulation qu'exigeroient ces feuilles infusées, pour les remettre dans l'état où elles doivent être pour la vente, surpasseroient de beaucoup le profit imaginaire qu'on pourroit faire par cette première infusion. Peut être l'Auteur a-t-il été trompé ainsi que le peuple par le nom de *Bohe* qu'on donne à la moindre qualité, & que plusieurs prononcent *bou*. Comme si dans la préparation qu'on en fait on le faisoit bouillir; ce qui n'a jamais lieu pour aucune qualité, ainsi que

peuvent s'en convaincre tous ceux qui voudront lire l'histoire de sa préparation. Au moins, quand on essaye de donner du ridicule à une Nation ; doit-on avoir des faits réels & s'appuyer sur des fondements légitimes.

Mais avant de quitter le café, le thé & toutes les eaux chaudes, ainsi que les autres infusions qu'on peut y faire, je dois prouver par des raisonnements capables de persuader qu'en effet elles doivent produire tous les mauvais effets que je leur attribue. J'écris dans un pays où cet abus est excessif plus que par tout ailleurs, & où par conséquent il est plus facile d'en observer les facheuses conséquences, & plus essentiel d'en démontrer la véritable cause.

Les maladies que nous voyons communément regner parmi le peuple où les eaux chaudes sont en grande faveur, sont les maux & les langueurs d'estomac, le froid, les coliques, & ensuite les inflammations des intestins à cause des matières crues qui s'y corrompent, le défaut d'appétit, les vomissements, une mauvaise bouche, la sécheresse du gosier, la soif, les pâles couleurs, un froid dans les extrémités que la grande chaleur des pernicieux *Stoofs* a peine à surmonter, des oppressions qui vont quelque fois jusqu'à faire croire qu'on va être suffoqué, des foiblesses douloureuses

ou dans tout le système musculaire , ou dans quelque partie. L'hidropisie de quelques viscères ou de tout le Corps , les paralyfies , les crachements de fang , les fièvres lentes , les marasmes.

Tel est le catalogue des maladies les plus ordinaires dont la pluspart n'existeroient pas si on réformoit l'abus des eaux chaudes. En effet comment imaginer qu'elles n'offenseront pas les fibres de l'estomac , quand l'expérience nous prouve que leurs vapeurs ramolissent les corps les plus durs , & désunissent les substances les plus compactes. Elles fondent tous les principes dont les sucs digestifs sont composés , & en font un détestable mélange. C'est ce dont il ne sera pas possible de douter , si on fait attention à la facilité & à la promptitude avec laquelle l'eau dissout non seulement les sels minéraux & lixiviels mais encore ceux qui ne sont qu'en puissance dans les corps mêmes d'où on les tire.

Qu'on pèse une quantité de café avant la décoction , & qu'après on reprenne le marc & le remette dans la balance après l'avoir fait sécher , on verra que l'eau en a dissout une grande partie , & qu'elle s'est chargée de son huile & de son sel urinaire dont cette fève abonde. Elle fait la même chose dans nos corps & sur-tout

dans les premiers voyes de la digestion , où elle agit immédiatement. Elle en relâche les solides qui n'ont plus la force de travailler continuellement sur cette pâte qui ne se réduit en chile que par la douceur & la régularité de la réaction des fibres. Ceux ci inquiètent les vaisseaux par l'irrégularité de leurs mouvemens , & les forcent à des extensions peu naturelles qui en retrécissent le calibre , & occasionnent ces sauts dans l'estomac dont tant de gens se plaignent. Les nerfs dont la texture est si délicate & si bien fournie surtout à l'orifice supérieur de ce viscère , participent aux mêmes agitations. Ils font sentir bien douloureusement les efforts qu'on leur fait faire pour sortir de leur ton naturel.

Les intestins n'en sont pas moins offensés. Les humeurs qui y attendent les aliments pénétrés des suc gastriques & salivaires , & arrosés de la bile & du suc du pancreas pour achever ce qui reste de la première coction , les humeurs , dis-je , ne récoivent qu'un amas de crudités qui nagent dans une quantité de lessive mal conditionnée qui bien loin de leur prêter le secours qu'elles attendent , les corrompent elles-mêmes. Ainsi les excréments mêlés d'une chile impur chassé par d'autres d'une aussi mauvaise nature , sortent du corps

sans avoir cette teinte que donne la bile à laquelle l'eau a oté tout-à-la fois & son activité & sa couleur. Ce qu'on appelle le velouté de l'estomac & des intestins, & qui n'est autre chose qu'une mucosité qui découle sans cesse des glandes, dont l'Auteur de la Nature a eu soin que ces viscères fussent abondamment pourvus pour défendre la délicatesse de leur tunique interne contre tant d'ennemis que la voracité des hommes y fait descendre; cette mucosité, dis-je, n'est point à l'abri de ce terrible dissolvant. Il la pénètre & l'anéantit de sorte que les tuniques des intestins n'en ayant plus, les nerfs immenses qui rampent à l'infini sur leur surface sont présentés à nud à tout ce qui peut les offencer. De là ces contractions des glandes des quelles cette humeur salutaire n'a plus le pouvoir de s'échaper; de-là par conséquent ces inquiétudes douloureuses, de là aussi le sentiment de froid qui accompagne toujours les mouvements spasmodiques.

Mais le mouvement des intestins aussi noblement offencé, fera bientôt voir une autre scène. Les digestions continuellement troublées & par conséquent très imparfaites y laisseront séjourner des matieres qui d'abord picotent les fibres ainsi nues, par leur acidité, mais qui les déchireront & les enflammeront bientôt par leur causticité. De là

les phlogoses véhémentes dans ces viscères qui produisent tant de scènes qui pour être plus lentes n'en font pas moins tragiques, & qui n'étonnent que ceux qui ne donnent point aux causes disposantes, que je nommerois plus volontiers efficientes, toute l'attention qu'elles méritent.

Comment pourra-t-on espérer qu'avec de telles digestions le sang acquiere cette consistance qui nourrit, augmente, & fortifie la fibre qui nage dans ses flots? Comment acquererat-il cette couleur rouge qui se manifeste dans les plus petits capillaires, & qui sans répandre toujours sur la peau ce brillant coloris qui enorgueillit la beauté, fait au-moins apercevoir à travers le voile qui nous couvre une carnation vive & animée qui annonce la belle santé. Ce n'est point un chile aqueux & sans aucune liaison qui fera ce beau sang que le cœur se réjouit de recevoir & de rendre. Il ne produira que des humeurs qui lui ressemblent; leur lenteur ne les fera arriver qu'avec peine aux extrémités des vaisseaux; Les graisses & les chairs feront flasques, la surpeau n'en fera point humectée & par conséquent point vivifiée. De tels corps n'ont qu'à s'étendre & fermer les yeux, leur couleur les fera prendre aisément pour des morts. Ce froid continuel qu'on sent aux extrémités reconnoît pour cause cette lenteur.

C'est ainsi que tous les principes qui composent le sang se désunissent, & produisent tantot dans un lieu, tantot dans un autre, des tumeurs par les efforts impuissans qu'elles font pour recouvrer leur ancienne liaison. Les vaisseaux de la poitrine dont la texture est si délicate, sont les premiers sur lesquels ce sang crud & visqueux fait effort. Il en a bientôt obstrué les ramifications les plus fines, & ses amas formant un poids incomode sur ses lobes, ils ne pourront plus se mouvoir avec cette liberté que demande l'inspiration & l'expiration continuelle. Il s'en suivra donc que la respiration sera gênée & qu'on sera dans cet état habituel & déplorable dans lequel on craint de se livrer aux exercices les plus ordinaires, parce qu'on ne peut fournir aux expirations & inspirations qu'ils exigent. La tête se remplit de vapeurs grossières qui s'augmentent par les parties lentes & épaisses qui s'échappent dans la circulation qui y est naturellement laborieuse. Aussi est-elle accablée de pesanteur. La vue s'affoiblit, on ne peut s'occuper sans éprouver des vertiges, le sentiment est emoussé, & quoiqu'on sente tous les désagréments d'une si malheureuse existence, on continue encore à la soutenir par le même régime qui l'a produit; aussi arrive-t-on bientôt aux extrémités facheuses qui doivent en être les suites.

Les vaisseaux gorgés en mesure qu'ils s'étendent deviennent plus minces, la moindre cause opère sur leurs fibres des sensations qui produisent des palpitations & des syncopes. Il arrive quelquefois pis: car venant à se rompre, ils occasionent ou des hemorrhagies, ou des stases de sang auxquelles on donne différents noms suivant les viscères ou il s'épanche.

Voilà en peu de mots comme l'abus des boissons chaudes peut défigurer & défigure tout les jours les tempéraments les mieux constitués. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que plus on est épuisé par leur excès, plus on se sent de faux besoins d'en prendre. Ainsi l'ivrogne, quand sa foible raison a le pouvoir de briller encore de quelque foible étincelle, se persuade qu'il ne peut remédier au sentiment douloureux de son état, qu'en se replongeant au plutôt dans une autre ivresse.

F I N.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A

Abus (l') de la santé, p. 9. de l'esprit, quand on a secoué le joug des maîtres, p. 15. du vin, des eaux minérales.

Aborbans ordinaires. Leurs dangers, p. 44.

Acides (les) sont presque toujours la cause des maladies des enfants. p. 43.

Affaire. celle de la santé mérite notre attention & nos soins plus qu'aucune autre, p. 7.

Age. (l') Les différences qu'il produit dans l'action des remèdes, p. 173.

Aigle. (l') Entretien la vue par le secours du fenouil, p. 68.

Air. (l') Il faut beaucoup d'attention dans celui qu'on laisse respirer aux enfants. L'humide, & le grand chaud sont ceux qui leur font le plus de mal, p. 32. Il est ennemi de ceux qui le craignent & l'ami de ceux qui le bravent, p. 113. Les effets de l'air sur les corps, p. 114. Les correctifs du mauvais air, p. 115. Dan-

- gers de celui qui ne circule pas. p. 115 & 116. Ex-
emples. *ibid.* L'air est un aliment. p. 118.
- Aliments.** (les) Tous ceux qui sont en usage sont des
remèdes qui ne sont pas indifférents. p. 168. & *suiv.*
- Alkali.** Les volatils doivent être bannis de la Pharmacie des
enfants. p. 44.
- Annibal.** Général Carthaginois alloit tête nue aux com-
bats. p. 50.
- Antipathies naturelles** ignorées des malades & des Médecins
qui les traitent. p. 176.
- Antispasmodiques.** (les) ne sont que des palliatifs sou-
vent dangereux p. 172. 186. & 187.
- Asclépiade.** Est le premier Médecin qui ait regardé la fiè-
vre simple comme salutaire. p. 202.
- Affiduité inutile** des Médecins auprès de certains malades
p. 127. & *suiv.*
- Ariston.** Regarde l'art de parler comme dangereux. p.
124.
- Arabes** (les Médecins) abusoient de l'inspection des uri-
nes. p. 147.
- Art (l')**; celui de la Médecine par les abus qu'on en a
fait a produit de grands maux dans la société. p. 17.
L'étendue du pouvoir de l'art. p. 151 & *suiv.*
- Avortements,** (les) sont presque tous occasionnés par le
mauvais régime, les efforts imprudents ou les passions,
p. 28.
- Auteurs,** leur adresse à se donner des titres pompeux; leurs
politique à ce sujet expliquée. p. 122 & 123.

B

- Bachot.** (Laurent) Auteur d'un second volume sur les erreurs populaires de Laurent Joubert.
- Baleine.** (corps de) estropient les enfants, & dévoyent les liqueurs de leurs canaux naturels. p. 34.
- Bandes.** (les) mettent les enfants à la torture. p. 34.
- Barbares,** nom que nous donnons à beaucoup de peuples qui gémiroient de nôtre barbarie, s'ils en étoient les témoins. p. 35.
- Beurre.** (Le) produit quelques fois des vomissements, des inquiétudes, & des hémorragies. p. 117.
- Biens.** Les plus précieux que des parents puissent laisser à leurs enfants, sont une belle éducation, & une bonne santé.
- Boête** offeuse de la tête. p. 74.
- Boêteux.** Plusieurs ne sont tels que par les préjugés qui regnent dans la première éducation. p. 96.
- Bornes.** (Les) combien celles de l'art de guérir sont étroites. p. 156.
- Bierre.** (la) erreurs au sujet de cette boisson. p. 249 ses bonnes qualités. *ibid.* dans quelles maladies elle est convenable. p. 250. Sydenham en a usé dans les gouttes & le calcul. *ibid.* Différentes qualités de bière observées par Behrens. *ibid.* Sa préparation est facile p. 252.
- Boissons** (les) p. 224. & suiv.

C

- Caffé.** (le) son odeur donne à quelques uns des envies de vomir p. 177. ses abus p. 269 & suivantes.
- Carpe** (le) sa description. p. 76.

- Caton** buvoit quelques fois du vin Libéralement. p. 16.
- Causes propres des maladies du Fœtus.** Quelques unes lui font accidentelles. p. 36.
- Célébrité.** (la) est aujourd'hui un titre fort équivoque. p. 122. 123. & suiv. Il y en a de 2 sortes p. 122.
- Cette** le plus éloquent des Médecins latins ne pensoit pas que l'éloquence pût servir à la cure des maladies p. 122.
- César** alloit toujours la tête découverte. p. 50.
- Chair.** (la) est un tissu de fibres, de vaisseaux & de nerfs. p. 80.
- Charlatans** (les) ne nuisent qu'aux malades, & nullement aux Médecins. p. 189.
- Chèvre sauvage,** elle guérit ses blessures avec le dictame. p. 68.
- Chien** (le) son instinct pour distinguer le remède qui lui convient. p. 67.
- Chile,** sa composition p. 81.
- Chirurgien.** sa profession est aussi noble & aussi intéressante que celle du Médecin. p. 21.
- Choux rouges** (Bouillions composés de) très recommandés dans les maladies de poitrine. p. 170.
- Cicéron** appaise les séditions de Rome. p. 61. sa façon de penser sur les mauvaises habitudes. p. 99.
- Cigue** très malheureusement employée dans la goutte. p. 223.
- Clavicule** (la) sa situation p. 76.
- Colère** (la) ses excès & ses justes bornes. p. 111.
- Colone vertébrale,** sa composition. p. 75.
- Comédiens,** comment - ils nous font illusion. p. 68.
- Confiance.** Moyens équivoques dont on se sert pour

- gagner celle du public. p. 107. & suiv. pourquoi on la doit à un Médecin honnête. p. 121.
- Connoissance. (la) de soi-même p. 57 & suiv.
- Convulsions (des enfants), leurs causes. p. 36.
- Couvertes. Leurs abus pour les enfants. p. 35.
- Cris des enfants, (les) avertissent des maux qu'on leur fait souffrir. p. 36.

D

- Dangers (les) des remèdes inconnus. p. 167.
- Dégout pour la connoissance de soi-même, source d'une infinité d'erreurs. p. 58 & suiv.
- Dents, Secret pour les conserver. p. 104.
- Destinée. (la) est une innocente qu'on charge de bien des forfaits. p. 46.
- Diarrhées. (les) quelles sont celles qu'on ne doit pas guérir. p. 198. & suiv.
- Dieu. Comment la plus part des hommes le connoissent. p. 7.
- Digestions (les mauvaises) leurs causes & leurs suites. p. 105.
- Drogues. (les) La témérité d'en prendre sans les connoître ou sans être sûr de la probité & capacité de celui qui les donne. p. 166.

E

- Eau (l') ce qu'en pensent Celse & Frédéric Hoffman. p. 163. 224. & suiv. sentiment d'Hipocrate à son sujet 229 & suiv. Celui de Boerhave, de Mr. Makinsie ibid. Exemple de plusieurs qui n'ont jamais pu sup-

- porter l'eau pure p. 232. dangers de son excès. *ibid.*
à qui son usage ordinaire peut convenir. p. 233. pré-
cautions dans son choix p. 234. sentiment d'Hipocra-
te & de Celse sur l'eau de pluie, ainsi que de Mr.
Geoffroi & de F. Hoffman. sentiment contraire de Pli-
ne p. 235. Moyens pour se procurer de la bonne eau
ou pour corriger la mauvaise p. 236. Eaux minérales
p. 257. & suiv. Eaux chaudes. p. 277. & suiv.
Eau de fleur d'orange peut quelques fois donner des con-
vulsions mortelles. p. 175.
- E**ducation (la mauvaise) est une des principales sources
des erreurs sur la santé. p. 6. La nécessité de la ré-
former p. 10. L'Education morale dans la jeunesse con-
tribue à former une bonne santé. p. 53. L'Education
est presque toujours conséquente aux vues politiques
des parents p. 54. celle qu'on donnoit aux héritiers de
la couronne des anciens Perses. p. 62. suites facheuses
des Educations mercénaires. p. 85. L'Education com-
mence dès le ventre de la mère p. 23. & suiv. cel-
le de l'enfant dès sa naissance p. 31. & suiv. celle
quand il sort du maillot. p. 34. Quand il peut
marcher & broyer les aliments, p. 44. quand il est
malade *ibid.* Le danger d'une éducation molle, p. 27
& suiv. La nécessité de l'éducation morale, p. 43 &
suiv. Qualités nécessaires à ceux qui se mêlent de parler
d'éducation, ou d'en donner les principes p. 56.
- E**légants (les) ont les foibles des femmes sans avoir une
de leurs vertus. p. 50.
- E**léphant (l') arrache du corps de son maître & du sien
les traits qu'on leur lance. p. 68.
- E**nfance (l') est une cire pour recevoir les impressions
& un diamant pour les retenir. p. 47. En-

Enfants (les) précautions qu'on leur doit jusqu'à ce qu'ils soient forts. p. 31. un enfant à 14. ans ; ce qu'il doit sçavoir. p. 53. & suiv.

Entêtement (l') des malades qui ne veulent pas de Médecins. p. 119.

Epiderme (l') ou surpeau, p. 80.

Estomac. (l') est la première victime de l'intempérance, p. 107.

Ethiſies. Occasionnées par la guérison des maladies cutanées, p. 194.

Etude. (l') agréable ne fatigue point, p. 54. Etude par méditation ; ses avantages. p. 66. & suiv.

Excrétions. (les) p. 82.

Excuses des femmes enceintes pour ne point changer leur façon de vivre p. 29. excuses frivoles des malades p. 65.

Exemple. (l') perfectionne & enracine les préjugés, il est une des principales sources des erreurs sur la santé, p. 15. p. 90. & suiv. Celui des Princes & de toutes les personnes supérieures en autorité, ou en lumières, est le plus dangereux. p. 84. Le bon exemple des parents, ne suffit pas pour la sûreté de leur famille ; il faut encore celui de tous ceux qui les environent, p. 85. Les exemples les plus pernicioeux sont ceux des Médecins. p. 98.

Exercices. Quand est ce qu'ils conviennent à la jeunesse, p. 52. combien leur excès en général est nuisible p. 111.

Expérience (l') ce qu'elle est en Médecine. Erreur du vulgaire à ce sujet p. 133.

- Feu (le) occasione beaucoup de Rhumes. p. 50.
- Femmes, (erreurs des) qui vont consulter des Médecins d'urine pour sçavoir si elles sont enceintes, & l'espece de fruit qu'elles portent, p. 44. & suiv.
- Fémur (le) p. 77.
- Fernel accusé d'avoir consulté les urines, les malades absens, p. 143.
- Fibres, leur délicatesse dans le Fœtus.
- Fievre (la simple) ne doit pas être regardée comme une maladie, p. 202 & 223.
- Filles. Le danger de les marier trop jeunes. p. 23 & 24.
- Fleur d'orange (la) cause quelques fois des coliques. p.
- Fleurs blanches. Il y en a de salutaires qu'il est dangereux de guérir, p. 199.
- Fluide p. 73, 81.
- Fœtus (le) sa grande délicatesse exige de la part de la mère & de tous ceux qui l'approchent, de grandes précautions. p. 25 & 26.
- Fortune. La plus solide qu'on puisse laisser à ses enfants est une bonne éducation. p. 73. 81.

G

- Gardes d'enfants. Quelles doivent être leurs qualités p. 33.
- Gloutonerie (la) est le vice ordinaire des enfants p. 45.
- Goute. Le peu d'espoir de la guérir p. 201 & suiv.
spécifique proposé pour cette maladie, p. 202.
- Gouttes fortifiantes. Leurs abus, p. 171,
- Graisse (la) sa composition, p. 80.
- Grecs. (les) cessèrent d'être sains & vertueux quand ils devinrent sçavants, p. 63.

Grossesse. (la) ne se connoit point par l'urine, p. 145 & suiv.

Habillements, p. 48.

Habitude. (l') appelée par les anciens une seconde nature. p. 21. Les mauvaises habitudes, p. 99. il n'est point de raison qui les excuse, ibid. Le malheur en est souvent le remède, 102. on peut les quitter à tout age. ibid. Exemples, ibid.

Hémorragies. (les) salutaires ou dangereuses p. 196.

Heureux. Qu'est ce qu'un Médecin heureux. p. 130.

Hipocrate reconnoit des maladies propres au fœtus, p. 29. sa façon de penser à l'égard des mauvais Médecins, p. 117. en quoi il fait consister le bonheur d'un Médecin. p. 130. ce qu'il dit des bornes de l'Art de guérir. p. 135.

Histoires. Quelles sont celles, qui doivent entrer dans l'éducation de la jeunesse, p. 11.

Hoffman (Frédéric) se plaint des bornes étroites de l'art p. 135.

Homme (l') raisons pour lesquelles il aime si peu à s'occuper de lui-même, p. 11 & 12.

Homme de lettres (l) est un ignorant s'il ne connoit pas ce qui convient à sa santé. p. 58.

I

Jactances. (les) combien elles sont surtout indécentes chez un Médecin p. 20.

Jeunesse (la) profane de bonne heure son existence, quelles en sont les malheureuses suites. p. 23.

Infirmités. Il n'y a pas un homme qui en soit exempt.

- p. 192. Les chroniques demandent beaucoup de circonspection pour en tenter la cure p. 195.
- Injustices (les) du vulgaire par raport aux Médecins. p. 154 & suiv.
- Intéret. Celui du malade est de ne point quitter son Médecin, & celui du Médecin est de guérir promptement & agréablement son malade, p. 151 & suiv.
- Joubert (Laurent) Médecin du Roi, Auteur d'un volume sur les erreurs, populaires, p. 18.
- Irreligion (l') p. 13.
- Jusquiame. ses dangers dans la goutte, p. 223.

L

- L'acédémoniens (les) leur vie dure, p. 48. Leurs mœurs p. 63.
- L'art des meres & nourices, ses qualités & ses dangers, p. 37 & 38.
- Légumes calmants. p. 169.
- Légereté, suites facheuses de celle avec laquelle on charge de Médecins. p. 150. & suiv.
- L'entilles, (Bouillons de) p. 169.
- Liberté. Le premier usage que l'homme en fait est de la perdre. p. 15. Philosophique, qu'elles sont ses bornes p. 13.
- Liqueurs. Leurs mauvais effets avant & après le repas. p. 255 & suiv.
- Limites (les) de la Médecine décrites par F. Hoffman. p. 157 & suiv.
- Lit. quel doit être celui des enfants. p. 36.
- Locke imitateur de Quintilien & de Montagne; les a surpassés dans les principes de la bonne education p. 56.

Lucullus Philosophe & Général Romain, p. 69.

M

Maladies. (les) sont des travaux de la nature pour repa-
rer les torts que nous faisons à nôtre santé p. 106.

Il y en a de très salutaires p. 192 & suiv.

Maillots. (les) Leurs inconvénients, p. 34.

Maltois (les) supportent tête nue les ardeurs brulantes du
soleil. p. 48.

Manger. (le) Erreurs auxquelles il est sujet. p. 52. &
suiv.

Mars. Le fer & ses préparations produisent quelques fois
des maladies, pour lesquelles on les regarde comme
spécifiques. p. 175.

Médecins (les) sont souvent spectateurs inutiles des ma-
ladies, p. 30. Erreurs de ceux qui croient que le en-
fants n'en ont pas besoin p. Le Médecin est autant
obligé qu'un orateur chrétien à donner des conseils de
morale p. 64. Erreurs qui concernent les Médecins p.
117 & suiv. Médecins à secret. p. 139 & suiv. Mé-
decins d'urine p. 141. & suiv.

Médecine. (la) est une science établie sur des principes
solides p. 119 & les 2 suiv

Mères. Leurs devoirs. p. 25 & 31.

Métacarpe. p. 76.

Métatarse p. 78.

Mets salés & de haut gout, leurs dangereux effets. p. 106.

Mithologie. Histoire fabuleuse des divinités du paganis-
me. Elle ne devrait jamais entrer dans l'éducation,
p. 17.

Modes, ses dangers en Médecine, p. 33 & 179 & suiv.

Molleſſe (La.) Elle nuit à la force & à l'accroissement des enfans. p.

Montagne ſes avis pour une bonne éducation p. 56.

Mouvement (le) néceſſaire à la ſanté. Erreurs à ce ſujet. p. 109.

Moyens (les) mauvais dont on ſe ſert pour divertir les enfans. p. 41.

N

Narcotiques (Les) l'abus horrible qu'on en fait pour calmer les enfans; les plus doux leur donnent des convulſions, p. 42. Leurs dangers dans la goutte. 221 & ſuiv.

Naffau (l'auguſte maiſon de) p. 12.

Nations. Le bonheur de celles qui ignorent ou ont proſcrit les maillots p. 42.

Nature (la) l'homme la méconnoit. p. 9. Tout devroit être auſſi ſimple qu'elle. p. 33. Heureux ceux qui en ſanté comme en maladie vivent ſous ſa ſimple garde p. 129.

Néphrétique Gouteuſe p. 84.

Nourice, ſes devoirs. p. 31.

Nouriture. Quelle doit être celle des enfans p. 32 37.

O

Orateur. p. 66.

Oignons. Leurs qualités & leurs vices. p. 169 & 170.

Opinions (les) celles du vulgaire ſur les Médecins p. 117.

Omoplate. p. 75.

Orgueil de certains Médecins. p. 135.

Os. Leur énumération p. 73.

P

Passions (les) rarement on travaille à les guérir par les remèdes qui leurs sont propres. p. 112. Elles ont des effets terribles pour le fœtus, p. 27

• Parents (les) font des torts irréparables à leurs enfants, en les élevant avec trop de délicatesse, p. 51. Vains prétextes des parents pour ne point éclairer par eux-mêmes leur éducation, p. 86.

Pavor (La fleur de) son simple sirop peut occasionner des vertiges & des vomissements. p. 176.

Peau (la) sa description p. 80.

Péroné (le) p. 77.

Petits maîtres. p. 49.

Phalanges (les) p. 76.

Philosophes (les anciens) Leur manière d'étudier. p. 67.

Pièces qui composent la tête. p. 73 & suiv.

Pinto (Isaac de) Auteur d'un Précis d'Arguments contre les matérialistes qui lui fait honneur. p. 14

Platon. Suivant lui l'Art de parler s'est établi sur les ruines de la franchise & de la probité. 134.

Pline. Ce qu'il pense des bains froids, p. 83. il se plaint de ce qu'il n'y a point de peine capitale pour punir les forfaits des Médecins. p.

Plume. Celle du Médecin doit être réservée pour les recettes. p. 123.

Poils. Leur description p. 80.

T 4

Pratique (la) moyens bas & indignes pour décréditer celle de quelques Médecins, p. 126. & suiv.

Précipitation à faire marcher les enfants, p. 42.

Présumption. (La) est naturelle à l'homme; c'est la source générale de toutes les erreurs. p. 1.

Prétextes des malades pour solliciter des remèdes p. 167.

Primatose (Jacques) Auteur d'un excellent ouvrage en latin qui a pour titre *de vulgi Erroribus*. p. 18.

Procédés (les mauvais) qu'on a eût contre des Médecins modestes leur ont été fort avantageux. p. 126 & suiv.

Prognostique. (le) est essentiel pour l'honneur du Médecin qui ne peut pas guérir. p. 134.

Propreté. Quelle est celle qu'on doit aux enfants p. 32. jusqu'à 40.

Purgatifs. (les) leur effet est incertain, les plus doux ne sont par sans danger. p. 167.

Q.

Quintilien a déploré les erreurs de son tems sur l'Education. p. 56.

R.

Raymond (Mr.) Auteur d'un excellent ouvrage qui a pour titre, traité des maladies qu'il est dangereux de guérir. p. 203.

Raison (La) p. 2.

Rebellion erreur de certains malades qui croient ne devoir opposer aucuns remèdes, aux maux dont la providence les afflige p. 167.

Réflexion (La) fruit tardif d'une expérience malheureuse, p. 6.

Régime (Le) erreurs des femmes enceintes à ce sujet.
p. 27.

Remedes (Les) sont une source féconde de maladies. p.
17. Ceux qui conviennent aux enfants contrefaits. p.
34 & 35. Erreurs des remèdes p. 164. & suiv. Le
danger de ceux d'habitude. p. 171.

Repos (Le) celui qu'on doit aux enfants. p. 26. Le
Repos aussi nécessaire à la santé que l'exercice. 56

Richesse. La plus grande est celle de la santé. p. 56.

Rotule (La) p. 77.

S.

Saignée (La) son emploi légitime. p. 180 & suiv. Sal-
gnées de bienfaisance. p. 182.

Sang. (Le) sa composition p. 81.

Santé (La) p. 11.

Sécrétions. (Les) p. 82.

Sénèque. Préfère le jugement à la science. p. 60.

Sévère. (l'Empereur) alloit par-tout la tête nue.

Sexe (Le) ménagemens avec lequel on doit traiter ses
maladies. p. 174.

Systèmes. Le danger des gens à systêmes p. 33. Systêmes
de Médecine p. 97.

Socrate. loué par Cor. Valer. pour avoir pu aussi bien qu'un
autre se livrer à la gayeté bachique p. 16.

Solides (Les parties) p. 73.

Sommeil. (Le) Comment on doit régler celui de la
jeunesse. p. 53. & suiv.

Spartes. Quelle étoit leur gloire. p. 63.

Spiritueuses (Les liqueurs) leur abus devient moins gé-
néral. p. 252. Erreurs des honnêtes gens à leurs sujet.

p. 258. Leurs mauvais effets ibid. avant & après le repas. p. 254 & suiv. Elles refroidissent l'estomac p. 255. Sentimens de Rondelet & d'Aëtius à leur sujet. p. 255 & suiv.

Subline, nom donné par Hipocrate à la science de la Médecine p. 119.

Sueurs Salutaires p. 193.]

T.

Tabac. (Le) plaisanterie à son sujet. p. 97. Ses mauvais effets. p. 287 & 188.

Talent. Le plus heureux est celui qu'on tient de la nature. p. 54.

Tarse (Le) p. 77.

Tartre. (Le) Exemple d'une personne qui n'a jamais pu le prendre ni aucune de ses préparations sans en être incommodée.

Tempéraments. Les plus heureux sont ceux qui n'ont fait habitude de rien. p. 26. La nécessité de connoître son tempérament. p. 83. Ses variations p. 85. règles pour le connoître p. 86. incertitude de ces règles. p. 87. Ce que c'est que se laisser aller à son tempérament p. 89.

Thé (Le) Ses abus. Infidélité supposée aux Hollandois sur le Thé Boe. p. 275.

Théoriste. Ce que c'est qu'un bon Théoriste. Erreurs du vulgaire & de quelques Médecins à ce sujet. p. 132; & 133.

Tibia (Le) p. 77.

Tortue. (La) son contre poison. p. 68.

Transpiration (La) Effets de l'air sur elle p. 113 & 114.

Travail (Le) est le spécifique contre la pituite. p. 89.

Tulpius. (Nicolas) son sentiment sur les sueurs habituelles. p. 203 & 204.

U.

Ulcères. Accidentels; quelle en doit être la guérison p. 195.

Urines (Les) fausseté des jugemens qu'on en porte p. 141. & suiv. Hipocrate y a eu égard dans ses prognostiques, les arabes en ont abusé. p. 143.

V.

Vie. (La) sentiment au sujet de sa quantité dans la nature. p. 55.

Vin. (Le) est conseillé par un grand nombre d'excellents Auteurs. p. 163 & suiv. par Hipocrate & F. Hoffman p. 137. Hipocrate n'a jamais conseillé l'ivresse. p. 237. Eloge du vin. ibid. suites de son excès. p. 238. A qui il convient. p. 239 & suiv. il entre dans la Médecine préservative & curative. ses différentes qualités p. 240. ses terribles effets dans certaines maladies. ibid. Les anciens ne l'ont point refusé aux malades. p. 241. Cas dans lesquels, Hipocrate l'interdit. ibid. Cardan lui accorde toutes les vertus médicinales. ibid. Sentimens de Gryllus sur les Turcs qui en sont privés. ibid. Les anciens attribuoient à l'ambrosie, l'intelligence supérieure de leurs dieux p. 142. Le vin convient dans plusieurs maladies chroniques. p. 243. Dioscoride & Sénèque en approuvent l'excès. p. 144. Ses qualités dans les maladies de l'esprit & du corps. p. 245 & suiv.

Virgile. Appelle la Médecine un art muet. p. 124.

Voix. (La) d'un malade est éloquente pour faire l'éloge de la santé. p. 7.

Vols des Médecins. p. 130.

Vomissements. (Les) causes de ceux des enfants. p. 36.

Ceux qui sont salutaires. p. 197. Moyen de les guérir sans danger. p. 198.

Z.

Zacutus Lusitanus. Son Eloge du petit traité de J. Primrose *de vulgi Erroribus*. p. 20.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA

Page.	27	ligne 3.	au lieu denos jours. Les matieres	
			<i>lisez</i> nos jours, les matieres.	
—	37	lig. 3.	moqueries, <i>lisez</i> railleries.	
—	44	lig. 1.	par <i>lisez</i> Par.	
—	46	lig. 18.	mal, <i>lisez</i> mol.	
—	48	lig. 16.	vaste, <i>lisez</i> verte.	
—	52		On <i>lisez</i> ou.	
—	165	lig. 20.	viennent de. <i>lisez</i> deviennent.	
—	71	lig. 13.	ne <i>lisez</i> n'y.	
—	62	lig. 20.	qu' <i>lisez</i> qui.	
—	31	lig. 23.	que <i>lisez</i> qui.	
—	52	lig. 7.	a <i>lisez</i> avoit.	
—	147	lig. 2.	ayent <i>lisez</i> l'ayent.	

On trouve chez l'Editeur P. F. Gosse,
les Ouvrages suivans du
même Auteur :

La Nymphomanie ou Traité de la fureur Uterine, 8°. Amst. 1771.

Le pour & contre l'Inoculation de la petite Vérole, 8°.

Recherches Théoriques & Pratiques sur la petite Vérole, 8°. Amst. 1772.

On trouve chez M. de la Roche
les Ouvrages suivants du
Même Auteur :

La Nymphomanie ou l'art de la fureur Ucé-
nue, 8°. An III 1793

Le poir & comme l'incubation de la peste
Vénole, 8°

Recherches Théoriques & Pratiques sur la pe-
ste Vénole, 8°. An III 1793

